
Contes et nouvelles du Québec

Tome II

TV5MONDE

La télévision qui aime les livres

Contes et nouvelles du Québec

Tome II



BeQ

Contes et nouvelles du Québec
1800-1950

Tome II

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 178 : version 2.2

Image de la couverture :
Ozias Leduc
La Liseuse, 1894
Huile sur toile, 29,6 x 25,6 cm
© Succession Ozias Leduc/SODRAC
Musée du Québec
<http://www.mdq.org>

Le Canadien curieux

L'histoire de Zélim a paru pour la première fois dans la *Gazette littéraire* de Montréal le 30 décembre 1778, sous le pseudonyme d'*Un Canadien curieux*. Immédiatement après sa publication, le récit soulève une tempête dans le petit milieu littéraire de l'époque. Certains accusent l'auteur d'avoir tout simplement copié un auteur français. On ignore encore qui se cachait sous ce nom d'emprunt.

Zélim (histoire)

Divine Sagesse ! tes influences, plus salutaires à mon âme que la Rosée du matin à la fleur languissante, font revivre dans mon cœur le sentiment de la félicité que le souffle empoisonné de l'illusion faisait évanouir. Je m'égarais sans retour sur les bords de l'abîme, et mon esprit troublé ne formait plus que des idées chimériques, quand tu me présentas l'exemple frappant de Zélim ; aussitôt je sortis des ténèbres pour rentrer dans les voies de la vérité. Écoute, ô mon fils ! écoute la fidèle histoire de cet infortuné. Lorsque les chaînes du temps s'appesantiront sur tes membres, et que tes cheveux prendront la blancheur des cygnes qui folâtraient sur les bords des vastes étangs, tu rassembleras ta nombreuse famille sous l'ombrage d'un antique sycomore, et tu lui répéteras ce que je vais te raconter ; elle le redira dans la suite à ses enfants, qui le transmettront

d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles ; afin que les hommes apprennent à respecter les décrets du Souverain dispensateur des événements et à ne jamais murmurer contre sa Providence.

Dans les jardins délicieux d'un puissant de la terre, vivait un mortel chéri des dieux, dont l'unique soin, dès son enfance, était d'arroser plusieurs fois le jour les tendres fleurs séchées par les ardeurs du soleil. Dans l'obscurité de sa condition, il était heureux, parce qu'il n'avait point les désirs qui dévorent le cœur des avides humains. Le bonheur qui fuit les lambris dorés vient plus souvent habiter sous le chaume, et se plaît dans la simplicité. C'est lui qui répand la sérénité sur le front du laboureur, tandis que le riche au sein de ses trésors n'offre dans ses regards pâles et livides qu'un objet rempli d'horreur. L'aurore voyait l'heureux Zélim commencer avec plaisir son travail ordinaire, l'astre du jour au terme de sa carrière le laissait occupé à se préparer un repas frugal, jouissant d'un repos plein de charmes que les fatigues de la journée lui rendaient encore plus précieux. Son bonheur était parfait s'il eût été durable. Mais

hélas ! comme la feuille que le moindre zéphir agite, le cœur de l'homme éprouve de continuelles agitations. Tel est son triste sort, qu'il ne se croit jamais heureux: l'ambition vient le chercher jusque dans les retraites les plus écartées. Pourquoi, dit-il un jour en jetant ses regards sur les vastes palais du Sultan, pourquoi le destin m'a-t-il si mal partagé que de me faire naître dans l'état misérable de jardinier ; aussi peu considéré sur la terre que l'atome dans l'immensité de la nature ; tandis que d'autres dans l'abondance, les grandeurs et les richesses filent sans inquiétudes les jours les plus fortunés ? Oui ! le bonheur doit être plus grand sur le trône que dans une chaumière qui me défend à peine des injures des saisons. À peine cette funeste pensée se fut-elle emparée de son esprit que son cœur ne fut plus qu'une mer d'illusions où la félicité vint s'engloutir et se perdre: il devint malheureux. Un soir qu'en plaignant son destin il se promenait à grands pas dans les allées à perte de vue, une force supérieure l'entraîna vers un bois de lauriers, dont le feuillage gardait pendant le jour des

ardeurs du midi. De sourds gémissements frappent son oreille ; dans sa surprise il avance, il entend distinctement la voix d'un homme plongé dans les eaux de la douleur ; il reconnaît le Sultan qui se roulait sur la poussière en s'arrachant la barbe et se frappant la poitrine. Que mon sort est à plaindre, s'écriait-il, je possède des richesses immenses, mon nom fait trembler l'aurore et le couchant, et je suis le plus infortuné des mortels. J'apprends qu'un fils indigne, un fils dénaturé trame contre mes jours ; mes serviteurs que j'ai comblés de mes bienfaits me trahissent, et pour comble de malheurs, Fatima, ma bien-aimée, Fatima m'est infidèle ; la perfide, en souillant par un crime nouveau la pureté de mes amours, s'unit avec mes ennemis pour me plonger le poignard dans le sein. Ah ! cruelle fortune, reprends tes dons empestés puisqu'ils portent avec eux tant d'amertume. Les sanglots lui coupèrent la parole, il se tut. Zélim reste immobile ; une foule de pensées s'offrent à son esprit ; enfin sa raison perce à travers les sombres nuages qui l'obscurcissaient. Les hauts pins, s'écrie-t-il, sont plutôt frappés de la foudre que le faible roseau.

L'aiglon insulte le sommet des montagnes et respecte l'humble vallée ; plus le mortel est élevé plus les coups que la fortune lui porte sont terribles. Ô vérité céleste ! tu seras désormais gravée dans mon cœur. En finissant ces paroles il se prosterna devant l'Éternel qui avait éclairé son entendement ; il l'adora dans sa grandeur et le remercia de ne l'avoir fait naître que simple jardinier.

LE CANADIEN CURIEUX.

Anonyme

Le récit qui suit a paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes* en 1884, sans nom d'auteur, et avec cette seule *signature* : TRADUCTION.

La cloche de Caughnawaga

Sur la rive gauche du Saint-Laurent, à neuf milles en haut de Montréal, est situé le village de Caughnawaga, habité par les derniers Iroquois de la tribu jadis puissante qui lui donna son nom. C'est un endroit pittoresque qui mérite d'être visité. Mais les sauvages qu'on y trouve aujourd'hui paraissent bien ridicules, quand on se rappelle les légendes des vaillants « hommes rouges. » Après avoir été pendant des siècles d'invincibles guerriers, ils ont été terrassés par la civilisation. Maintenant ce sont des hommes misérables, souvent dégradés et esclaves de l'eau de feu.

Les navires du Haut-Canada qui descendent les rapides de Lachine, s'arrêtent ordinairement en face de Caughnawaga pour prendre à leur bord le pilote qui doit les diriger à travers les terribles sinuosités du Sault Saint-Louis. Et le touriste peut voir sur la côte, le contraste qu'offrent la vaste

église de pierre, au toit de ferblanc, sur laquelle se dardent les rayons du soleil couchant, et les pauvres cabanes des sauvages.

Dans le clocher de l'église, il y a deux cloches, l'une toute moderne et très grosse, l'autre toute petite et vieille de près de deux siècles. Cette dernière éveille rarement les échos d'alentour. Mais on la conserve avec le plus grand soin, à cause d'une légende qui s'y rattache et qui la rend précieuse.

Vers 1690, le Père Nicols, missionnaire plein de foi et d'énergie, après avoir fait beaucoup de conversions parmi les Iroquois, avait réussi à leur bâtir une église. Il obtint de ces derniers une quantité de fourrures assez considérable qu'il envoya en France en échange d'une cloche qu'il voulait se procurer pour son église. La cloche fut expédiée du Havre, mais des mois et des mois se passèrent sans que le dévoué missionnaire apprit son arrivée à Montréal. Le navire qui l'apportait n'entra jamais au port. Les pauvres Iroquois pleurèrent avec leur pasteur, le deuil de cette « chose bénie, » qui devait faire résonner les échos du Saint-Laurent et appeler les fidèles à la

prière.

Quelques années se passèrent. On était au temps des guerres entre les deux ennemies séculaires, la France et l'Angleterre. Un jour on apprit que le navire sur lequel la cloche avait été expédiée, n'avait pas péri, mais qu'il avait été capturé par un croiseur anglais, et que la cloche était maintenant suspendue au-dessus de l'église protestante de Deerfield, petite ville du Massachusett.

Cette nouvelle attrista beaucoup les Iroquois et en même temps fit bouillir dans leurs veines le vieux sang sauvage.

Leur cloche qui n'avait pas encore été bénie, mais qu'ils vénéraient sans l'avoir vue, était captive chez les hérétiques. Ils jurèrent qu'à la première occasion favorable, ils iraient la recouvrer. Plusieurs années se passèrent dans cette attente ; les conversions se faisaient de plus en plus nombreuses dans cette tribu, ce qui n'empêchait pas la continuation des guerres entre les sauvages.

Vers le commencement de l'année 1704, le

marquis de Vaudreuil, alors gouverneur du Canada, prépara une expédition contre les colonies anglaises et sollicita le concours des Iroquois, par l'entremise de leur missionnaire, le Père Nicols. Celui-ci posa comme condition que l'on s'emparerait d'abord de la ville de Deerfield, ce qui fut accepté. Alors il rassembla la tribu et lui annonça en paroles éloquentes qu'une occasion se présentait de recouvrer leur cloche, si les guerriers voulaient se réunir et marcher à sa délivrance. Sa parole tombait sur les cœurs bien préparés. Les armes furent mises en ordre, et, avec un enthousiasme digne des croisés de la Palestine, la vaillante troupe enrôlée pour la délivrance de la captive de Deerfield, se mit en marche, au milieu de l'hiver, pour rejoindre l'armée régulière du marquis de Vaudreuil au Fort Chambly. Les sauvages y arrivèrent au moment où l'expédition allait partir.

Les Français, n'étant pas habitués à marcher dans la neige, souffrirent beaucoup dès le commencement du voyage.

Le froid était rigoureux et la neige épaisse. Les hommes étaient obligés de porter eux-mêmes les

provisions et les munitions. Les soldats murmuraient et ils furent plusieurs fois sur le point de se révolter. Mais les sauvages, habitués aux voyages à la raquette, s'avançaient avec presque autant de facilité que par des chemins d'été. Le Père Nicols était à leur tête, et à côté de lui un sauvage de belle taille portait la bannière de la croix.

Chaque soir l'armée s'arrêtait tantôt au pied d'une colline ou d'une montagne, tantôt dans la plaine, et pendant que les soldats juraient et se lamentaient, les sauvages écoutaient leur guide qui les exhortait et les faisait prier avec lui.

En arrivant à la tête du lac Champlain, l'expédition le traversa sur la glace jusqu'à l'endroit maintenant occupé par la ville de Burlington. Puis elle pénétra dans les solitudes inexplorées du Vermont, dans la direction de Deerfield.

À partir de là, la misère augmenta et les sauvages eux-mêmes en souffrirent. Le Père Nicols faillit tomber martyr de son dévouement, mais soutenu par un zèle admirable, il eut la force

de continuer sa route jusqu'au jour où l'armée arriva à sa destination, et s'arrêta à quatre milles de la ville, pour y passer la nuit. Au point du jour, De Rouville prit le commandement des troupes.

Le vent soufflait avec violence et la neige était durcie par une couche de glace qui se brisait sous le poids des hommes. Après quelques heures, on atteignit les remparts de Deerfield.

Les habitants ne se doutaient nullement qu'une surprise leur fut ménagée par l'ennemi. Les difficultés d'une marche à travers les forêts du Canada en hiver, leur semblaient un obstacle insurmontable. La ville était endormie ; la neige durcie et accumulée autour des remparts en rendait l'accès très facile, et l'ennemi escalada tranquillement les murs en observant le plus profond silence. La sentinelle tomba la première sous le tomahawk ; tout le monde fut pris par surprise et la résistance fut presque nulle. Quelques habitants réussirent à s'échapper, mais beaucoup d'entre eux furent tués, et plus de cent furent faits prisonniers.

Les soldats ne songeaient qu'à se divertir,

mais les sauvages pensaient à leur cloche. À la prière du Père Nicols, le commandant ordonna à un soldat de la mettre en branle, et les sauvages se rassemblèrent en silence devant la petite église. Aux sons de la cloche, ils s'agenouillèrent avec respect, tandis que le prêtre rendait grâce à Dieu des succès de l'entreprise.

La cloche fut descendue de l'église et suspendue sur deux bâtons croisés, prête à être transportée ; le feu fut mis aux quatre coins de la ville, et l'armée s'éloigna par le même chemin qu'elle avait suivi pour venir.

Rendus à Burlington les sauvages étaient exténués ; ils n'avaient plus la force de porter leur cloche. C'était un poids trop lourd pour des hommes chaussés de raquettes. Ils décidèrent de l'enterrer et de revenir la chercher au printemps. Quand la neige eut disparu et que les forêts se furent revêtues de leurs vertes parures, les guerriers, guidés par le Père Nicols, revinrent à Burlington et retrouvèrent leur cloche à l'endroit où elle avait été abandonnée. Elle fut emportée avec joie au village. Les guerriers en avait fait une description enthousiaste ; ils en comparaient

les sons au chant des oiseaux, au murmure de l'eau, à la grande voix des rapides.

Porteurs et fardeau étaient décorés de couronnes de feuillage et de fleurs des champs. L'entrée dans Caughnawaga fut un véritable triomphe, et la cloche, après avoir été contemplée par tous les yeux depuis si longtemps avides de la voir, fut hissée dans le clocher d'où ses sons argentins se répercutèrent sur la rive opposée.

Les sauvages continuèrent pendant plusieurs jours leurs réjouissances à l'occasion de l'arrivée de leur cloche, mais aux pauvres vaincus que, depuis l'hiver, les sauvages gardaient prisonniers, elle semblait faire entendre le glas funèbre. Ils songeaient à leurs parents assassinés, à leurs foyers désolés ou détruits qu'ils n'espéraient plus revoir. Deux ans plus tard, cependant, grâce aux efforts des colons du Massachusetts, secondés par le Gouverneur du Canada, les survivants, au nombre de cinquante-sept, furent relâchés et ils retournèrent à Deerfield. Il y eut une exception ; une jeune fille du nom de Eunice Williams, qui avait été protégée par un jeune guerrier, devint sa fiancée et ne voulut pas se séparer de lui. Elle

embrassa la foi catholique et le Père Nicols bénit leur mariage. Dans le cours des années suivantes, elle revit sa ville natale mais jamais elle ne fut tentée d'y demeurer. Ses descendants prirent le nom de Williams, et quelques-uns d'entre eux ont habité Caughnawaga jusqu'à ces dernières années.

Cette légende extraordinaire est vraie, et c'est à tort que les événements en ont été attribués par la croyance populaire à la tribu de Saint-Régis. Cette dernière paroisse a été fondée par des sauvages de Caughnawaga, en 1760 seulement, cinquante-six ans après la prise de Deerfield, tandis que l'existence de la petite cloche et les détails qui s'y rapportent sont des preuves irrécusables à l'appui de ce que nous avons raconté.

Joseph Doutre
1825-1886

Le frère et la sœur

I. Une maladie secrète.

Il n'y a que quelques années la seigneurie de Beauharnais appartenait à un grand d'Angleterre, qui en avait confié le soin à un homme équitable et plein d'une honnête bonhomie. Les forêts seigneuriales étaient alors ouvertes à tous les plaisirs, et les habitants du lieu en usaient en bons fils de famille.

Mais depuis que des spéculateurs avides se sont partagé en lambeaux ces domaines naguère si heureux, la joie est disparue, loin d'entraîner avec elle la misère et les infructueux travaux.

Sous le régime libéral de la vieille tenure, j'avais moi-même battu plus d'une fois les sentiers ombreux du domaine seigneurial. Plus d'une fois aussi l'écho de ses bois avait répété le bruit inoffensif de mon fusil inhabile. Ce fut dans

une de ces courses que je m'arrêtai un jour sur une pointe de terre qui s'avance dans le fleuve et dont le charmant aspect attira plus tard mes pas journaliers. Ce lieu ravissant, connu sous le nom de « *Pointe du Buisson*, » réunit, malgré son peu d'étendue, tous les agréments que puisse offrir la plus riche nature. Le fleuve en baignant la rive semble par un effort suprême vouloir étaler toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Les cascades se soulèvent par milliers, revêtues des plus brillantes couleurs, mêlées d'or, d'argent et d'azur. Elles se choquent entre elles, puis s'embrassent tout-à-coup pour retomber enlacées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et la pointe, bondit tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. À de courts intervalles vous pouvez voir un bateau s'engouffrer dans ces gorges et disparaître sous l'écume mugissante, pour remonter bientôt glorieux sur les flots, prêt à recommencer la lutte, sans prendre le temps de sécher ses abondantes sueurs.

Souvent, assis sur un tertre verdoyant, et les

pieds sur les bords gazonnés du buisson, je rêvais le bonheur du poète dont le regard inspiré eût contemplé ce tableau enchanteur. Mais une larme de dépit m'arrachait de mes méditations infructueuses et me reportait dans les sinueux sentiers du bois où mes dents faisaient force poésie sur les mûres et les framboises. Les fruits les plus variés, les plus délicieux, s'offraient de toutes parts pour égayer mes soucis, et je confessais gaiement que la nature m'avait plutôt fait glouton que poète.

À différentes époques je m'étais arrêté à examiner les dehors d'un ermitage situé sur la partie la plus pittoresque du buisson. Le lierre envahisseur en avait caché jusqu'à la moindre ouverture. Il était facile de voir par la tenue sauvage de l'alentour que plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'on y était entré.

Un jour que j'étais à deux pas de là, à prendre une collation de framboises en la société de plusieurs jeunes personnes, j'entendis l'une d'elles dire en soupirant:

– Tu te rappelles, Lydie, du temps où nous

venions fêter ici ce qu'ils appelaient « le jour du frère et de la sœur ? » – Nous avons bien du plaisir, répondit l'autre en soupirant à son tour.

L'expression involontaire de ces regrets pour le temps passé piqua ma curiosité. Je demandai un mot d'explication, mais on me dit que c'était une longue histoire, et personne ne voulait se charger du récit. J'insistai, je priai, sans trop réussir. J'aurais bien pu terminer la contestation en m'adressant à mon voisin: mais j'attachais déjà trop d'importance aux paroles d'une femme pour démordre de mes premières sollicitations. Je vis enfin une poitrine se soulever par trois longs soupirs, des doigts délicats se sécher du jus de framboises, et déposer un plat encore rempli de fruits. C'était un exorde de rigueur et de bon augure.

« Ermitage avait été construit il y avait déjà de longues années, c'est-à-dire, vingt-cinq à trente ans. À peine était-il garni de quelques meubles qu'on le vit habité par deux jeunes enfants et une *bonne* à figure honnête et déjà sur le retour de l'âge.

Carolle et Éliza voyaient gaiement s'épanouir leur premier lustre et ne souhaitaient rien autre chose que des bonbons et les baisers de la bonne Marianne, qu'ils appelaient maman-grand'mère.

Le père des deux enfants venait plusieurs fois dans l'année passer quelques jours à ermitage et y laissait chaque fois une abondante provision de bonbons et de jouets. Il arriva un jour sans son entourage ordinaire de poupées et de dragées. Peu s'en fallut qu'il ne s'en suivit une insurrection déplorable. Mais le père calma bientôt cet ouragan formidable en annonçant aux rebelles qu'ils allaient laisser ermitage et venir à la ville choisir leurs jouets eux-mêmes. Mais, hélas ! cruelle déception ! En arrivant à Montréal, Éliza dut embrasser son frère pour aller goûter les bonbons du couvent, tandis que Carolle, de son côté, suivait son père vers un collège des États-Unis.

Quatre années s'écoulèrent avant qu'ils se revissent. Après une si longue absence, ermitage s'ouvrit pompeux et décoré pour recevoir ses anciens hôtes. Des merveilles étonnantes s'étaient opérées pendant ces quatre années. Le frère et la

sœur qui se revoyaient pour la première fois, se regardaient de haut en bas, comme si, au réveil d'une longue nuit où une fée mystérieuse aurait touché leur existence de son talisman miraculeux, ils auraient cherché mutuellement en eux les traces de la veille entièrement effacées.

Éliza qui, à son départ, faisait, des longues tresses de ses cheveux, une ceinture dont le double nœud laissait encore flotter ses extrémités ondoyantes, encadrait alors sa figure d'ange dans un double cintre du plus riche châtain, qui s'ombellait en se nouant derrière les oreilles. Le reste de sa tenue ne laissait aucune trace des années de l'enfance, et laissait facilement voir qu'une camériste habile avait entièrement improvisé la vieille routine de la bonne Marianne qui se trouva tout désorientée dans ce nouveau système de toilette.

Carolle, quoiqu'il eût alors ses seize ans bien comptés, ne paraissait pas avoir beaucoup progressé dans la perfection de son physique. Il semblait même n'avoir jamais songé à porter le moindre soin à sa personne, et il parut tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa

sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Chez lui aussi il n'était pourtant resté aucun prestige de la légèreté de ses premières années. Une humeur sombre et pensive avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe, unique, occupait continuellement son imagination naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne ferma pas néanmoins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel. Mais dès qu'il était seul, ses pensées reprenaient leur cours et tombaient comme un cauchemar accablant sur tous les instants de sa solitude.

Il fallut bientôt se séparer pour reprendre de nouveau la discipline du pensionnat. Il serait assez difficile de dire ce que la courte vacance qui les avait réunis avait jeté d'étranges sentiments dans le cœur de chacun d'eux. Éлиза ne parut plus la même. La vie qu'elle s'était faite si joyeuse, si folâtre dans ses premières années d'études, lui devint dure et insoutenable ; et chose étonnante, ce ne fut que de ce moment qu'elle sembla vouloir en jouir pleinement. Elle commença à étudier les charmes de son esprit et

de sa personne, et à mépriser les amusements de l'enfance. L'instinct du beau, si naturel à son sexe, se réveillant prématurément en elle, elle devina bientôt les privilèges attachés à sa nature, et saisit avec avidité la clef des admirations que prodigue la société à la beauté et à l'esprit cultivé. Ce fut avec le même dégoût de la réclusion que Carolle se rendit au collège. Lui aussi, il osa demander aux grâces si elles n'auraient pas échappé chez lui quelqu'un de leurs dons enchanteurs. Cette première investigation était loin de pouvoir le désespérer ; aussi commença-t-il activement à exploiter le fonds des talents et de valeur physique que la nature lui avait départi.

Nous laisserons ces quatre années passer inaperçues et nous viendrons de suite à ermitage qui s'ouvrait enfin pour posséder longtemps les deux anges du buisson. Éлиза était libre depuis deux ans, et connaissait déjà amplement toutes les petites intrigues qui composent la vie de tous les mortels. Carolle avait de l'éducation tout ce qu'il en faut pour faire un savant ou un artiste ; mais il lui manquait la connaissance du monde,

pour l'étude duquel il se remit sans réserve entre les mains de sa sœur.

Sans savoir pourquoi, Carolle commença néanmoins à s'éloigner d'elle dès les premiers jours de son arrivée. Il partait le matin, son fusil sur l'épaule, et ne reparaissait que le soir, morne, abattu, brisé de fatigue et de tourments intérieurs. Élixa laissée à elle seule renchérisait sur la taciturne mélancolie de son frère. Elle passait tout le jour en promenades, sans but, sans consolations, rentrant le soir sans savoir ce qu'elle avait fait. Souvent elle avait surpris son frère assis sur la dernière pierre d'un précipice, la tête appuyée dans ses mains, et les pieds inondés du reflux des flots. Elle s'en retournait en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues roses et en se demandant à elle-même: « Mon Dieu, qu'a-t-il ? »

Un jour que cachée derrière des broussailles, elle l'examinait assis sur cette pierre menaçante, elle le vit tout-à-coup se lever, la figure sereine et le pas assuré. Elle s'enfuit promptement pour dérober ses yeux rougis. Mais il l'atteignit bientôt, et l'enlaçant dans ses bras, il lui demanda

pardon de la solitude dans laquelle il la laissait vivre.

– Pourquoi, en effet, nous fuyons-nous ? reprend la tendre jeune fille. Pourquoi me laisser seule ? Oh ! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète, quand tu me laisses ainsi seule ! Toi-même, comme tu parais souffrir dans la solitude que tu cherches sans cesse ! Qui sait, si nous parlions ensemble de ce qui nous occupe lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, si nous n'allégerions pas nos peines respectives.

– Hélas ! dit le jeune homme avec amertume, tu peux, toi, me parler de tes soucis, mais moi...

– Tu consens au moins à ce que je parle un peu de moi. Eh bien: Tu as vu souvent ces petites villageoises qui viennent cueillir ici des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles – « Ce panier de mûres, ce casseau de framboises, je le garde pour maman ? » Comme elles parlent avec amour, avec tendresse, de leur mère. Ce nom de mère n'a-t-il pas souvent porté sur tes lèvres cette question désespérante: Notre mère à nous, qui

est-elle, où est-elle ? Oh ! Carolle, qu'il est cruel, n'est-ce pas, de ne pouvoir répondre à cette question ! Qu'il est cruel de n'avoir pas à ses côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers.

– Tu y penses donc, toi aussi, malheureuse enfant ! Je ne te laissais donc jamais seule, puisque ma pensée continuelle demeurerait avec toi et s'unissait à la tienne ! Oh ! oui, une mère, une mère !... pour connaître nos peines, pour les faire oublier de sa douce parole !...

Tout-à-coup la jeune fille sembla renaître sous l'inspiration d'une idée inattendue.

– Dis donc, Carolle, reprit-elle, si par hasard c'était encore un des secrets de papa de nous cacher l'existence de notre mère ? Oh ! quel bonheur de la retrouver !

– La retrouver ! Oh ! non, jamais... Papa nous aime trop pour nous cacher une chose pareille. Ne l'espère pas, car la déception serait trop cruelle.

Reconnaissant l'in vraisemblance de sa supposition, Éлиза retomba aussitôt dans un

désespérant silence. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle roulait machinalement entre ses doigts les boucles de cheveux qui s'ondulaient sur son cou d'albâtre. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux de Carolle se mouillèrent de larmes à son insu. Empruntant néanmoins des illusions qui ne l'égarèrent pas et un espoir qu'il n'osait concevoir, il essaya de relever le courage abattu de sa sœur.

– Espérons pourtant, reprit-il en lui prenant les mains, espérons que le temps effacera ces chagrins. Quant à retrouver notre mère, je n'y ai jamais songé. Mais les joies du monde et les plaisirs que papa nous promet pour l'avenir nous feront peut-être oublier ce qui nous manquera. Bientôt tu les savoureras ces plaisirs d'un monde que je ne connais pas encore, et que je n'envie pas de connaître. Bientôt tu brilleras sur ce nouveau théâtre... Oh ! comme ton nom seul fera palpiter de cœurs !... Oh ! sois heureuse, sois heureuse, car ton avenir est beau. Anticipe ce bonheur par un cœur tranquille.

– Mais pourquoi pleures-tu donc, en me

faisant ces beaux contes ? interrompit la jeune fille surprise et troublée.

– Car, vois-tu, ces plaisirs tu les prendras sans moi, oh ! oui, sans moi...

– Alors, je n'en veux aucun, dit la sœur en passant son bras autour du cou de son frère, et de l'autre main glissant son mouchoir blanc sur ses yeux.

– Ne parlons plus ainsi, reprit Carolle. Bannissons ces pensées. Laissons derrière nous le passé, et fermons les yeux sur l'avenir. Vivons désormais heureux du présent, et soyons comme autrefois, ce qu'ils appelaient: « Les petits anges du buisson. »

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton amicalement badin, reçurent leur sanction par le baiser le plus suavement humecté que jamais lèvres fraternelles n'aient échangé. Le bonheur reparut avec son entourage gracieux. Les jours passaient inaperçus et les soirées s'annonçaient par une musique pleine d'inspirations. À peine trouvaient-ils un moment pour aller aspirer la brise épurée du rivage. Ils ne sortaient plus ;

ermitage était transformé en salon d'artiste. Ils faisaient de la musique l'un pour l'autre, et de peur d'en laisser jouir la solitude même qui entourait leur habitation, tout était hermétiquement fermé. Au silence qui commença à régner, on aurait pu croire que la vieille Marianne était le seul être vivant qui y demeurât. Cependant une harmonie variée du son alternatif de plusieurs instruments, et parfois aussi une voix pure, jeune, pleine de feu, de langueur, tantôt animée frénétiquement, tantôt longue et douloureuse comme la voix d'une captive, indiquait clairement que l'ermitage enfermait de jeunes existences. Et la vieille qui ne songeait pas plus à prendre un air musicien qu'à se friser ou à se farder, ne pouvait donner l'ombre de quiproquo. La nuit les chants se prolongeaient fort tard. Il n'y avait pas à se méprendre, on entendait bien deux voix. C'était de magnifiques duos, où encore on n'osait croire que la bonne fût pour quelque chose. La voix de basse était moins flexible, moins vibrante: elle s'élevait moins haut vers les cieux et s'unissait plus faiblement à la voix des anges.

La bonne Marianne qui, autant que ses pupilles, avait souffert de leur peu d'intimité, semblait rajeunir en les voyant s'amuser avec autant de bonheur. Elle applaudissait à tous leurs jeux, et leur demandait souvent quelque belle *gigue* de son vieux temps.

Depuis trois mois seulement ils goûtaient de cette nouvelle vie, lorsque les choses changèrent subitement de face. Carolle qui n'avait paru renoncer à ses vieux chagrins que par l'effet d'une résolution subite et forcée, sentit bientôt s'affaiblir le calme salutaire qu'il avait trouvé auprès de sa sœur. Éliza elle-même avait laissé ses pinceaux se sécher et son aiguille s'endormir au milieu d'une tapisserie inachevée.

Carolle ennuyé de cette vie où son âme serrée à l'étroit avait besoin d'une expansion plus large, résolut d'y mettre fin d'une manière quelconque. Sans attendre d'un jour, il écrivit à son père la lettre qui suit:

« MON CHER PÈRE, – Si le bien-être matériel pouvait suffire à la vie et au bonheur de vos

enfants, depuis longtemps vos bontés auraient fait taire tout désir de nouvelles faveurs. Tant que la légèreté de l'enfance habita cet ermitage, nous ne désirions rien que l'heure de vos visites. Quoique ce désir soit encore le plus empressé qui nous anime, je ne puis vous taire plus longtemps que la vie que nous faisons est souvent et même toujours bien sombre. Ce n'est pas que j'ambitionne les plaisirs que vous nous promettez. Éлиза n'en paraît pas non plus bien éprise. Mais sans pouvoir clairement m'expliquer sur ce qui manque à notre bonheur, je vous soumettrai mes vœux, et je demande avec instances et prières que vous portiez votre attention sur leur accomplissement prochain.

« Ce qu'il me faut à moi, réglera nécessairement ce qu'il faut à ma sœur. Je sais que son désir le plus ardent serait de s'attacher à mes pas partout où j'irais. Notre longue habitude de vivre ensemble explique naturellement ce goût. Je ne vous dirai pas quels sont mes goûts, j'oserai plus, je vous dirai mes besoins. Je sens profondément que le seul moyen, non pas de guérir, mais de soulager les maux réels qu'une

imagination trop vive m'a créés, serait de voyager loin et longtemps. S'il m'était possible de vous dire les motifs de cette détermination, vous ne balanceriez pas un moment à me fournir les moyens de l'exécuter.

« Loin de moi, je sais qu'Éliza goûtera peu des plaisirs que vous nous avez fait entrevoir. Aussi vous faudra-t-il mettre toute votre sensibilité au jeu pour la distraire. Mais la nécessité qui me presse est plus forte encore que l'affection que je lui porte. Pardonnez ma discrétion, et permettez-moi d'espérer votre réponse sous quatre jours.

« Ermitage du buisson.

« CAROLLE. »

Deux jours après il recevait cette réponse, et la communiquait à sa sœur avant même de lui avoir fait part de ses projets:

« MON BIEN-AIMÉ CAROLLE, – Plus que jamais je sens aujourd'hui l'amertume des mystères de famille qu'il m'a fallu tenir avec mes enfants. La première relation de famille que j'ai à

vous faire professer est de vous associer à mes peines et à mon deuil en vous annonçant la mort de mon père. Il vient d'expirer sans avoir embrassé son petit-fils, non plus que mon aimable petite Éliza ; sans même les avoir connus. Cet événement devant terminer votre vie de réclusion, je sens que vous ne pourrez que faiblement participer à ma douleur. Aussi je fais grâce à vos sentiments intérieurs, et je travaille incessamment à donner à cette perte cruelle les conséquences favorables qu'elle peut avoir pour chacun de vous. Il me faudra à peu près huit jours pour régler les plus pressantes affaires. Sans vouloir pénétrer tes secrets, je pense que tu peux attendre mon retour parmi vous pour discuter avec moi sur le mérite de tes projets de voyage. Attends-moi donc avec la conviction que mon affaire unique sera désormais le bonheur de mes enfants ; et que, quelque soit la manière de le leur procurer, je ne refuserai rien à leurs désirs. Soyez toujours bons enfants et embrassez-vous dix fois en souvenir de votre père. »

– Et tu pars ? ajouta aussitôt Éliza devenue

blanche comme un lys.

– Il le faut, répondit Carolle.

La jeune fille se leva sans prononcer une parole, et lançant sur son frère un regard inspiré de terreur et presque d'égarement, elle disparut derrière les buissons, où Carolle ne voulut pas la perdre d'un instant. Il la ramena bientôt à ermitage, où saisie d'une fièvre ardente, elle s'enferma dans sa chambre, refusant de recevoir tout soin quelconque.

II. Un remède secret.

Le jour s'était levé avec toute la pompe qui illustre ordinairement les douces et bienfaisantes matinées de juin. L'horizon se diaprait d'un large manteau d'azur sur lequel une aurore éblouissante déployait coquettement ses coupes d'or, qui se détachaient comme une frange de rubis et d'émeraudes. Une brise légère courant complaisamment sur les bruyères, forçait mille et mille fleurs sauvages à déployer leurs corolles embaumées. Le joyeux rossignol, courtisan

assidu de l'aurore, s'évertuait vainement à embellir de ses chants cette scène sublime ; car le ressac continu des cascades étouffaient ses mélodies sous son mugissement saccadé.

Ermitage, au sein de toutes ces merveilles, ne laisse pas de relever admirablement l'art des hommes mis en contemplation avec les créations de la main éternelle qui l'entourent. Plus vaste que l'ajoupa des Indiens, il en dessine parfaitement l'extérieur feuillu et sauvage. Le lierre grim pant jusqu'au sommet de sa toiture, laisse pendre ses brindilles vertes, enchevêtrées les unes dans les autres et formant une enveloppe artistement combinée, où le rossignol va promener ses chants et courir ses amours. Quelques fenêtres percées en ogive se perdent sous ce tissu verdoyant. L'aurore épandant ses nappes de lumière, à demi interceptée par la verdure, éclaire splendidement le riche intérieur de ermitage. D'un coup d'œil on devine la sollicitude et l'amour paternels qui ont présidé au luxe et à l'aisance qui y règne. Le pallier, recouvert en entier de damas bleu-ciel, permet néanmoins à deux larges glaces de reproduire les

beautés de cette habitation solitaire. Le parquet enfoui sous la plus riche mousse de Turquie éteint le moindre bruit des pas. Une table d'ébène, incrustée en mosaïque, tient le milieu de la salle, et porte pêle-mêle mille objets de luxe futile, dont une partie se perd sous un encombrement d'instruments de musique. Un sofa dont les bras s'ouvrent voluptueusement aux fatigues et à l'indolence, occupe la pénombre d'une alcôve faiblement décline.

Éliza y est assise et promène une main agitée sur les dernières touches du clavecin dont l'extrémité atteint presque le sofa. Carolle est devant elle, debout, le coude appuyé sur la console de la cheminée, et regardant les oiseaux se becqueter sur la fenêtre. Tous deux se taisent, le son discordant que produisent les coups de doigts nerveux de la jeune fille, sur le clavecin, troublent seuls ce silence ennuyeux. Enfin elle retire son bras et s'adressant à son frère:

– Quelle heure est-il ? Carolle.

– Six heures à peine. Je ne sais ce qui a pu nous tirer si tôt du lit. Ce n'est pourtant pas la

joie précoce de voir arriver papa. Car, quoique ma résolution soit bien prise, il m'en coûte de partir.

– Oui, partir, reprit sa sœur, partir... et moi qui n'ai de joies que les tiennes, de peines que les tiennes, tu ne me juges pas digne d'être consultée sur une affaire dont les suites me seront aussi personnelles qu'à toi.

– Pardon, ma sœur, pour te consulter là-dessus, il n'aurait pas même fallu songer à partir, car ton avis m'était connu d'avance.

– Mais enfin pourquoi nous laisser, et pour combien de temps vas-tu nous laisser pleurer... ?

Et une larme tomba sur sa joue pâle et fiévreuse. Carolle tourna la tête vers la fenêtre sans répondre et plein d'émotions, il vint s'asseoir au côté de sa sœur.

– Allons ! courage, lui dit-il. Je ne puis te dire ni mes motifs de départ, ni le temps que je passerai loin de mon père et de toi... Écoute... Quand j'étais au collège, j'avais fait bien des rêves de bonheur, où, toi, ma sœur, tu étais toujours présente. J'avais fait de l'avenir un riant

portrait, où, encore toi, Éliza, tu tenais la première place. Mais pardon, pardon, si mes paroles te font mal... Je ne sais quel pinceau sombre a passé sur ce fabuleux tableau. Je ne puis soulever la toile funeste qui te le cache, mais console-toi en songeant que tu fus toujours digne de réaliser mes rêves, et que moi seul, malheureux, j'y ai apporté un obstacle infranchissable. N'exige pas d'aveux plus explicites, ils sont impossibles... Pour le dernier jour que nous allons passer ensemble, allons visiter nos vieux domaines, pour leur dire adieu, peut-être éternellement...

Sa voix s'éteignit sous un torrent de larmes. Il prit le bras de sa sœur qui ne pleurait pas, et qui ne paraissait plus vivre de l'âme. Ils sortirent d'un pas lent et se perdirent bientôt dans les sinuosités du buisson.

Carolle, sombre de ses sinistres projets, les oubliait, pour ne penser qu'au deuil qu'il allait laisser. Attrister sa sœur, elle si bonne, si douce, si belle !.. Cet ange que les poètes n'ont jamais pu dire ; ce regard devant lequel Michel-Ange eût jeté de dépit son pinceau inhabile, et dans lequel

l'amour avait gravé son nom ; ces lèvres si fraîches que, naguère encore, un sourire angélique agitait sans cesse ; ces couleurs que le lys était trop pâle et la rose trop sombre pour reproduire ; elle enfin que la nature, après un long travail et des efforts sans exemple, avait offerte à l'admiration des hommes..., il la voyait déjà se flétrir sous la douleur, et l'entendait lui demander compte de la vie qu'il lui arrachait.

Ces tristes pensées tombaient sur son âme comme les gouttes de plomb rougi sur la chair des suppliciés.

La promenade d'adieux dura trois heures. Ils revinrent à ermitage pour y attendre leur père qui devait arriver à chaque instant. En effet dix heures sonnaient à peine qu'ils entendirent le galop de plusieurs chevaux qui arrivaient sur la pointe du Buisson. C'était leur père suivi de deux laquais qui conduisaient chacun deux chevaux. Ceux qu'ils tenaient en laisse étaient destinés aux hôtes de ermitage, qui ne paraissaient pas fort disposés à en faire usage. Ils arrivèrent tous deux comme leur père descendait de cheval. Loin d'offrir, comme à l'ordinaire, leurs fronts purs et

sereins à ses baisers, ils venaient devant lui comme des condamnés devant leurs juges.

– Allons, allons ! leur cria-t-il en souriant, je vois que le départ vous prend mal au cœur. Embrassez-moi toujours, et allons sans me reposer nous conter nos petites affaires.

Ils partirent tous trois, et tournant à la bifurcation d'une allée de jeunes noyers, ils s'assirent sur une verte pelouse, le père au milieu et les deux enfants assez près de lui pour laisser leurs mains dans les siennes.

– Je vois bien, commença le père en les regardant tour à tour, que nous avons mutuellement besoin d'explications. Je vais d'abord vous conter mon histoire qui sera la vôtre, et après cela vous me direz ce que vous voudrez de vos secrets.

« J'avais ton âge, Éliza, dix-huit ans. Mon père à cette époque commençait à se relever de longs échecs. Aujourd'hui que la noblesse consiste en Canada à avoir de nombreux écus, il avait compris qu'il lui fallait nécessairement troquer ses vieux titres pour cette noblesse

scabreuse qui brille ou s'éclipse suivant que les spéculations sont bien ou mal dirigées. Il vit bientôt qu'il fallait autant de noblesse d'âme pour courir et supporter les diverses chances du commerce que pour affronter le sort des armes. Après des désastres incalculables, il était parvenu à faire choir le malheur de dessus sa tête, sans faillir à ses vieux principes d'honneur. Ce succès lui inspira une singulière idée. Fier de lui-même, et ne sachant gré à personne du bien-être qu'il s'était acquis, il prétendit en dominer l'usage par sa volonté toute-puissante. Il pensait bien que ses fils hériteraient un jour du prix de ses sueurs, mais il voulait qu'ils le gagnassent par une servitude aveugle à tous ses caprices.

« Prenez garde, mes enfants, de me calomnier en votre pensée. Ce que je dis d'un petit travers de mon père ne m'empêche pas de respecter et chérir sa mémoire ; mais l'explication en est nécessaire pour ce que j'ai encore à vous dire.

« J'avais un frère plus âgé que moi qui s'avisa de se marier contre son gré. Pendant qu'il stipulait les conditions de son mariage, mon père dressait son acte de déshéritation. Il est mort

malheureux, loin de nous, sans secours, sans consolations.

« J'avais cet exemple sous les yeux quand j'atteignis ma vingtième année. Employé dans le commerce de mon père, je m'étais étroitement lié avec le fils de son associé. L'analogie de notre âge et de notre condition avait cimenté cette amitié, et nous vivions dans une intimité toute fraternelle.

« Un jour que nous étions tous deux en promenade à la campagne, un violent orage nous surprit au milieu de la route. Nous courons à la première habitation demander un abri. Une jeune fille de seize ans était seule à la maison. Elle nous ouvre en rougissant, et plaçant deux sièges près de la cheminée, elle nous invite à y prendre place. Je ne vous ferai point le portrait de cette jeune fille. Cette peinture réveillerait chez moi de trop cruels souvenirs, et dans mon enthousiasme, je craindrais de me rendre ridicule aux yeux même de mes enfants.

« Son père entra bientôt suivi d'un nombreux cortège des employés de la ferme. C'était un

respectable vieillard, dont la figure toujours réjoui respirait l'aisance et l'honnêteté villageoise. Après l'explication de notre présence chez lui, mille civilités nous accablèrent à la fois. La salle où nous étions se trouvant presque remplie par ces nouveaux venus, notre hôte nous introduisit dans un salon dont la richesse et le bon ton ne laissaient rien à désirer aux splendeurs de la ville. Ce qui surtout poussa notre étonnement à bout fut l'ensemble de tout ce qui compose ordinairement l'entourage d'une femme bien élevée. Ici c'était des peintures encore sous palette, là des broderies en fil d'or et d'argent. Des feuilles de musique étaient éparses sur toutes les tables, et les instruments étaient là pour prouver qu'elles n'étaient pas exposées par vaine ostentation. Nous étions nous-mêmes confus de ne pouvoir dissimuler notre ébahissement. Nous passions néanmoins tous ces objets en revue. Du tableau ou de la broderie, nos regards tombaient involontairement sur la jeune fille comme pour chercher dans sa figure l'étincelle du génie qui brillait dans ses œuvres. Le vieillard apercevant la confusion dans laquelle cette investigation

jetait son enfant, et comprenant l'embarras où nous étions nous-mêmes sur la manière de faire faire explosion à notre admiration comprimée, vint directement à nous, en nous disant :

– Eh bien ! messieurs, voilà, n'est-ce pas, bien des choses qui ne ressemblent pas à des instruments de labourage ? Que voulez-vous ? Les goûts changent quand on devient vieux. Autrefois c'était moi qui faisais vivre ma fille, aujourd'hui c'est elle qui me donne la vie. Sans le bonheur dont elle m'entoure, je vous assure que je n'aurais pas à cette heure le plaisir de vous recevoir chez moi, et mes cheveux n'auraient certainement pas pris le temps et la peine de blanchir.

– De quelle heureuse vieillesse vous devez en effet jouir, repris-je vivement ? Combien vous paraissez tous deux dignes du bonheur dont l'aperçu nous a d'abord étonnés. Nous avons mille excuses à demander à mademoiselle et à vous de la légèreté et de l'étourderie avec laquelle nous avons répondu à vos bontés.

– Oh ! tout est bien, s'empressa de dire notre

hôte pour couper court à tout compliment. Maintenant que vous avez moins besoin de vous occuper à sécher vos habits, il ne vous sera peut-être pas désagréable d'humecter votre intérieur ; après quoi je prendrai encore sur moi de placer cette guitare entre les mains de cette petite coquine de fille. Allons ! à la collation !

– Oh ! pardonnez, pardonnez, m'écriai-je avec mon ami, la guitare d'abord, la guitare ! La pluie est moins forte, dans quelques minutes nous pourrons partir.

– À moins, messieurs, que vos occupations vous pressent, ou que vous dédaigniez mon vin et mes fruits, suivez-moi.

« Force nous fut donc de recevoir sans mot dire toutes les politesses de notre hôte.

« Je vois, mes enfants, que je me plais trop à m'étendre sur cette heureuse époque de ma vie. La disposition de vos esprits ne vous permet peut-être pas de prendre beaucoup d'intérêt à ce récit, ainsi je l'abrègerai autant que possible.

« J'étais entré dans cette maison poussé par l'orage, j'en sortis le cœur agité de mille pensées

indéfinies qui se pressaient encore plus impétueusement que la tempête causée par les éléments en furie. Ce fut là l'époque de mes premiers amours, comme bientôt vous rencontrerez la vôtre. Je ne vous dirai rien des folies d'un amant, vous les saurez à votre tour. À quelques jours de là, j'allai de nouveau chercher une tempête près de la demeure de cette jeune fille. J'eus beau conjurer le ciel, il ne m'envoya qu'un soleil torréfiant. Enfin mon parti était pris, je m'adresse au père et lui dis sang détour :

– Il m'a suffi de voir une fois votre enfant pour l'aimer. Je viens directement vous demander sa main. Voici mon nom, ma résidence, mes moyens, mes conditions. La principale est celle-ci: Je veux tenir mon mariage secret, pour la raison que je connais la ferme volonté de mon père et les projets d'alliance qu'il a sur moi. Je serai riche si je ne lui désobéis pas ouvertement ; sinon je me confesse incapable de faire vivre honorablement et heureusement une épouse. Vous avez peu de chose à laisser à votre enfant. Je me contenterais de peu, il est vrai, mais vous savez vous-même que le bonheur habite

désagréablement avec la misère. Ainsi c'est pour ma femme plus que pour moi que je pose cette condition. D'ailleurs, mon père me donne actuellement de larges moyens de vivre, et je n'aurai nullement à désirer le moment de me voir affranchir de sa puissance. Pesez bien ces raisons, consultez votre enfant, et prenez sur moi tous les renseignements qu'il vous plaira. Je demande votre réponse sous huit jours, et à quinze d'ici je reviens avec un prêtre et j'épouse votre fille chez vous.

« Le pauvre villageois n'avait pas même eu le temps d'ouvrir ses grands yeux, je le laisse comme au milieu d'un songe, et rejoins ma voiture après une demi-heure d'absence. Sage conduite, n'est-ce pas, après l'exemple de mon frère ? J'eus néanmoins la prudence de ne pas prendre mon père pour confident.

« Quinze jours plus tard, tout se passait comme je l'avais voulu ; avec assez de difficulté néanmoins de la part de mon beau-père, qui ne trouva pas fort à la mode la liturgie qui régla les cérémonies du mariage. Mais le plus difficile n'était pas fait. Il fallait encore laisser ignorer

mes relations journalières avec ma femme. Avec un amalgame compliqué des plus brillants prétextes, je réussis à cacher tout. Il me resterait à vous dire le bonheur de la paternité, et les jouissances ineffables de ces relations secrètes. Mais un souvenir trop amère ferme mon cœur à la joie, et m'interdit l'évocation d'un passé si regrettable.

« Pour combler la mesure de mes félicités, mon ami avait enfin cédé aux sollicitations de son père, et contracté une union agréable à tous les partis. En joignant son habitation à la mienne, il avait affranchi mes relations conjugales de tout embarras. Les deux jeunes épouses coulaient ensemble leurs jours sereins, et rien ne troublait la tranquillité de leur esprit qu'une légère anticipation de la part des nouveaux conjoints de voir leur condition égale à la nôtre par la paternité. Pauvres fleurs à peine ouvertes ! C'était la rosée bienfaisante du matin qu'elles demandaient au ciel, et une pluie de feu devait les consumer avant leur épanouissement !... Pour préluder au malheur qui devait les frapper, leurs familles respectives échangèrent leur bonne

intelligence pour la haine la plus invétérée. Leurs persécutions s'étendirent jusqu'aux enfants qu'ils avaient eux-mêmes unis. Forcés de rompre avec leurs familles, nos amis brisèrent aussi toute relation extérieure.

« Enfin arriva le moment tant désiré par chacun d'eux. Mais hélas ! qu'ils auraient dû plutôt l'éloigner de toute la force de leur pressentiment !... La maternité et la mort se tenaient par la main, l'une laissait son fruit, l'autre emportait sa victime. L'enfant qui reçut le jour n'eut malheureusement pas l'empire de faire oublier la perte de son auteur. Les haines qui s'étaient de plus en plus envenimées entre les vieux parents reléguant l'infortuné jeune homme dans un isolement complet, achevèrent l'œuvre commencé par la douleur et le deuil. Un mal secret le mina sourdement et peu à peu il sentit la vie s'affaiblir en lui. Comme notre maison était éloignée de la ville et avait toujours été fermée à tout le monde, il put continuer d'habiter avec nous sans nous compromettre. Quelques mois seulement après la mort de son épouse, une maladie contagieuse se déclara chez lui. Comme

nos plaisirs avaient toujours été les mêmes, il fallut que nos infortunes fussent communes. Avant que la nature de son mal fût connue, il l'avait déjà communiqué à ma femme qui lui prodiguait ses soins. J'étais à la ville quand j'appris cette terrible nouvelle. Cette révélation tomba sur moi comme la foudre. Je courus tout égaré pour arracher ma femme du danger qui la menaçait. Je n'avais pas encore franchi le seuil de la porte que toi-même, Carolle, tu accourais à moi avec l'expression la plus éplorée que pouvait prendre ta figure de trois ans. *Maman ! maman !* Et tu me traînais dans la chambre où je la trouvais gisant sur le parquet, et en proie aux mêmes tourments sous lesquels je vis bientôt mourir mon ami...

« Vous me pardonneriez, mes enfants, si ce souvenir mouille involontairement mes yeux... Je passe rapidement sur les détails de mon malheur... Le mal avait été beaucoup plus rapide chez elle. Une demi-heure après le premier accès, il avait atteint son dernier paroxysme. Ce fut en vain que, la couvrant de baisers et de larmes et la serrant dans mes bras, je tentais de sucer sur ses

lèvres en feu, les principes de son mal. Le sort m'épargna, et me conserva à mes enfants. Elle luttait contre ma sensibilité, et cherchait à m'éloigner d'elle de toutes les forces que lui laissait le supplice atroce qu'elle endurait. Enfin après un effort encore vain, elle me prit la main et soupira en expirant: 'Adieu, mon ami, adieu... Nous nous retrouverons dans le ciel.'

L'époux infortuné laissait ses larmes couler complaisamment. Les deux enfants pleuraient aussi et s'oubliaient eux-mêmes pour confondre leurs regrets avec la douleur de leur père.

« Essayons maintenant nos larmes, reprit ce dernier, car J'ai encore quelques mots à dire. Je ne sais s'ils provoqueront de nouveau vos pleurs ; mais leur importance excitera infailliblement votre attention.

« Mon ami avait survécu de deux jours à ma femme. L'idée des malheurs qu'il avait causés vainquait, pour ainsi dire, les tortures du corps pour leur substituer celles bien plus atroces de l'esprit. Que n'aurait-il pas donné pour pouvoir au moins se jeter à mes genoux et me demander

pardon de sa faute involontaire ! Mais la crainte d'entraîner de nouvelles infortunes était encore plus impérieuse que ses désirs de justification. On l'avait transporté chez son père où il refusa absolument de me voir ; et quand il fut certain de l'inutilité des remèdes, il ferma sa porte à tout le monde. D'ailleurs, la douleur et l'amitié n'avaient pas éteint chez moi la tendresse et l'anxieuse sollicitude du père. Je sentais que ma vie était encore nécessaire, et c'eût été folie de l'exposer inutilement.

« Comme la nuit tombait, j'entendis les premiers coups d'un glas funèbre, et on m'apporta à l'instant un billet à peine intelligible et conçu en ces termes :

« Toujours confiant en toi, j'ai osé te nommer mon exécuteur-testamentaire. Dans un instant j'aurai rejoint nos deux amies... C'est en leur nom que je termine mes dernières volontés...

« Je remets entre les mains de l'honneur et de l'amitié tout ce qui me reste de cher sur la terre... Mon enfant... Élixa... Adieu... »

Frappés de cette révélation inattendue, les

deux enfants fléchirent mutuellement la tête sur les genoux de leur père, dans un sympathique évanouissement. Quand la surprise disparut pour mettre l'amour en ses droits, ils s'enlaçaient amoureusement, et leurs lèvres délicieusement unies exprimèrent tout ce que leur long silence avait fomenté l'amour et de doux sentiments...

– Oh ! rends-moi la vie de l'amant, disait Carolle, car celle du frère était trop malheureuse !...

Un éclair de joie sillonna tout-à-coup les traits encore jeunes de leur père.

– Ils s'aimaient, s'écria-t-il ! Merci, mon Dieu, merci ! Je vous bénis, mes enfants, et vous unis au nom de Dieu et de votre mère...

Tous deux se jetèrent dans ses bras, le couvrirent de larmes, en s'écriant joyeusement: « Oh ! quel remède contre la maladie des voyages, et toutes les peines ! »

– Il est doux de retrouver un frère, disait la belle jeune fille, mais que parfois il est bien plus doux de le perdre ! Moi qui ne comprenait pas ce qu'il avait et ce que j'avais moi-même !... Oh !

comme on apprend vite à tes leçons, bon père !
Maintenant bonheur, joies, plaisirs pour la vie
avec toi, toujours avec toi !...

Quelques minutes après, une joyeuse
cavalcade franchissait les dernières limites du
bois, et à plusieurs années consécutives le couple
heureux revit ermitage à la même époque, et
associait à ses joies toutes les jeunes personnes
des environs qui, pendant toute l'année, parlaient
du jour consacré « *au frère et à la sœur,* » avec
l'attente empressée des Juifs pour le Messie.

Ernest Gagnon

Le récit qui suit a paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes* en 1883.

Un homme désappointé

J'ai rencontré, il y a sept ou huit ans, un jeune Français qui était parti de Paris dans l'unique dessein d'aller faire la chasse au buffalo. Le long du voyage, à bord du paquebot, il s'était occupé à fourbir sa carabine ; en arrivant à Halifax, il crut entendre des beuglements se mêler au bruit des vagues de la mer, et voir des troupeaux de bœufs sauvages s'enfuir dans la brume.

Une fois débarqué, il apprit qu'il n'était pas encore dans le pays du buffalo et qu'il lui fallait gagner l'ouest.

Arrivé à Québec, à sept cents milles de Halifax, il demanda à voir « l'ennemi, » mais on lui dit que « l'ennemi n'était pas là » ; qu'il lui fallait d'abord se rendre à Ouinipeg, à dix-neuf cents milles de distance, puis qu'il aurait encore trois ou quatre cents milles à faire avant d'atteindre les buffles des Prairies.

Après m'avoir raconté son désappointement,

le gai Parisien, baissant un peu la voix et du ton le plus comique:

– Dites-le moi franchement, fit-il: le buffalo, ça existe-t-il ? ça a-t-il jamais existé ?

– Certainement, lui dis-je ; mais il n’y en a jamais eu ici. En revanche, vous pourrez trouver des caribous et des orignaux non loin de Québec. La chasse à l’orignal a aussi ses charmes. Les « jongleurs » d’il y a trois siècles – passez-moi une réminiscence – promettaient aux Sauvages un paradis de leur choix et

...Leur montraient dans la mort une vie immortelle

Où leur âme suivrait une chasse éternelle

D’énormes caribous et d’orignaux géants !...

Mais si vous tenez absolument aux buffles, prenez patience: avant deux mois vous les aurez atteints. Seulement ne les exterminiez pas tous ; épargnez-en quelques-uns pour conserver l’espèce ; contentez- vous d’un chiffre de victimes assez rond pour étonner vos amis de la

rue Vivienne.

Car, après tout, étonner ses amis, c'est là l'important. À quoi servirait à un Français de traverser l'océan, si, rendu ici, au milieu d'une société française, comme au point de départ, il ne poussait pas au delà, et se contentait des promenades pleines de sécurité relative de notre terrasse Frontenac pour charmer ses loisirs ? De retour chez lui, qu'aurait-il d'extraordinaire à raconter ? Les choses qui concernent notre existence nationale ne sauraient intéresser que les esprits élevés ; or, les esprits élevés sont toujours le petit nombre. On lui dirait: Ce n'était pas la peine d'aller si loin pour rencontrer des femmes aimables et des hommes qui fument ; pour voir des équipages et des chemins de fer ; des salons meublés à la Louis XV et des rues éclairées au gaz: nous avons tout cela ici.

Décidément, nous sommes, en ce pays, trop européens pour les Européens. Les Parisiens ne nous trouvent guère d'autre cachet que celui de tous les provinciaux ; comme types et comme caractères, le plus hardi pionnier de la Ouiatchouane et le membre le plus zélé de la

Société Saint-Jean-Baptiste seraient cotés moins haut à la Bourse (toujours rue Vivienne) que le plus anodin des Peaux-Rouges ou même qu'un simple Bois-Brûlé.

– On me dit, reprit mon jeune voyageur, que la seule province de Québec a un territoire presque aussi étendu que celui de la France, et que le Canada entier a plus de douze fois la superficie de mon pays. Cela est-il exact ?

– J'ai justement sur mon carnet la réponse à votre question. La superficie du Canada – provinces et territoires – est d'environ 3,320,000 milles carrés, dont 700,000 milles sont couverts d'eau. La superficie de la province de Québec est de 193,355 milles carrés ; celle de la France est de 211,750 milles carrés. Le Canada entier a donc, en effet, plus de douze fois la superficie de la France ; et je suis heureux de pouvoir vous dire qu'au parlement fédéral, – parlement dont l'action s'étend sur tout cet immense pays, – le français est la langue officielle aussi bien que l'anglais. Les premiers blancs qui ont parcouru les différentes provinces du Canada sont des missionnaires et des pionniers français, et les

vastes territoires du Nord-Ouest voient se répéter dans notre siècle, par des Canadiens et par des Français, le grand œuvre des anciennes missions de la Nouvelle-France et du pays des Hurons. Vous allez partir pour l'Ouest et parcourir des centaines et des centaines de lieues ; des missionnaires et des voyageurs français ont fait autrefois ce long voyage, en canot d'écorce et à pied, au milieu d'ennemis aussi rusés que cruels, et alors que les vastes régions qu'ils traversaient étaient entièrement inconnues des blancs. Quand vous penserez à cela, vous ne serez pas tenté de vous plaindre de la poussière des chemins de fer.

Le jeune et aimable Parisien, qui rêvait toujours au buffalo, finit par s'éprendre quelque peu de Québec et des Canadiens-français. Il revint un soir de Lévis, enchanté du paysage grandiose que l'on découvre de ces hauteurs, d'où le regard embrasse, d'un seul coup d'œil, le promontoire, la citadelle et la ville de Québec, la rade couverte de centaines de navires, le confluent du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, l'île d'Orléans, la chute de Montmorency et la chaîne des Laurentides.

Il me parla des hommes et des choses avec un certain enthousiasme. Il avait eu la bonne fortune de tomber sur un cocher intelligent qui lui avait donné ses opinions, à lui, sur la politique française.

– On a fait une bévue à Versailles, avait dit ce cocher. On n’aurait jamais dû invalider l’élection de M. de Mun. J’espère bien que les électeurs de Pontivy vont le réélire d’emblée (textuel.)

Il faut avouer que tous nos cochers ne sont pas de cette force-là. Il n’est rien comme habiter les hauteurs pour voir ce qui se passe au loin.

Une visite aux Hurons de Lorette laissa notre touriste assez froid, ou plutôt lui fit éprouver une nouvelle déception.

Les Français sont peut-être les seuls Européens qui aient su civiliser véritablement les Sauvages. Parmi ces derniers, ceux qui habitent la province de Québec et qui vivent de la vie nomade, savent tous *lire la prière* et chanter le plain-chant. Ils ne connaissent pas les autres sciences qui s’enseignent dans les écoles ; mais, possédant les pièces d’or, ils peuvent se passer

des gros sous et de la menue monnaie, et ils sont, en définitive, plus avancés que bien des savants. Ceux qui sont fixés dans des villages ont des écoles régulières et vivent de la vie civilisée.

Les Iroquois, les Abénaquis, les Montagnais, les Micmacs et les Maléchites ont conservé leurs langues respectives, tandis que les Hurons ne parlent plus le huron mais chantent seulement dans leur langue des chants qu'ils ne peuvent comprendre.

Mon jeune voyageur, qui avait déjà fait la moue en apprenant que le principal chef huron portait un nom français, fût complètement révolté lorsqu'il entra dans la maison de ce dernier. On le fit passer dans un salon parfaitement meublé. Au lieu de le faire asseoir sur une bûche, comme il s'y attendait, on lui offrit un fauteuil en acajou, couvert en crin, et au lieu de lui faire entendre le chant des « festins à tout manger » avec accompagnement de *chichigouane*, une jeune fille exécuta pour lui, sur le piano, le « Miserere » du *Trouvère* !

La nostalgie du buffalo le reprit ; il n'attendit

pas la saison de la chasse aux originaux, mais nous dit bientôt adieu en répétant, non sans un grain de coquetterie, et en grasseyant très fort: *The Far West for ever !*

C. V. Dupont (-1845)

Le récit *Françoise Brunon* a paru dans le *Répertoire national* de John Huston en 1848. Il était accompagné de la note suivante : « M. C. V. Dupont était étudiant en droit à Québec. Il s'est noyé en 1845 près du Quai des Indes, dans le port de Québec. »

Françoise Brunon¹

Légende de la vallée du Saint-Laurent.

I. Le baptême.

¹ Nous devons remarquer que les faits que nous rapportons, se passèrent dans le temps de la fondation de l'Hôtel-Dieu de Montréal. C'est le père Mesnard lui-même qui s'en est fait l'écrivain et cet écrit fut trouvé quelque temps après sa mort par un Canadien engagé à la Compagnie de l'Ouest, dans une petite caverne sur les bords du lac Huron, ainsi que son corps. À ce qu'il paraît, le père Mesnard ne fut que blessé par Talasco dans la bataille que nous mentionnerons; mais dans le tumulte on le crut mort. Il parvint cependant à se rétablir, et continua encore longtemps sa vie apostolique jusqu'au temps où il s'endormit pour toujours dans le lieu où il fut trouvé. Cet écrit fut laissé chez un des parents de celui qui le découvrit, cultivateur d'une des paroisses des environs de Montréal. – *Note de l'auteur.*

On trouvera l'écrit dont il est parlé dans cette note, *l'Iroquoise*, dans le premier tome des *Contes et nouvelles du Québec*.

Par une belle matinée du mois de juin, deux jeunes filles se trouvaient assises sur le penchant d'une petite colline, qui élevait gracieusement sa tête couronnée de pin rouge sur le bord du lac Saint-Louis, au confluent de la Grande Rivière et du Saint-Laurent. Aux larges épaules de l'une, à son regard de feu, à sa contenance altière et superbe, on reconnaissait facilement l'Iroquoise dans toute sa pureté. Pour l'autre, il n'y avait que son œil noir, vif et perçant qui dénotait le sang de Talasco, l'aigle d'Onnontagué. Car il y avait dans cette jeune fille de dix-huit ans, quelque chose qui, s'élevant au-dessus de la nature brute du sauvage, laissait dans l'âme une émotion profonde. Son teint avait, à un léger degré, cette couleur fauve et cuivrée des femmes des Tropiques et donnait à son visage un charme indéfinissable. Sa taille svelte et élancée se dessinait parfaitement sous sa robe d'un blanc mat, et qui laissait voir ses bras arrondis et mignons. Elle s'appelait Alla. Comme nous l'avons dit, c'étaient deux Iroquoises. Comment elles se trouvaient à Saint-Louis, village outaouais, c'est ce que nous verrons par la suite.

Les deux jeunes filles étaient bien tristes. Leur tête inclinée sur leurs poitrines, le front obscurci par de sombres pensées, elles se flétrissaient dans leur douleur comme les fleurs du matin dans leurs charmes sous le rayon brûlant du soleil de midi. La plus jeune surtout paraissait la plus pensive, cependant elle releva bientôt sur sa sœur son regard sec et ardent.

– Toi aussi, Statenna, tu es triste, dit-elle.

– Statenna ! pourquoi ce nom ? il n'est plus le mien, Françoise.

– C'est qu'il me rappelle, sœur, de si beaux jours que nous avons passés là-bas à Onnontagué. Et aujourd'hui que nous allons devenir chrétiennes, il nous faut le souvenir de bien des joies éteintes afin d'oublier pendant ces instants ce que nous allons faire. Braver les ordres de notre père, Statenna, c'est si mal !

– Et toujours ce nom ! sœur.

– Si tu savais comme il est doux pour moi. Notre père Talasco était si content, quand il t'appelait de ce nom !

– Et pourquoi encore me parler de notre père ?

Ne serait-ce pas mieux de remercier le Dieu des Outaouais, de nous avoir fait tant de grâces, comme dit le patriarche, en nous enlevant à nos parents pour nous faire baptiser ?

– Oh ! je le remercierais bien, Rosalie, puisque tu veux que je te donne ce nom, s’il n’était que le Dieu du patriarche ; il est bon, lui, du moins. Mais les Outaouais...

– Ils sont nos frères, Françoise, il faut les aimer.

– Les aimer... Oui, le patriarche nous dit toujours cela. Les aimer... ils ont voulu tuer notre père ; ils ont massacré nos pères ; ils ont dévasté, ruiné notre patrie. Les aimer... ils nous ont enlevées à notre mère et c’est encore eux qui nous font chrétiennes. Les aimer...

– Tais-toi, Françoise, tais-toi. Car tu oublies ce que le patriarche nous a tant de fois répété.

– Je ne l’oublie pas, Rosalie. Je l’aime bien aussi, mais j’aime mieux notre père. Et toi, tu ne te souviens donc plus de ce que le chef des Outaouais disait au patriarche, quand il nous remit entre ses mains: « Fais-les chrétiennes et je

serai vengé. » Si tu te souvenais de cela, sœur, tu ne les aimerais pas les Outaouais.

– Est-ce que tu ne voudrais pas devenir chrétienne, Françoise ?

– Je le veux bien, Rosalie ; mais je n’aimerais pas servir la vengeance de l’ennemi de notre patrie.

– Ce n’est pas l’ennemi de notre patrie.

– Il l’a détruite, Rosalie.

– Il est notre frère, nous a dit le patriarche. Il ne peut donc pas être notre ennemi.

– Talasco nous assure le contraire, et de plus il a ajouté que le Dieu des Outaouais était le Dieu tyran de sa tribu.

– Ce ne peut être, Françoise, leur Dieu est si bon.

– C’est notre père qui l’a dit ; a-t-il pu nous tromper ?

– Le patriarche qui nous aime tant, aurait-il pu le faire ?

– Et notre père, Rosalie ?

– Tiens, Françoise, ne parlons plus de cela.

– Oh ! Rosalie, c’est si mal, vois-tu, que de faire de la peine à son père. Et puis notre mère, comme elle doit souffrir.

– Oui, c’est vrai, Alla ; comme elle va souffrir, elle nous aimait tant, notre mère... Oh ! ne parlons plus de cela, Alla, ne parlons plus de cela.

Les deux jeunes filles se turent ; l’émotion avait tellement surpris Rosalie qu’elle s’était oubliée jusqu’à donner à sa jeune sœur un des noms qu’elle ne voulait plus prononcer. Pour Françoise, elle était toujours là triste et pensive.

– Oui, Statenna, ajouta-t-elle, ne parlons plus de cela. Car cela fait horriblement du mal, et pourtant Statenna, j’aime cette douleur. Quand je pense à eux, je suis heureuse de ce bonheur que nous possédions, en voyant notre père nous regarder avec tant d’orgueil, notre mère nous presser sur son sein et nos frères tant nous aimer... Heureuses là... et ici, Statenna... Mais tu ne parles pas: tu ne me réponds plus.

– Ma pauvre mère ! s’écria Rosalie.

– Tu souffres, sœur ; c’est que notre patrie, elle était...

– Ne parle plus, Alla, ne parle plus.

– Oui, ne parlons plus. Comme moi, sœur, tu pleureras ; comme moi, la douleur te dessèche en silence. Et nous étions si heureuses là-bas... Oh ! comment les aimer, ces hommes ? Comment les appeler nos frères, eux qui nous ont tout ôté ? Non, non jamais ! Statenna.

– Ne dis pas cela, Alla ; ne fais pas ce serment. Il faut les aimer, ces hommes, il faut...

– À ton tour, n'achève pas.

– Mais le patriarche veut que nous les aimions.

– Il veut aussi que nous leur pardonnions. Mais comment le faire, Statenna ! dis, sœur, comment le faire ?

– Il le faut néanmoins, Alla. Il faut les aimer... Mais silence, Alla, voilà le patriarche qui vient nous chercher pour nous baptiser.

– Oui, allons braver les ordres et encourir la haine de notre père.

En effet un prêtre venait de sortir de la petite chapelle du village et s'avançait vers les deux jeunes filles. C'était un beau vieillard d'une

soixantaine d'années: ses traits depuis longtemps ridés, sa belle chevelure blanche, son corps amaigri, tout reflétait au cœur la longue suite de ses travaux. Jeune encore, il n'avait pas hésité à laisser la belle France, ses plaisirs et ses joies, pour venir au sein des forêts vierges du Canada, prêcher le Dieu qui l'inspirait. La bonté était la pensée de toute son âme et ses deux grands yeux bleus portaient l'empreinte de la douceur. Sa nature était néanmoins forte ; et si les chagrins et les souffrances avaient brûlé les fleurs de la jeunesse, le cœur était resté intact et dans ce combat même avait puisé une nouvelle vie plus forte, plus énergique que la première. C'était le père Mesnard, de la Compagnie de Jésus.

– Venez, enfants, dit le prêtre. Tous vos frères sont déjà rendus à la chapelle. Venez, on vous attend.

Puis il prit les deux jeunes filles par la main.

– C'est à vous, maintenant, continua-t-il, à remercier le bon Dieu ; car vous allez recevoir ce jour l'un des plus grands bienfaits de votre vie. Il a fallu toute la bonté de ce Dieu pour vous faire

passer de cet état malheureux, dans lequel vous êtes en cet instant, à cette vie si belle qui s'ouvre devant vous.

Ils étaient arrivés à la porte de la chapelle et ils entrèrent tous trois. Le prêtre prit le vase d'eau et le leur versant sur la tête, il prononça d'une voix grave, où perçait l'émotion dont son âme était remplie, les paroles sacrées du baptême: « Je vous baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » L'atmosphère la plus suave et la plus pure enveloppait l'autel. Le prêtre répétait la sainte poésie des psaumes, et les doux épanchements du cœur des deux jeunes filles venaient se mêler à la piété tendre du vieillard.

Les sauvages prosternés à genoux priaient avec ferveur. La religion était dans tout ce naturel que lui laisse son essence divine. Bientôt on entonna le chant de l'allégresse et de la reconnaissance. Il y eut un de ces instants de délicieuse ivresse, grand, beau, sublime, quand cet élan de joie « *Te Deum Laudamus*, » échappé de ces cœurs purs et sensibles, ces voix suaves et harmonieuses, ce cri divin, « *Sanctus, Sanctus*, » s'élevèrent comme un concert d'anges vers le

trône céleste.

La cérémonie était achevée. Les sauvages rentrèrent dans leurs cabanes. Le père Mesnard et ses deux filles adoptives gagnèrent aussi leur demeure.

– Que ce jour est beau pour vous, enfants ! dit le prêtre. Quelle joie doit inonder vos cœurs !

– Oui, mon père, dit Rosalie, nous sommes bien heureuses, et il nous faudra pour Dieu beaucoup de reconnaissance.

– De la reconnaissance, enfants, il faut que votre cœur en brûle tous les jours. Répondez, Rosalie, avez-vous jamais goûté un bonheur plus parfait ? Quand vous étiez au milieu de vos frères, que votre mère, que votre père vous aimaient tant, répondez, avez-vous été jamais plus heureuses ?

– Non, mon père, jamais.

Françoise tressaillit légèrement ; le souvenir de sa patrie souleva sa poitrine. Le père Mesnard ne s'en aperçut pas et continua :

– Non, Rosalie, tu peux le dire, jamais vous n'avez goûté de bonheur plus pur. Et si

quelquefois vous avez remercié le Dieu de vos frères de là-bas, ce Dieu qui enseigne le crime et le meurtre, pour les petits moments heureux que vous pensiez qu'il vous donnait, avez-vous éprouvé quelque chose de ces doux transports qui vous enivraient tantôt ? Oh ! enfants, combien vous devez aimer le Dieu qui vous promet et peut vous donner toute une vie de ce bonheur ; car ce n'est pas en ce jour seul que vous le posséderez, c'est tous les jours, tous les instants de votre vie. Prier ce Dieu, le prier encore, le prier toujours, c'est tout ce qu'il vous demande pour vous l'accorder. Et qu'il vous sera facile de le faire, grand Dieu ! quand vous serez au couvent de Montréal.

– Y irons-nous bien vite, mon père ? demanda Rosalie.

– Je l'espère du moins, enfant. Seras-tu contente d'y aller ?

– Oui, mon père, c'est si beau de prier le bon Dieu en silence toute notre vie.

– Et toi, ma Françoise, tu ne dis rien. Cela te ferait-il de la peine ?

– Non mon père.

– Pourquoi ce soupir, enfant ? Voyons, tu as du chagrin: tu voudrais me cacher quelque chose.

– Non, mon père, non... seulement quand tu as parlé de notre patrie, j’ai... il me semblait...

– Tu l’as encore regrettée ; ce souvenir est encore amer pour toi. Pauvre enfant ! il ne faut pas t’affliger ainsi. Quand tu seras à Montréal, il faudra prier Dieu pour qu’il chasse ce chagrin.

– Mais pourquoi aller là, mon père, dit naïvement la jeune fille ? Ici, près de toi, ce ne serait pas aussi bon de prier Dieu ?

– Et c’est peut-être cela plutôt qui te chagrine ?

– Non, mon père, seulement j’aimerais mieux rester avec toi.

– Mais, enfant, tu y serais plus heureuse et ton père dont tu craignais tant la colère, lorsqu’il connaîtrait que tu es chrétienne, ne pourrait pas aller là pour te prendre, tandis qu’ici il peut venir tous les jours.

– Et toi, mon père, ne pourrais-tu pas me défendre ici. Puis il me semble que je prierais

mieux le bon Dieu près de toi. Ces murs me font si peur ; et j'ai tant de plaisir à respirer l'air frais, de voir le ciel bleu, et les forêts verdoyantes. Mon bon père, je n'y irai pas, n'est-ce pas ?

– On verra cela, mon enfant.

Tous trois restèrent silencieux. Rosalie paraissait absorbée dans son bonheur. Le prêtre réfléchissait profondément. Françoise, les yeux brillants de larmes, attachait ses regards tristes sur lui. Le père Mesnard allait franchir le seuil de la cabane, quand la jeune fille se pencha timidement vers lui et lui dit d'une voix émue :

– Mon père, tu n'es pas fâché contre moi. J'irai... si tu le veux. Mais je serais plus contente de rester avec toi. Je t'aime tant, mon bon père.

Pour toute réponse, le vieillard pressa la jeune fille sur son sein. Puis un instant après, il ajouta :

– Viens prier, mon enfant, et ne pleure pas.

II. Françoise.

– L'as-tu vu, Rosalie, ce canot traverser le

lac ? s'écria Françoise, haletante et épuisée, en entrant à la cabane. Il me semblait y reconnaître les armes de notre père ; c'était sa voix et celle du jeune chef Alleweni, celui à qui mon père me destinait. T'en souviens-tu, Rosalie ?

Tout cela fut dit d'une seule haleine et si vite que Rosalie, qui était en ce moment à genoux, devant un crucifix et priait avec ferveur, n'eut que le temps de se lever. En voyant sa jeune sœur, elle lui dit d'un ton de reproche :

– D'où viens-tu donc encore, Françoise ? Mais mon Dieu, qu'as-tu ? Que tu es pâle !

– Je viens des Sycomores, et j'ai tant couru, en m'en revenant, que je suis tout essoufflée.

– Et qu'as-tu été faire aux Sycomores ? Depuis quelque temps, il me semble que tu ne pries plus, Françoise. Tu ne restes même plus à la cabane ; et tu passes tes journées dans les bois. Ne sais-tu donc pas que les bois sont bien dangereux ?

– Je n'y ai jamais rien vu, Rosalie, et d'ailleurs j'aime autant parcourir les forêts que de rester ici à regarder les Outaouais.

– Et aussi pourquoi fuir les Outaouais ?

– C’est que je ne puis les voir sans tressaillir, Rosalie.

– Mais alors pourquoi ne pas rester à la cabane et prier avec moi le bon Dieu ? Ne serait-ce pas mieux ! Notre bon père, à son retour des Cèdres, ne sera pas content de toi, car je lui dirai tout : sois-en bien certaine.

– Ne me gronde pas, ma bonne sœur. Si je pouvais toujours prier comme toi, je le ferais bien, je t’assure. Mais j’aime tant les bois, la campagne, les montagnes ; et c’est si bon de respirer, là-bas sur la colline, l’air frais du matin ! Je m’amuse tant à cueillir les fleurs, quand le soleil vient pour la première fois les saluer de ses rayons ; à marcher les pieds dans l’herbe, quand la rosée, brillante comme les rochers de glace de notre patrie en hiver, viennent éblouir nos yeux par des milliers de merveilles. Et seule sur la montagne, je me rappelle notre patrie ; je pense à notre père Talasco, à Genanhatenna, notre bonne mère. Et cette colline, ces forêts me font souvenir de cette colline, de ces forêts où nous allions

chaque matin, de ce petit ruisseau qui serpentait dans la plaine et où chaque soir nous allions boire et nous rafraîchir de la chaleur du jour. Elle était belle notre patrie, Rosalie, bien belle !... Mais dis-moi, as-tu vu ce canot traverser le lac ?

– Que veux-tu donc dire avec ce canot ?

– J’étais allée, comme je te l’ai déjà dit aux Sycomores, aussitôt après le départ de notre père, pour y chercher des plantes qui devaient teindre les souliers de noces de Julie ; je...

– Qu’as-tu besoin de t’occuper de ces noces ? Ce sont ces pensées qui te font oublier tes prières. Ne devrais-tu pas plutôt te préparer à aller à Montréal ?

– Mais je ne suis pas encore religieuse, Rosalie, et il me semble... que je ne le serai jamais.

– Que dis-tu là !

– Et d’ailleurs, ajouta vivement la jeune fille pour conjurer le courroux de sa sœur, ce n’est pas de nous dont je m’occupais. Je venais de gravir le haut de la montagne, pensant toujours à notre père, quand un bruit léger, semblable à celui de

l'eau fendue par des avirons, vint frapper mes oreilles. Je détournai mes regards, je vis sur le lac un canot chargé de sept personnes, avancer rapidement vers ce rivage. Je crus reconnaître le canot de notre père. Néanmoins je n'y fis aucune attention, croyant que c'était l'effet d'une illusion ; je me rendis au milieu de la forêt, toute remplie des souvenirs de notre patrie.

– Imprudente ! pourquoi tant t'éloigner des cabanes !

– Il n'y avait pas une heure que j'y étais, que des pas précipités qui s'avançaient dans ma direction me retirèrent de ma rêverie ; j'écoutai plus attentivement: des sons de voix venaient de temps à autre mourir dans les airs près de moi. Il me semblait y distinguer nos noms, mais non pas nos noms de baptême, Rosalie ; c'étaient nos noms, comme on nous les donnait à Onnontagué.

– Tu t'es sans doute immédiatement sauvée, tu n'as pas écouté ?

– Je n'ai pu m'en empêcher, ma sœur ; c'était la voix de nos parents.

– Et alors qu'a-t-on dit, qu'as-tu vu ?

– Rien, Rosalie, seulement les voix devenaient de plus en plus distinctes. J’ai eu peur et je me suis sauvée vers les cabanes.

En ce moment les deux jeunes filles tressaillirent ; c’est qu’elle venait d’entendre comme le bruit de broussailles écrasées par la marche d’une personne pressée. Elles allaient regarder, quand la porte de la cabane s’ouvrit et laissa passer Genanhatenna. Rosalie chancela et tomba devant la croix qu’elles venaient de quitter. Quant à Françoise, ses forces parurent un instant l’abandonner, mais elle courut bientôt se jeter dans les bras de sa mère.

Pauvre enfant, elle aimait comme on aime sa mère à dix-huit ans, ignorant les passions qui dévorent les existences des hommes et qui font quelquefois oublier aux mères leurs entrailles. Ce furent des baisers, des caresses bien tendres. À voir cette joie si naïve, ce bonheur inexprimable, répandus sur toute sa figure, qui eût pu ne pas s’émouvoir ? Et cependant Genanhatenna restait immobile et pensive. Ces transports de sa fille ne reflétaient aucune trace d’émotion sur son visage froid. Il y eut pourtant un instant où elle dut être

émue, car une larme brilla sous ses paupières. Mais cela passa vite. Elle redevint plus calme. Puis d'une voix vibrante et forte elle éclata comme la foudre :

– Que vois-je ! Statenna à genoux devant le Dieu ennemi de sa nation et l'autre fille de Talasco, qui pleure en voyant sa mère... Sont-ce bien là mes enfants... non... Ce n'est pas là mon Alla.

– Ma mère, s'écria la jeune fille en l'implorant.

– Non. Je pensais que c'était Statenna et ce ne sont pas même des... Iroquoises.

– Mais regarde-moi donc, ma mère, je suis ta fille, je suis encore Iroquoise. Je t'aime toujours.

– Ma fille, dis-tu... je n'en ai plus de fille... plus de fille, moi, l'épouse de Talasco. J'en avais pourtant deux que j'aimais bien. Chaque matin je les embrassais, je les pressais sur mon sein, et comme elles me caressaient. Oh ! elles m'aimaient bien, mes filles ?

– Ma mère, je t'aime encore !

– Je pensais les retrouver ici, mes filles qui

étaient perdues. Genanhatenna, pourquoi es-tu venue jusqu'au milieu des Outaouais ? Pourquoi t'exposer au courroux des ennemis de ton époux ?... Chercher tes filles... elles ne sont plus tes filles...

– Ma mère, reconnais-moi ; je suis ton Alla.

– Mon Alla... Oui, j'avais une fille de ce nom, une fille qui faisait la gloire et l'amour de ses parents... je m'en souviens bien de ma fille, de mon Alla si chérie du jeune chef Alleweni... Tu es mon Alla, dis-tu, tu te souviens alors combien tu étais heureuse près de moi ?

– Oui, oui, ma mère, je m'en souviens.

– Tu es donc ma fille, mon Alla. Oh ! viens sur mon sein que je puisse te voir, te regarder. J'ai enfin retrouvé mes enfants. Talasco, tu vas être heureux, tu pourras encore appeler tes filles... Mais, mes enfants, nous sommes au milieu d'ennemis et si les Outaouais me trouvaient ici, ils me tueraient. Gagnons la forêt, sauvons-nous.

Rosalie se pressa près de la croix et une légère pâleur s'éteignit sur les lèvres de Françoise. Quant à la sauvagesse, il y eut un désespoir

horrible qui se peignit sur sa figure bronzée...

– Malédiction ! s'écria-t-elle... malheur !... plus de filles ! plus de filles ! Talasco, que vas-tu dire quand tu sauras que tu n'as plus de filles : quand on te dira que ton sang va se perdre dans le silence des forêts comme l'oiseau que ta flèche meurtrière abat à tes pieds ?... Mais tu disais que tu étais ma fille, tu m'as donc trompée... Oh ! dis-le encore que tu es mon Alla, mon enfant. Viens consoler ton vieux père qui va mourir.

– Ma mère, s'écria la jeune fille en pressant le crucifix qui pendait sur sa poitrine, je ne puis partir, je ne puis laisser mon Dieu.

L'Iroquoise resta terrassée ; mais bientôt un affreux sourire passa sur ses lèvres, son regard étincela, ses joues se colorèrent ; puis tout-à-coup elle redevint calme.

– Du moins, mon Alla, tu vas venir avec moi dans la forêt, dit-elle avec une voix singulièrement adoucie ; là m'attendent ton père et le chef Alleweni, viens les voir pour la dernière fois et que ce soit là que nous nous séparions.

– N'y va pas, Françoise, dit tout bas Rosalie,

en se penchant à l'oreille de la jeune fille, ils vont t'enlever.

Françoise parut un instant hésiter, elle regarda sa mère ; elle ne put résister et elle la suivit... Elles étaient déjà rendues au milieu de la forêt. Genanhatenna prit la main de sa fille et s'arrêta.

– Dieu d'Areouski, s'écria-t-elle, je suis bienheureuse du moins d'avoir retrouvé mon Alla. Car tu es ma fille, toi, et tu ne m'abandonneras plus. Non, non, tu ne m'abandonneras plus. Tu ne laisseras plus ta mère, ta mère qui t'aime tant. Non, car je sens palpiter ton cœur ; il me dit que tu ne peux le faire. Tu vas venir avec moi, tu vas me suivre, n'est-ce pas, ma fille ?

L'Iroquoise était bien émue, en prononçant ces paroles ; sa poitrine était oppressée ; la pauvre enfant ne put retenir ses larmes et se précipita dans ses bras :

– Non, non, ma mère, je m'en vais avec toi. Mais il faut pour cela que tu me promettes que mon père me laissera vivre chrétienne.

– Je ne puis, Alla, car ton père a juré par le

Dieu d'Areouski que nul chrétien ne respirera sous le beau ciel d'Onnontagué.

– Alors, ma bonne mère, je ne puis... aller avec toi, te suivre ; car j'ai été marquée de ce grand signe (et elle fit sur elle le signe de la rédemption), je ne puis le renier. Pardonne à ta fille, elle ne peut plus être à toi.

Et tout en disant cela, elle cherchait à presser sa mère sur son cœur, sans doute pour lui faire comprendre combien il souffrait alors.

– Va-t-en, infâme, tu n'es plus ma fille, s'écria Genanhatenna furieuse en la repoussant avec violence. Va rejoindre les ennemis de ton père et les miens.

La jeune fille alla tomber aux pieds d'un arbre. La sauvagesse se frappa le front et poussa un horrible cri. Un cri plus horrible retentit dans la forêt ; et Françoise se trouva dans un instant entre deux sauvages, le chef Alleweni et Talasco qui lui cria d'une voix terrible: « Vivante ou morte, tu es à moi, » et il l'entraîna.

Ils venaient de franchir la dernière lisière du bois pour gagner l'Isle aux Cèdres. Le soleil de

ses derniers rayons dorait les cimes élevées des montagnes qui bordaient l'horizon. C'était une belle soirée d'été, les vallées voisines ne retentissaient que des gazouillements des oiseaux dont les concerts sont pour les forêts les chants sublimes des anges pour la cité céleste. Les ombres couraient sur les eaux du fleuve, qui reflétait chaque nuance du ciel, chaque ondulation de la rive. La petite troupe s'avancait en silence vers le rivage. Talasco s'arrêta tout-à-coup. Un frémissement involontaire parcourut tous ses membres. Il pencha vivement son oreille vers la terre et écouta attentivement:

– À la nage, frères, dit-il en se levant, l'ennemi est proche.

Mais il avait à peine achevé qu'une compagnie de Français sous les ordres d'un jeune officier fondit sur lui.

– Talasco, amis, s'écria le jeune homme, et une prisonnière.

Il banda sa carabine et visa. L'éclair de la détente brillait déjà, quand Françoise se précipita devant son père en criant aux Français:

– Ne le tuez pas, c’est mon père. Épargnez-le, sauvez-le ; car si les Outaouais le prenaient, ils lui feraient souffrir mille tourments, et ce serait moi qui en serais la cause, moi qui suis sa fille.

Et elle tendit les bras vers eux, désarmés par tant de charmes et de douleur. Le farouche Talasco ne dit rien. Pas le moindre indice de terreur ne passa sur son œil calme et serein. Il eût voulu vendre sa vie chèrement ; surpris et entouré, il ne le pouvait pas. La fortune lui était contraire, mais il dédaigna de fléchir et de prier. Et lorsque les Français défilèrent à droite et à gauche pour le laisser passer, il marcha fièrement comme celui qui se croit plutôt un vainqueur qu’un vaincu. Genanhatenna le suivit, trop fidèle imitatrice du courage de son époux. Quand Françoise la vit passer, elle se pencha vers elle :

– Ma mère, encore un mot, et elle voulut l’embrasser.

L’Iroquoise lui jeta un regard de mépris :

– Encore un mot, oui, mais un mot terrible : *vengeance*. Le jour de la vengeance de ton père viendra. J’en ai entendu la promesse dans le

souffle des vents et le murmure des eaux, il viendra.

La jeune fille inclina sa tête, comme si elle eût cru à la prédiction de sa mère et posa ses lèvres sur le crucifix qui pendait à son cou. Elle resta immobile à sa place et longtemps après elle attachait encore ses regards humides sur les arbres qui venaient de la dérober à sa vue.

Le jeune officier s'avança vers elle, et la tirant de sa rêverie, il lui dit :

– Sœur, où veux-tu que l'on te conduise ?

Elle leva timidement ses deux beaux yeux sur lui :

– À Saint-Louis, frère, chez le père Mesnard.

– Chez le père Mesnard ! C'est mon oncle, c'est là que je vais. Amis, en marche !

Et se plaçant à côté de la jeune fille, le jeune officier et sa compagnie s'enfoncèrent dans l'épaisseur du bois. Ce jeune homme s'appelait Eugène Brunon.

III. Eugène Brunon.

La lune venait de paraître. Ses rayons pâles descendaient en flots dans la vallée de Saint-Louis, au murmure mélodieux du fleuve et des zéphyrs: Les ombres qui couraient le lac tranquille s'enfuyaient légèrement des hauteurs en répandant sur toutes les habitations du village une teinte d'une délicieuse douceur, c'était une de ces mélancoliques soirées d'été si fréquentes sous le beau ciel du Canada, mais que lui seul sait donner. La douce et suave fraîcheur, qui s'échappait des eaux embaumées par le parfum des fleurs, courait dans les sens avec amour. Assis sur le seuil de leurs cabanes, fumant leur pipe, les Outaouais contemplaient dans un religieux silence la magnifique grandeur de la nature. Et quand un nuage s'écoulait sous la voûte céleste, leurs traits faisaient voir un léger tressaillement, car le sauvage dans le nuage noir d'un ciel pur, voit toujours un signe funeste. Mais comme depuis longtemps rien n'était venu troubler leur tranquillité, la joie reparaisait promptement sur leur front obscurci, et lançant à

l'horizon, redevenu serein, des tourbillons de fumée, ils faisaient retomber de nouveau leur tête sur leur large poitrine et s'abîmaient dans cette rêverie sublime de l'homme de la forêt.

Couché mollement sur le gazon fleuri, près du ruisseau qui coulait à la porte de la cabane de son oncle, Eugène Brunon était ce soir-là, comme les autres, bien rêveur. Mais que son rêve semblait le faire souffrir ! Ses regards ardents s'attachaient sur la cabane, et d'une main tremblante il pressait sa poitrine soulevée par les nombreux battements de son cœur. Une brillante lueur de tristesse était répandue sur sa figure un peu basanée, qu'éclairait en ce moment la lumière argentée de la lune qu'un gros nuage venait de ternir, et sa longue chevelure noire flottait négligemment sur ses épaules. Quelques larmes vinrent perler ses paupières ; puis bientôt un éclair de joie ceignit son large front. C'est qu'il venait de voir sortir une jeune fille de la cabane de son oncle, et cette jeune fille s'avancait vers lui. Mais sa joie fut de courte durée, car elle franchit le ruisseau et gagna la colline. Eugène redevint pensif. Cette jeune fille l'aimait-elle ? telle fut la question qu'il se fit.

Un instant auparavant il n'en eût pas douté. Mais pourquoi le fuir, si elle l'aimait ? Pourquoi ne pas venir passer avec lui ces quelques heures pour lesquelles, sans craindre la fatigue d'une journée d'été, il avait fait tant de marche. Oh ! non, elle ne l'aimait pas ! et un frisson glacial parcourut tous ses membres ; ses joues devinrent plus pâles que le marbre blanc d'un mausolée. Elle ne l'aimait pas ! et il s'était tant de fois dit qu'elle l'aimait, qu'il était le plus heureux des hommes. Elle ne l'aimait pas ! Oh ! comment vivre sans cela, dites, jeunes gens, comment vivre sans l'amour de la femme que l'on aime ! Ne faut-il pas plutôt mourir avant de le savoir ? Car alors en mourant, vous ne laissez qu'une vie, une vie dont plusieurs d'entre vous peut-être maudissent souvent l'existence, la vie du corps, vie d'illusion et de mensonge. Mais quand tous lui avez entendu dire à cette femme qu'elle ne vous aimait pas ; alors il vous faut mourir deux fois ! donner deux vies ! la vie du corps, qui se flétrit sous les chagrins ! et la vie du cœur, vie d'amour et d'espérance ! La vie des anges au ciel ! Qui n'aurait pas de regret à la quitter !

Tout ce qu'il y a de douleur sur la terre passa dans l'âme d'Eugène. Il leva les yeux vers l'horizon pour y chercher une consolation dans la prière. « Mon Dieu ! » fut tout ce qu'il put dire: il venait de voir debout devant lui la fille adoptive de son oncle.

– Françoise ! murmura-t-il tout bas.

– Frère, comme tu es triste ce soir, dit la jeune fille en s'asseyant près de lui.

– Triste, Françoise, oui, c'est vrai.

– La nuit, comme au sauvage, te donne-t-elle de sombres pensées en couvrant d'un voile sombre le nuage noir qui passe la lampe du bon Dieu, te fait-elle rêver ? Tu ne parles pas, frère ?

– C'est que je regardais l'oiseau de nuit qui s'en va là-bas en riant et que je me demandais pourquoi son vol te fait tressaillir.

– Il annonce, vois-tu, quelque malheur.

– Quelque malheur, sœur ?

– Oui... Mais pourquoi penches-tu donc ainsi la tête ; souffres-tu ?

– Non, je rêve à ce malheur dont tu parlais.

- Tu rêves donc comme le sauvage, toi ?
- Et pourquoi ne pas rêver comme lui, Françoise ?
- C’est qu’il m’avait dit que les blancs ne rêvaient pas.
- Qui te disait cela, sœur ?
- Talasco, frère.
- Ton père !... Oh ! c’est qu’il n’aime pas les blancs.
- Frère, ils sont bien méchants aussi.
- Méchants, Françoise ?
- Oui, frère.
- Tu ne les connais donc pas, Françoise. Tu ne sais donc pas tout ce qu’ils ont fait pour les sauvages.
- Qu’ont-ils fait, frère ?
- Mais pour eux ils ont laissé leur famille, leur patrie, leur bonheur.
- Oui, pour venir troubler le nôtre, n’est-ce pas ?
- Non, non, car ils voulaient vous rendre heureux.

– Et pour cela, il leur fallait massacrer nos pères, enlever leurs forêts, leurs cabanes, ruiner leur patrie ?

– Mais cela n'est pas, sœur.

– Cela n'est pas !... voilà toujours ce qu'ils nous disent quand on leur reproche ce qu'ils nous ont fait. Vois, frère, si cela n'est pas ? Nos forêts ne sont-elles pas habitées par les blancs ? Là-bas sur le rivage du Saint-Laurent, où est ma sœur, je crois, n'ont-ils pas chassé mes pères et brûlé leurs cabanes ? Partout l'on ne foule plus qu'un sol couvert de ruines et de cendres ; et tu dis qu'ils voulaient nous rendre heureux !

– Écoute, sœur, et tu vas voir que les blancs ne sont venus ici que pour le bonheur de ta tribu.

– Je voudrais, frère, le croire ; mais...

– Voyons, écoute donc.

– J'écoute, frère.

– Tu es chrétienne maintenant, Françoise, tu sais tout ce que la religion des blancs renferme de grand, de noble et de bon.

– Oui, il me semble vivre d'une nouvelle vie, depuis que j'adore leur Dieu.

– Cette religion doit donc rendre tes pères plus heureux qu’ils ne sont.

– Je le pense, frère, pour moi, du moins.

– Eh bien ! tu peux sentir en ce moment quelle reconnaissance vous devez rendre aux blancs. Pour vous faire connaître leur Dieu, ils ont franchi des mers orageuses et laissé leur patrie. De plus, ils vous apportaient des connaissances et des lumières acquises par dix-sept âges. Crois-tu que pour vous rendre malheureux ils eussent tant fait ?

– Et tout cela, frère, c’était pour notre bonheur qu’ils le faisaient ?

– Sans doute, Françoise.

– Dis donc plutôt, que c’était pour leur propre bonheur, que c’était pour s’emparer de nos forêts et se rendre heureux à nos dépens ; car, frère, si les blancs étaient si heureux dans leur patrie avec ces connaissances que tu vantes tant, pourquoi viennent-ils en si grand nombre habiter notre sol, quand il n’y a que leurs patriarches qui parcourent nos cabanes pour nous apporter cette religion et ces connaissances ?

– Sœur, les Français sont bien nombreux dans leur patrie, ils pensaient que tes frères pourraient leur donner quelque peu de la grande étendue de leur sol ; mais tes frères n'ont point voulu et même ont essayé à les chasser du lieu où ils s'étaient établis.

– Mes frères ont défendu leurs cabanes que les blancs leurs enlevaient.

– Je te l'ai déjà dit, sœur, les blancs ne voulaient pas enlever vos cabanes, mais seulement en partager le toit.

– Frère, s'ils eussent voulu partager notre toit comme des hôtes, les Iroquois les eussent acceptés avec transport car les Iroquois sont bons.

– Les blancs le sont aussi, Françoise, et pour ce gîte qu'ils pensaient que vous leur donneriez, ils laissent leur patrie, emportant avec eux ses plus grands trésors, sa religion et ses nobles et grandes institutions. Tu vois donc qu'ils méritaient bien le peu de terre qu'ils vous demandaient.

– Je ne le vois pas, frère, si ce n'est que pour leur religion. Pour leurs grandes et belles

institutions, comme tu les appelles, nous pouvons vivre heureux sans elles comme nous avons déjà vécu. Et peut-être nous ne pourrions pas en dire autant de ces blancs, qui les connaissent depuis si longtemps, ces institutions, car pour vivre ici, toujours en guerre avec les sauvages et d'autres blancs, il faut supposer qu'ils n'étaient pas bien heureux dans leur patrie. Puis d'ailleurs je ne vois pas non plus que ces institutions soient si grandes et si belles, puisqu'il me semble que ce sont elles qui permettent aux blancs de venir nous brûler nos cabanes et nos forêts, comme ils l'ont fait encore, il n'y a pas longtemps, quelques soleils avant que je fusse prise. Frère, si tu avais vu mon père comme il jurait de se venger et les maudissait.

– Pourquoi hait-il donc autant les blancs, ton père, Françoise ?

– C'est qu'ils lui ont fait bien du mal.

– Mais aussi il en a bien fait à mes frères, ton père.

– C'étaient donc tes frères, ces hommes-là !

– Oui, sœur, dit Eugène en la regardant.

– Tu n’aurais pas fait cela, toi, frère, tu n’es pas aussi méchant qu’eux, n’est-ce pas ?

– Non, Françoise... Mais qu’as-tu donc ?

– Oh ! si tu savais quelle douleur, qui me brûlait le cœur, tu éteins en disant cela. Car, vois-tu, frère, je te pensais maudit de Talasco, mais si tu n’es pas méchant, il n’a pas pu te maudire. Sans cela, frère, il aurait fallu ne plus t’aimer.

– Tu m’aimes, sœur !

– Si je t’aime, frère !

Ce qui se passa dans l’âme des deux jeunes gens en ce moment, eux seuls purent en savourer tous les délices. Seulement on vit leurs lèvres se confondre, leurs bras s’entrelacer et ceindre leurs épaules dans une étreinte d’enivrement.

– Tu m’aimais, frère ; et c’était peut-être cela qui te rendait si triste ! Ah ! pourquoi ne me l’avoir pas dit plus tôt ? Comme je t’aurais aimé !

– C’est, Françoise, que je craignais mon...

– Ton oncle, Eugène ? dit d’une voix grave le père Mesnard, qui venait tomber comme un coup de foudre au milieu des jeunes gens.

– Mon oncle ! dit le jeune homme éperdu en

se jetant à ses pieds.

– Mon père ! s'écria Françoise en l'imitant.

– Mes enfants ! ajouta le bon prêtre, maîtrisant son émotion. Puis après les avoir un instant contemplés: Relevez-vous, leur dit-il, et venez que je vous embrasse tous deux. Mais chassez, chassez, enfants, cette rougeur qui couvre votre front. Vous n'avez pas commis de crime. Non, non, Eugène, car c'est une belle et sainte pensée que l'amour de deux jeunes cœurs purs et honnêtes. Seulement vous auriez pu me dire auparavant que vous vous aimiez. Si tu savais, Eugène, combien ton manque de confiance m'a fait de peine. Tu baisses la tête, tu sens combien tu as été coupable.

– Et n'est-ce pas qu'il l'est aussi, mon père, de me l'avoir caché si longtemps ?

– Mais penses-tu donc, Françoise, que ce reproche n'est pas pour toi comme pour lui ?

La jeune fille ne put répondre et elle cacha sur le sein du vieillard sa belle figure sur laquelle venait de se déposer la pourpre des nuages du soir. Une larme roula sous la blanche paupière du

père Mesnard. Il prit la main droite des deux jeunes gens, et la leur mettant l'une dans l'autre, il leur dit de cette voix qui savait attendrir les sauvages:

– Vous vous aimez, enfants ?

Il y eut pour tout réponse deux regards d'amour qui brillèrent comme les étoiles des cieux.

– Et bien, je comblerai vos vœux, je vous unirai bientôt. Puisse le Dieu que nous allons prier tous trois, bénir votre union.

Un instant après ils entrèrent dans la cabane.

Tout le village était depuis longtemps plongé dans les douceurs d'un sommeil profond. On n'entendait au loin que le cri du hibou et des oiseaux de nuit. Le père Mesnard et Eugène Brunon venaient même de s'endormir sur leurs couches de sapin. Une jeune fille seule veillait dans toute la vallée. À genoux sur son hamac, Françoise priait encore. Ce qu'elle dit à Dieu dans cette prière, nous ne sommes pas faits pour l'écrire – la main de l'ange qui veillait près d'elle, ne pourrait pas le tracer. – Oh ! qu'il dut y

avoir des transports ardents ; de brûlantes pensées dans ce qu'elle adressait à la divinité. Que de larmes de reconnaissance durent souvent humecter sa poitrine, et s'exhaler comme un parfum jusqu'au trône de gloire de l'Homme-Dieu. Vous qui avez aimé, jeunes femmes et jeunes filles, à vous seules est réservé le bonheur de comprendre tout ce qui dut se passer dans cette âme simple et ingénue. Vous le comprendrez, vous jeunes femmes, quand, vous rappelant le soir qui suivit votre union, il vous était alors permis d'élever votre cœur au ciel, près de celui que vous aimiez. Et vous aussi, jeunes filles, car vous n'aurez qu'à vous ressouvenir de vos pensées quand, à la clarté vacillante des étoiles, dans votre chambre de jeune fille, à genoux devant la croix, vous déposiez le baume de votre piété pour Dieu, parce que l'heure qui avait précédé ce moment un cœur haut placé avait dit au vôtre, dans un sentiment de douce ivresse, deux mots bien courts, « je t'aime, » mais dont, il est vrai, les habitants du ciel envient le doux instant de bonheur qu'ils donnent ?.....

.....

....

Quelques jours plus tard, le père Mesnard unissait devant Dieu, deux jeunes cœurs. Après les avoir bénis il leur dit d'une voix douce et grave:

– Allez en paix, mes enfants, et puissiez-vous toujours être... heureux, eût-il voulu dire, mais il ne put achever... Le Dieu qu'il adorait et qu'il venait de recevoir l'avait-il prévenu de quelque malheur.....

IV. Les expiations.

L'ombre marquait trois heures. Tout était calme sous le ciel et l'horizon serein ; mais l'on aurait dit que dans ce silence de la nature il y avait quelque chose qui vous faisait frissonner malgré vous, comme si des fantômes, répandus dans les airs, vous eussent glissé des mots de mort à l'oreille. Et votre effroi eût encore augmenté, en voyant dans l'intérieur d'une petite cabane, un vieillard, la tête appuyée sur sa main

droite, l'œil hagard et la chevelure blanche en désordre. Son front sillonné de rides s'assombrissait de temps à autre, comme si un rêve funeste s'était emparé de son âme. Quelques larmes même s'échappaient de ses paupières et s'écoulaient furtives de ses joues desséchées. Près de lui une jeune femme, assise sur son hamac, travaillait avec courage à une écharpe de guerrier qu'elle brodait avec une dextérité incomparable. De grosses gouttes de sueur descendaient le long de ses membres délicats et sa poitrine battait violemment. Mais toute occupée de son ouvrage, elle ne faisait point d'attention à la chaleur du jour, ni à la tristesse du vieillard. Une pensée remplissait toute son âme et ce devait être une pensée d'amour, car il n'y a que celles-là qui nous font oublier notre propre existence. Elle se leva tout-à-coup, et s'avançant vers le prêtre, en lui montrant son écharpe :

– Vois, mon père, lui dit-elle, je viens de l'achever. Eugène va être bien content de la recevoir à son retour.

Le père Mesnard leva tristement la tête et ses yeux humides rencontrèrent la figure de

Françoise, rayonnante de joie.

– Tu pleures, mon bon père !

– Non... enfant, je ne pleure pas.

– Ton visage était bien triste !

– Peut-être qu'en effet j'étais triste. Un songe funeste... un rêve... de malheur... Ne me parlais-tu pas d'Eugène ?

– Oui, je te disais... Mais tu pleures encore.

Et elle essuya les larmes que le vieillard n'avait pu retenir.

– Je n'ai rien, ma fille, dit-il. C'était ce rêve... qui me faisait souffrir.

– Il est donc bien effrayant ?

– Oui, enfant. Mais laissons cela et parlons d'Eugène. C'est ce soir qu'il doit revenir, n'est-ce pas ?

– Il me l'a promis du moins.

– Puisse-t-il arriver bientôt !

– Oh ! j'en ai bien hâte aussi, depuis tant de temps que je ne l'ai pas vu !

– Il n'y a que huit jours qu'il est parti, et tu dis tant de temps ?

– Crois-tu que pour moi ce n'est pas assez longtemps, sans le voir !

– Tu l'aimes donc bien, enfant ?

– Comment ne l'aimerais-je pas, lui qui m'aime tant ?

Il la contempla un moment:

– Pauvre enfant, goûte avec enivrement ces fleurs de la vie, car l'automne viendra bientôt.

– Pourquoi ne serais-je pas toujours heureuse, mon père ?

– Pourquoi ! Oh ! je n'en sais rien, mais il me semble que tout l'annonce. N'as-tu pas vu hier la croix s'assombrir à ton approche ?

– Des malheurs nous menacent donc ?

– J'en ai peur, mon enfant.

– Oh ! dis, mon père ; ils ne frapperont pas Eugène ?

– Eugène, et toujours lui !

– Et pourquoi ne penserais-je pas à lui ?

– Tu l'aimes trop, ton Eugène, je te le dis, enfant. Ton cœur, tes prières, et même ton âme n'est plus qu'à lui ! Et rien, rien pour Dieu, pas

un soupir, un vœu pour conjurer le malheur.

– Je crois pourtant que je ne l’aime pas trop, mon père.

Et la jeune femme leva sur le père, ses yeux dont les orbites flottaient dans les pleurs.

– Aime-le encore plus, si tu le veux, je ne te le défends pas. Mais il faudrait prier un peu plus le bon Dieu. Car souviens-toi que si tu es heureuse aujourd’hui c’est à lui que tu le dois. Et ne pas le remercier ce serait être...

– Ingrate, n’est-ce pas, mon père ? c’est vrai, je l’ai bien été. Mais je le prierai maintenant, je le prierai beaucoup. Il verra bien que je suis reconnaissante.

– Je sais, enfant, que tu es un noble cœur, mais pourquoi ne le remerciais-tu pas auparavant ?

– C’est que je n’y pensais pas.

Le père Mesnard ne dit plus rien. Ces derniers mots l’avaient rendu rêveur. « Je n’y pensais pas, » triste et en même temps bien expressive réponse, qui renferme toute la vie humaine. N’est-ce pas, en effet, l’une de ces tristes réalités dont elle est pleine ? Pour l’homme qui se croit

heureux, n'est-ce pas tout ce qu'il sait dire, quand on lui parle de Dieu et de reconnaissance ? Voyez-le avec ses larges espérances insulter à la misère dans laquelle demain peut-être, il courbera sa faible et orgueilleuse existence. Demandez-lui, si dans ces rêves de grandeur, il a associé une seule pensée du ciel, il vous répondra avec dédain: « *Non*, la terre suffit pour mon bonheur, » comme si l'on pouvait être heureux sans bénir la main qui vous rend tel. Ne vaudrait-il pas mieux pour cet homme tomber dans cette misère qu'il dédaigne ? Car alors au moins vous le verriez avec ce noble courage que vous donnent de longs tourments, ne plus rougir de lever vers son Dieu un regard d'espérance, dire une prière d'amour et faire entendre un mot de plainte, qui demande en même temps protection. Tout en lui est fort et ardent, tout en lui est triste comme son âme. Il pleure... ne lui faut-il pas une main amie pour sécher ses larmes...

– Tu le prieras donc avec ferveur maintenant ?
reprit-il après quelques instants.

– Oui, mon père, je le prierai bien.

– Il faudra même lui donner quelque chose de cet amour que tu as pour Eugène.

– Je les aimerai tous deux, mon père, de toute mon âme.

Ils restèrent silencieux. Le prêtre laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et la jeune femme alla s’asseoir sur son lit.

– Eugène revient ce soir ? demanda-t-il encore.

– Oui, il me l’a dit.

Le père Mesnard poussa un gros soupir, qui fit tressaillir Françoise. Elle se précipita vers lui, en s’écriant :

– Mon père !

– Ma Françoise, mon enfant, (et il la releva et lui tendit les bras,) un malheur nous menace. Il me semble voir Eugène...

– Achève ! mon père, achève ! !

– Ensanglanté.

– Eugène !

– Mourant !

– Ne dis pas cela ! et elle recula d’effroi.

– Mort ! continua le prêtre, mort ! pauvre Eugène !

– Mort !... mon Dieu ! Oh ! ne rêves pas ainsi... Il n'est pas mort... je le sais, je serais morte aussi... Tiens, écoute, le voilà qui arrive... près du rivage. C'est lui ! c'est lui ! je le vois.

Et plus prompte et légère que la biche, elle avait disparu.

Il y eut deux cris qui retentirent dans les airs, deux cris d'amour qui s'envolèrent sur les nuages.

– Eugène !

– Françoise !

Ce fut tout ce qu'ils prononcèrent en se voyant.

Le père Mesnard avait suivi lentement sa fille adoptive. Il aperçut bientôt les deux jeunes gens qui se tenaient étroitement embrassés. Cependant le front d'Eugène Brunon était bien sombre, et si parfois un sourire s'épanouissait sur ses lèvres aux caresses de Françoise, c'était un de ces sourires qui font mal. Ses pas précipités et sa démarche troublée ne confirmèrent que trop le

père dans ses doutes. Il y avait un malheur. En passant près de lui, Françoise lui montra Eugène et rentra dans la cabane. Pour le jeune officier, il lui fit un signe de sa main, et l'entraînant vers le ruisseau, il lui dit d'une voix émue:

– Mon oncle, le danger est proche: une prisonnière Iroquoise, conduite hier à Montréal, a déclaré qu'un parti de sa tribu, sous les ordres de Talasco, était en campagne pour une expédition secrète, et il y a tout lieu de croire que ce poste en est le but: car des canots étrangers ont été vus mouillés dans une anse à l'Isle aux Cèdres. Il n'y a pas un instant à perdre, il faut que vous partiez avec Françoise.

– Moi, mon fils, partir ! que dis-tu là ? Dans le danger, abandonner ces pauvres enfants ! et il montra les Outaouais rentrant en ce moment dans le village.

– Mais, mon oncle, en restant ici, que pouvez-vous faire ?

– Mourir avec eux du moins, s'il faut qu'ils meurent.

– Ils ne mourront pas, je les défendrai de ma

vie. Mais vous, partez, sauvez Françoise.

– Je ne puis partir, Eugène. Le vrai berger ne peut abandonner son troupeau.

– Ils ont juré devant leur Dieu de l’exterminer, et c’est Talasco qui est à leur tête, mon oncle, s’écria le jeune homme avec désespoir. Il va tant la faire souffrir ! Au nom de Dieu, je vous en conjure, sauvez-la, sauvez-la.

– Je ne puis partir, reprit toujours l’inflexible vieillard. Leurs larmes, il est bien vrai, se confondirent dans une même douleur ; puis on les vit tous deux entrer un instant après dans la cabane.

– D’où viens-tu donc, Eugène ? demanda la tendre jeune femme, en l’apercevant, d’un ton de reproche.

Eugène Brunon semblait implorer son oncle et ses regards douloureux se promenaient lentement sur chaque objet, comme s’il eût voulu leur dire un dernier adieu.

– Mais, mon Dieu ! que tu es pâle, ajouta-t-elle en se précipitant dans ses bras ; car elle venait de voir quelques larmes qui brillaient

encore sur les joues de son époux.

– Mon oncle... dites-le lui... Pour moi, je souffre trop.

Le vieillard resta silencieux, et Françoise, l'œil en feu, regardait toujours son époux :

– Tu souffres, Eugène, tu es blessé !

– Non, Françoise, je ne le suis point.

– Mais, qu'as-tu ? tu me fais peur ; parle, parle.

– Et bien... écoute... l'orage gronde sur nous. Talasco veut se venger... Il faut, Françoise, que tu partes à cet instant même pour Montréal. Mes gens... t'attendent au détour de la pointe.

– Sans toi, Eugène !

– Oui, mon enfant, sans moi.

– Jamais, jamais ! s'écria la jeune femme.

– Mais il le faut.

– Jamais ! te dis-je, Eugène.

– Voyons, écoute, enfant. Tu dois savoir que pour moi, il m'est impossible de te suivre. Dieu, l'honneur et le devoir me commandent de rester ici pour défendre ce poste, confié à mes soins. Si

je l'abandonnais, je me couvrirais de honte et de déshonneur.

– Tu ne serais pas déshonoré pour moi, Eugène, et mon amour !...

– Enfant, pourrais-tu aimer un homme, avili aux yeux de ses concitoyens ? Tu ne le pourrais pas, Françoise, n'est-ce pas ?

La jeune femme baissa les yeux et une vive rougeur couvrit son front. Eugène Brunon la pressa sur son cœur, et il ajouta plus gravement :

– Maintenant, Françoise, pars et obéis-moi.

– Ne te fâche pas, Eugène, je vais partir. Mais si tu savais combien je serais heureuse de rester ici avec toi, moi, et s'il fallait mourir, qu'il me serait doux de laisser la vie près de toi. Je t'aime tant !

Elle avait à peine achevé, qu'un bruit effroyable retentit dans toute la vallée du Saint-Louis.

– Mon Dieu ! Eugène, c'est le cri de guerre de mon père. Oh ! n'y va pas, il te tuera ! et elle entrelaça ses bras autour du cou de son époux.

– Sauve-toi, enfant.

– Ah ! comment t’abandonner... Non, non... Eugène, je reste avec toi, je veux mourir aussi.

– Va-t-en, Françoise, va-t-en !

– Ah ! du moins, viens avec moi, et ne vas pas là ; car il va te tuer... Épargne-le, mon Dieu, sauve-le.

– Ne crains rien, enfant, je ne mourrai pas. Mais pars, sauve-toi... bien loin...

– Adieu... Mon Eugène... Adieu.

Elle embrassa de nouveau son jeune époux et elle s’élança sur la colline, d’où, sans être vue, elle pouvait porter ses regards sur la plaine verdoyante.

Le cri de guerre courut dans les montagnes, et elle entendit des sons vagues, errants, et comme une voix qui murmurait ces mots: « *Vengeance, le jour de la vengeance de ton père viendra.* »

Talasco venait de débarquer. Les Outaouais sortirent promptement et en désordre de leurs cabanes. Ils eurent beaucoup de peine à se mettre en rangs, malgré les exhortations d’Eugène Brunon qui était à leur tête. Quelques pas plus loin, le père Mesnard, la croix à la main,

s'avançait calme et serein au devant des Iroquois. Il fit un signe au chef pour lui parler. Bon vieillard ! il ne connaissait pas l'aigle d'Onnontagué: ses paroles de paix n'étaient que pour les échos d'alentour ! Le farouche sauvage banda son arc, et le père tomba percé d'une flèche. Ce fut là le commencement de la boucherie, et une fuite honteuse s'en suivit. Cinq braves restèrent seuls avec Eugène. Les Iroquois se jetèrent sur eux comme des tigres. Cependant une voix se fait entendre: c'était Françoise qui a tout vu et qui se précipite dans la mêlée. Elle veut mourir avec son époux.

– Épargnez-le, frères, crie-t-elle aux Iroquois, stupéfaits et étonnés de la voir pâle, échevelée et haletante. Il n'est pas votre ennemi, ne le tuez pas, et elle les conjure et leur tend les bras.

– Un Français, un chrétien ne serait pas notre ennemi ! s'écria Talasco ; et tous se remirent à l'œuvre de destruction et de mort.

Cependant Eugène Brunon, blessé de mille coups, accablé par le nombre et s'affaissant sur lui-même, combat toujours. Mais il vient

d'apercevoir son épouse. Il tombe, un cri s'échappe de sa poitrine:

– Françoise ! qu'as-tu fait !... perdue... perdue...

Le pauvre jeune homme ! tant qu'il avait cru que chaque goutte de son sang protégerait la fuite de celle qu'il aimait, il s'était battu comme un lion, renversant tout sous son épée terrible. En la voyant près de lui, avec son espoir s'enfuirent toutes ses forces. Mais il ne fut pas renversé seul: Françoise était dans ses bras:

– Eugène ! Eugène ! murmura la jeune femme, ne me reconnais-tu pas ? Je suis ton épouse, ta Françoise. Et elle colla ses lèvres brillantes contre celles déjà froides du jeune homme. Eugène ouvrit lentement ses yeux mourants ; il prononça quelques mots obscurs. Dieu !... ma patrie !... Françoise !... mon amour !... Adieu... Et tout fut fini, il était mort...

Ils sont là, ces pauvres jeunes gens, lèvres contre lèvres, front contre front. Le vent comme au jour des félicités, a entrelacé leurs cheveux qui souvent flottèrent sur leurs épaules. Ne dirait-on

pas que leur cœur est encore uni dans le même baiser. Même après le trépas de l'un, quelle mollesse dans les poses, quel enivrement dans les étreintes. N'est-ce pas qu'ils n'étaient pas faits pour le malheur?... la mort ! Et cependant au milieu de leurs jouissances, quand ils ne commencent qu'à s'abreuver à la coupe de la vie, voilà que tout-à-coup le malheur vient flétrir de son souffle empoisonné leurs candides existences. Oh ! que dans ce monde, il y a d'amères illusions ! Pourquoi plutôt la mort ne va-t-elle pas chercher ses victimes au milieu de cette foule errante, vagabonde, malheureuse, criminelle ? Regardez ce jeune homme. Comme il est pâle ! comme ses joues sont creuses et desséchées ! ses yeux hagards ! ses lèvres livides d'amertume ! Il maudit tout : Dieu, le monde, l'instant qui le vit naître. Ses jours lui sont à charge. Croyez-vous que la mort va le frapper ? Non... À lui misère, honte, horreur, et longues années !... et longues années ! ou le crime ! car un poignard la forcera peut-être à le laisser passer sous sa sombre bannière. Encore ce sera avec regret qu'elle l'acceptera. N'a-t-il pas maudit la

vie ?... Pourquoi la mort ne le maudirait-elle pas à son tour ?

Autrement remplirait-elle la triste mission que le ciel lui a confiée ? N'est-ce pas une vengeance qu'elle accomplit ? Tenez, voyez-la dans sa rage, moissonner les plus belles fleurs. Elle n'attend pas même qu'elles aient exhalé leur parfum. C'est ainsi qu'elle a cueilli au printemps ces jeunes enfants, eux que la vie avait bercé des plus doux rêves ! eux qui s'étaient promis le matin encore de ce jour-là, félicité et bonheur. Et maintenant il ne reste plus qu'un cadavre de tant de jeunesse et d'amour ; puis une jeune femme pâle comme la mort et mourante elle-même.

Cependant les Iroquois ont cessé leur massacre. Ils seront émus devant cette grande douleur. Mais Talasco est toujours inflexible, il a levé son casse-tête.

– Arrête, père, s'écria Françoise, arrête ! reconnais du moins ton fils, il fut mon époux, et il est mort.

– Mort, et bien qu'il en porte la marque, répondit le sauvage, et d'un seul coup, il sépara la

tête d'Eugène de son corps. Un cri d'horreur s'éleva dans les airs. C'était la première expiation de la jeune femme d'avoir trop aimé. Il n'y eut bientôt, sur les rians rivages du Saint-Louis, que des ruines et des ossements, et l'on n'entendit que les chants funèbres de l'oiseau de nuit, planant au-dessus des derniers flots de fumée.....

.....

Quelques jours plus tard, une autre scène se passait à Onnontagué. Tous les sauvages, réunis autour de leur chef, étaient bien tristes. Talasco se leva, et s'approchant de sa fille, il lui souleva lentement la tête:

– Écoute, enfant, lui dit-il, veux-tu renoncer à ce signe, (et il montra le crucifix que Françoise avait à son cou,) qui te fait reconnaître pour l'esclave des chrétiens ? Parle, car ton sang pourrait bien couler avant le coucher du soleil, sur l'autel du Dieu Areouski.

– Arrête, frère, dit l'un des sauvages, le jeune buisson ne se jette pas si promptement au feu. Attends jusqu'au nouveau lever de l'aurore, la

voix de la mère ramènera au nid le petit qui s'égare.

– Non, non, mon père, ne me renvoie pas à ma mère. Je ne renoncerai pas à mon Dieu. Tu peux me frapper, ton couteau est déjà teint du sang de celui qui fut mon époux. Frappe, te dis-je, je ne crains rien. Ne suis-je pas Iroquoise ?

– Tu l'as dit, le pur sang des Iroquois coule dans tes veines. Je reconnais bien ma fille... Frères, préparez le bûcher... Les ombres de cette nuit couvriront ses cendres.

La jeune femme monta d'un pas ferme sur la charpente qui devait lui servir de tombeau. Une auréole de gloire brillait sur sa figure ; ce n'était plus une femme... c'était un ange !... Les flammes s'élevèrent avec fureur dans les airs. Elle pressa le crucifix sur ses lèvres. Talasco furieux, se précipita sur le bûcher, et le lui arrachant, il lui fit avec son couteau une large incision en forme de croix:

– Voilà, cria-t-il, le signe que tu aimes, le signe des ennemis de ton père. Meurs et qu'il soit le compagnon de ta mort.

– Merci, mon père, murmura la jeune femme chancelante. C’est là en effet le signe de mon amour... je le porterai là-haut... Eugène... mon Dieu... au ciel... avec lui...

.....

Un tourbillon de fumée la déroba aux regards des spectateurs. C’était la dernière expiation de sa faute et sa jeune âme, qui dans la vallée du Saint-Louis, n’avait vécu que pour le cœur, était allée rejoindre au ciel celle de son Eugène, pour là s’enivrer au sein des délices célestes, de ces divines jouissances d’amour que la Cité Sainte lui enviait, et dont elle lui avait refusé de goûter sur la terre la suavité, comme si elle avait été jalouse de ce bonheur, à la coupe duquel, dans sa grandeur et sa bonté, elle avait permis à tout homme de boire à longs traits.

Louis Lussier

Les récits qui suivent ont paru dans les
Nouvelles soirées canadiennes en 1883 et 1884.

Lui et elle

Lui était blond ; elle brune avec de grands yeux noirs.

Il me confia, un soir qu'il était malheureux, que tous deux avaient grandi ensemble, l'un à côté de l'autre ; qu'il l'avait aimée toute petite, alors qu'elle le rudoyait bien fort, cruellement, dans ses moments d'humeur ou quand sa poupée n'avait plus le talent de l'amuser.

Plus tard elle devint belle, et lui l'aimait maintenant davantage, avec ses longues tresses brunes, luisantes comme l'aile d'un corbeau, avec ses yeux d'enfant qui savaient si bien déjà aller fouiller tout au fond des cœurs et y allumer une étincelle.

Un jour il s'enhardit jusqu'à lui avouer qu'elle était bien jolie et qu'il l'aimait. Elle le regarda d'une drôle de manière, puis éclata gaîment de rire. Lui, devenu rouge comme une pivoine, s'enfuit. Décidément, il ne la reverrait plus.

Quoi ; tout l'amour qu'il avait amassé depuis douze années, là, dans le secret de son pauvre cœur blessé ; ce culte qui lui avait coûté tant d'humiliantes tâches, tant d'avanies poignantes, tout cela n'était prisé qu'à un éclat de rire ! Et il entendait encore les cascades perlées et moqueuses qui avaient accueilli sa déclaration. Non, il ne la reverrait plus, et peut-être trouverait-il ailleurs où donner son dévoûment et son amour.

Mais le lendemain ce fut elle qui vint le trouver. Il y avait un cercle de bistre autour de ses beaux yeux, et on devinait quelque part, dans leurs cils fièrement arqués, la trace du passage d'une larme. Elle était sérieuse et lui demanda un pardon obtenu d'avance. Elle avait interrogé son cœur et en avait appris beaucoup de choses jusqu'alors ignorées. Elle aussi l'aimait, et ils seraient bien heureux plus tard.

Tout cela était dit d'une voix presque tendre, d'une voix qu'il ne lui avait jamais connue ; et, il était soudain pris de vertige en face d'autant de bonheur. Il balbutiait ; puis, tout-à-coup, comme l'enfant sur les genoux de sa mère, il parlait,

parlait, la regardant dans les yeux et buvant sa félicité à grands traits. Il lui disait comme toujours il l'avait aimée, adorée, malgré ses froideurs, malgré ses rebuffades. Car, c'était bien assurément de l'amour que ce sentiment qui chaque jour le ramenait auprès d'elle, qui peuplait de tant d'ennuis tous les lieux où son image ne vivait pas.

Cela dura quelques jours ; juste assez longtemps pour lui faire croire à l'amour. Puis, le passé renaquit, avec ses éclaircies de bonheur, mais aussi avec ses contrariétés, ses bouderies, ses caprices et ses accès d'humeur.

Il aurait dû lui trouver le plus détestable caractère, une humeur maussade et tracassière. Au contraire, il continuait à la trouver admirable ; et, pauvre bête du bon Dieu, il n'était pas loin même de s'attribuer tout le tort dans le martyre de chaque jour qui lui était imposé, et qu'il avait hâte de subir pour recommencer la même tâche douloureuse le lendemain.

De quelle fange sommes-nous donc pétris, pauvres hommes ! Moi, j'étais furieux de le voir,

un garçon intelligent, un garçon de cœur, poursuivre comme cela, avec une fidélité canine, un amour insensé, un amour non partagé.

Je le lui dis un soir ; mais, la veille, elle lui avait souri, et il volait radieux reprendre sa chaîne si dure qu'il aimait tant.

Il m'apparut dans un tel rayonnement de bonheur que j'hésitai à ne pas croire que peut-être l'épreuve était finie, et qu'elle allait enfin lui payer en amour, toutes les souffrances du passé.

Je fus quelques jours sans revoir mon ami. J'allai frapper à sa porte: on me répondit qu'il était parti subitement pour un voyage, sans rien dire à personne, n'emportant qu'une légère malle pour tous bagages.

Revenu de chez elle de bonne heure le soir où je l'avais vu pour la dernière fois, il était apparu à son domestique tout bouleversé, bien ennuyé de la vie. Enfin, après une nuit d'insomnie, toute d'agitation, il était parti au matin, sans laisser soupçonner où il allait, ni quand il reviendrait.

Que s'était-il donc passé entre eux ?

Je l'appris plus tard. Elle lui avait annoncé de

cette même voix tranquille, métallique, avec laquelle la veille au soir elle lui promettait presque de l'amour, que décidément elle ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimé et ne pourrait pas l'aimer. Un autre, d'ailleurs, dont elle donnait tout placidement le nom, venait de demander sa main, et elle la lui avait accordée.

Il avait écouté tout cela stupéfait, hébété, se demandant si ce n'était pas un cauchemar. Puis, sans une parole, il s'était élancé dans la rue, ne sachant où il allait.

Dans sa chambre, le désespoir l'avait empoigné avec une force irrésistible ; et là, en face d'une glace qui lui renvoyait sa pauvre figure de martyr, il s'était demandé un moment s'il ne valait pas mieux la mort que cette douleur suprême.

Mais, à cette idée, la figure de sa mère lui était apparue ; cette figure si belle, si douce et si bonne qu'il avait souvent entrevue à travers ses pleurs, au-dessus de son berceau d'abord, et plus tard à ses premiers pas dans la vie.

Il revit cette femme chrétienne qui l'avait tant

aimé et qui, un jour, saisie par la mort, l'avait mandé à son chevet ; et là, de sa voix toute pleine d'amour maternel, de cette même voix qui lui avait enseigné les premiers bégaiements de la prière, lui avait dit en désignant le crucifix: « Aime-le bien, prie-le souvent, car les joies du monde sont inconstantes et trompeuses et c'est là seulement qu'est le bonheur. »

Cette vision ne dura qu'une seconde, mais son pauvre cœur se dilata à ces souvenirs. Il tomba à genoux, et ses larmes coulèrent avec ses prières sur le vieux prie-Dieu où sa mère s'agenouillait autrefois.

Après cela, il était parti ; il avait couru le monde. C'est qu'il était pris d'un besoin irrésistible d'oublier.

Je le rencontrai longtemps plus tard. Il était revenu et travaillait sans relâche. Il prétendait ne plus se souvenir. Mais un jour, à la promenade, une femme passa devant nous, que je reconnus. Elle était toujours la même, rieuse, jolie, et un grand *dadais* s'en allait sur ses pas, accroché à ses jupes. C'était un nouvel amoureux, une

nouvelle victime.

Elle nous salua en souriant, sans embarras, sans la moindre contrainte, tandis que mon ami me serrait fiévreusement la main, et paraissait vouloir se rassurer lui-même en me soufflant à l'oreille: « Ne crains rien, va ; j'ai tout oublié. »

Il l'aimait encore, le malheureux ! Et, je revins de cette rencontre furieux contre lui et toutes ces autres bêtes du bon Dieu qui s'en vont sans bonheur dans la vie, pour avoir donné leur cœur à qui ne le valait pas et ne devait jamais savoir en apprécier l'amour et le dévouement.

LOUIS LUSSIER.

St-Hyacinthe, 15 septembre 1884.

Rêve et bonheur

Mon ami A... était resté tout rêveur depuis que dans un coin perdu du ciel de l'amour, deux jolis yeux noirs tout mutins étaient venus remuer les cendres de son vieux cœur de vingt-cinq ans, et y faire revivre une étincelle, oubliée là depuis je ne sais combien d'années.

Je le surprénais rêvant toujours ; mais, bien qu'on me répétât que souvent ces sortes de maladies s'appellent l'amour, je n'y croyais pas du tout, je ne voulais pas y croire.

Il prétextait d'ailleurs, si naturellement, les occupations, les soucis des affaires ! Et pourtant, j'aurais dû me douter de quelque chose, car juste entre deux mauvais prétextes, entre deux aphorismes financiers, il trouvait moyen de me dire : Tiens, à propos, je l'ai vue hier ; elle était charmante, et nous avons passé la plus joyeuse veillée dont je me souviens.

Ces amoureux, voyez-vous, il paraît qu'avec

eux il ne faut jamais compter.

– À quand le mariage, lui demandais-je alors en riant ? – Tu es fou, me répondait-il ; est-ce que je sais seulement si je l’aime, – et alors venait une série de doutes qui auraient dû m’être une épreuve palpable d’un amour puissant et sincère.

Il trouvait en effet même dans ses excuses un moyen de me chanter l’objet de ses rêves. Elle était belle, parfaite, spirituelle, enfin que sais-je, moi ? et il allait comme cela jusqu’à ce que, perdant patience, je le vouasse à toutes les divinités ennuyeuses, en lui conseillant de se marier au plus tôt.

Lui, l’incorrigible, un des plus vaillants adeptes du scepticisme en amour, qui m’avait si souvent aidé à rire d’Hercule filant aux pieds d’Omphale, il m’écoutait lui parler de mariage sans rire, avec un grand sérieux même, c’était vraiment à n’y plus rien comprendre.

Mais je chassais bien vite une folle idée que cela me mettait en tête, et je me disais : il se guérira de cela comme on se guérit de tout. Le temps est un si grand médecin.

Le temps est un grand médecin, c'est vrai ; mais il n'a pas su guérir mon ami, que je rencontraï un bon matin tout épanoui, tout riant, et pas rêveur du tout ; et du plus loin qu'il le pût, il me jeta à la tête un *mon cher, je me marie*, qui résonne curieusement là encore, tout au fond de mes oreilles. Une tête de méduse ne m'aurait pas plus stupéfait.

– Tu deviens fou, lui dis-je enfin ; et lui, de me rire au nez avec le plus fol entrain, et de me répondre : Tiens, écoute ; nous avons bien rêvassé ensemble ; mais il est un temps pour tout, et, crois m'en, celui de l'amour est bien le plus heureux.

J'étais battu décidément, et je me sauvai à toutes jambes, chez moi ; je lui écrivis de longues pages, essayant de le convaincre qu'il allait accomplir une sottise.

Il a dû rire avec *elle*, et tout cela ne l'a pas empêché de se marier comme il me l'avait annoncé.

Il s'est envolé depuis vers les bords de la mer, avec celle qui est sa femme ; et je me suis

souvent imaginé alors les apercevoir folâtrer là-bas, sur les grandes grèves, s'enthousiasmant devant un rien, comme savent si bien le faire les amoureux, s'arrêtant pour voir mourir à leurs pieds la grande rage de l'océan, et pendus au bras l'un de l'autre, se regardant dans les yeux, se disant les mille et une folies dont l'amour a le secret, riant à propos de tout et de rien.

Ils sont revenus de là-bas, l'autre jour ; et je leur ai trouvé un petit air radieux, et sur chaque trait de leurs figures, comme un reflet d'une gaîté étrange pour moi. Je me disais pourtant encore : cela passera ; le temps est si grand maître.

Mais cela n'a pas l'air de vouloir passer, et je trouve mon ami de jour en jour plus gai, l'air plus rayonnant, toujours plus empressé de s'envoler au nid, et me laissant un *excuse-moi, ma femme m'attend*, qui me fait rageur on ne peut plus.

Ne s'est-il pas même avisé, l'autre jour, de me conseiller le mariage ! Décidément, je ne veux plus le voir.

Et pourtant, ça ne doit pas être pour rien qu'il délaisse comme cela ses vieux amis, et nos

vieilles causettes si joyeuses qu'il aimait tant. Si le mariage était rellement ce qu'il me dit, si c'était le bonheur !

Vieux célibataires, prenez-y garde ! Pour moi, je veux y songer, avant de ne plus revoir mon ami !

LS. LUISSIER.

Novembre 1882.

P. B. de LaBruère

Le récit qui suit a paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes* en 1884.

La sirène du lac Supérieur

Autour de nous des goélands aux grandes ailes blanches parcouraient nonchalamment les airs et venaient de temps à autre se reposer dans le sillage argenté du vaisseau. Une douce température, une brise agréable ajoutaient au charme de la route ; les barques des pêcheurs déployaient leurs voiles à double couleur ; des steamers au blanc panache apparaissaient dans le lointain, et leurs joyeux habitants, en passant, agitaient leurs mouchoirs en nous souhaitant le bonjour.

J'aperçois au loin l'île *Pâté* que les anglais appellent *Pie island*, et je cherche en vain à voir la sirène du lac Supérieur. Qui l'a fait fuir ? Est-ce la timidité naturelle à son sexe ? Est-ce la peur des gros vaisseaux, habituée quelle était autrefois à ne voir glisser sur la surface des eaux que la légère pirogue de l'Indien ? Qui peut le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne l'a pas vu

depuis longtemps. Attristée peut-être d'apprendre la dispersion de ceux qui la vénéraient à l'égalé d'une déesse, elle sera morte de chagrin, et l'île Pâté est certes bien digne de lui servir de mausolée.

Mais quelle est cette sirène dont vous voulez parler, me direz-vous ? Les poètes ont chanté autrefois l'existence des sirènes, mais ces poissons à tête et poitrine de femme n'ont été remarqués que sur les côtes de la mer, et qui peut croire qu'il en ait existé dans le lac Supérieur, séparé de plusieurs centaines de lieues de l'Atlantique et du Pacifique ?

Je ne veux pas faire allusion à une simple croyance populaire dont on ne peut découvrir la source, mais à un fait qui a été attesté par un témoin oculaire, sous serment, prêté devant deux juges de la Cour du Banc du Roi pour le district de Montréal, les honorables MM. P. L. Panet et J. Ogden, le 13 novembre 1812.

Voici en peu de mots l'histoire de la sirène du lac Supérieur.

C'était le 3 mai 1782. M. Venant Saint-

Germain, (le témoin en question) marchand et voyageur de Repentigny, revenait de Michilimakinac, lorsqu'arrivé à l'extrémité Sud de l'île Pâté, il s'y arrêta pour passer la nuit. Il était accompagné de trois hommes et d'une sauvagesse. Ayant installé son campement, il alla tendre ses filets. Le temps était pur et serein et il s'en revenait, peu après le coucher du soleil, lorsqu'à 150 ou 200 pieds de lui il aperçut dans les eaux du lac un animal qui lui parut avoir la partie supérieure du corps comme celui d'un être de l'espèce humaine. La grosseur du corps semblait être celle d'un enfant de huit ans ; un des bras de l'animal était élevé au-dessus de l'eau et l'autre paraissait appuyé sur la hanche. Le nez petit, la bouche et les oreilles bien formées, les yeux très brillants et le teint noirâtre. La face et les traits étaient distinctement ceux d'un visage humain, et ce poisson à moitié sorti de l'eau, excita fort naturellement l'attention de M. St-Germain. Ses compagnons de voyage purent aussi bien que lui examiner attentivement pendant trois ou quatre minutes cet être singulier qui les regardait en face. La pensée vint à notre

voyageur d'aller chercher son fusil pour opérer une capture qui aurait fait sensation. La sauvagesse, voyant la détermination de M. St-Germain de tuer l'animal, courut à lui, le prit par ses habits et fit des efforts tels qu'il ne put tirer. Le poisson disparut alors sous l'eau pour ne plus reparaître.

La sauvagesse fit ensuite des reproches amers à notre compatriote pour l'audace qu'il avait eue de vouloir attenter aux jours de ce qu'elle appelait le « Dieu des eaux et des lacs » et lui prédit que cette divinité serait tellement courroucée qu'elle enverrait une tempête pour les faire tous périr.

Imbue de cette idée, cette femme laissa le camp pour escalader une hauteur, afin de se mettre à l'abri des vengeances du Dieu des Eaux. M. St-Germain, qui ne croyait guère en ce dieu d'un nouveau genre, resta tranquillement à l'endroit où il avait établi son camp. Mais, vers 11 heures du soir, il s'éleva un vent très violent, les vagues s'amoncelèrent, et leur bruit réveilla les voyageurs qui furent obligés de tirer leur canot plus haut sur le rivage et de chercher un

abri contre la tempête qui dura trois jours avec une violence extrême.

Ce fut une coïncidence assez singulière ; mais M. St-Germain qui n'était point superstitieux, n'attacha aucune importance à la tempête qui suivit les menaces de la sauvagesse et n'y vit qu'un événement fort naturel.

Un autre voyageur avait appris à M. St-Germain qu'un animal exactement semblable avait été vu près de l'île Pâté, et l'apparition fréquente de cette sirène avait sans doute donné lieu à la croyance générale parmi les sauvages que cette île était le lieu de résidence du Dieu des Eaux et des Lacs.

Dans leur langue ils l'appelaient Manitou Niba Nabais.

P. B. DE LA BRUÈRE.

G. de B.

Cette nouvelle a paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes*, en 1883, sous la seule signature de *G. de B.* Le texte était cependant accompagné de la note suivante : « Nous publions cette nouvelle écrite en 1842. Bien qu'elle porte le cachet de la jeunesse de l'auteur, à l'époque où elle fut écrite, elle n'est pas sans intérêt. – LA DIRECTION. »

La tour mystérieuse

Nouvelle canadienne

Êtes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres, à la Montagne ? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges ? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent dorées et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes, vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la Montagne. Eh bien cette tache qui de loin vous semble si petite, c'est une tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

I. L'orage.

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin. Le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécrable Bélisle.¹ La terre était couverte de mille fleurs

¹ *Extraits du réquisitoire du procureur du roi.*

Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré duement atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteaux, et d'avoir pareillement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vif sur un échafaud qui, pour cet effet sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours, le dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire; ce fait, son corps mort, porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demeurait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme, les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit

nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphyr doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la Montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient

Bélisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra sur iceux, ou à ceux non sujets à confiscation préalablement pris la somme de trois cent livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

Fait à Montréal, le 6^e juin, 1752.

(signé,)

Foucher.

le soleil, qui déjà rasait la cime des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui ronflait dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient sur les feuilles des arbres ; et moi, j'étais là, seul, isolé au milieu de la Montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais anxieusement le moindre bruit, mais je n'entendais que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra, en ce moment, à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement les pas d'un

homme ; j'allais être sauvé, mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion : et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air, qui s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

II. La tour.

J'errais ainsi ça et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. À chaque rafale de vent, je croyais le voir s'écraser sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle position, qu'un éclair prolongé me montra à découvert une espèce de petite tour, à quelques dizaines de pas et que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans

cette tour qui se trouvait là, si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les châssis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi pourris formaient le plancher. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture, avec furie ; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait dans la tour. Épuisé de fatigue et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'emparait de mes sens, malgré moi ; et je succombai plutôt à l'excès de mon abattement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapis le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis quelque chose de froid me passer sur le visage et une main me

glisser sur le corps:... je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressèrent sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment ; je ne saurais le dire... Était-ce quelque esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer ? Était-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché ? Était-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps ? Toutes ces suppositions étaient possibles. Était-ce un effet de mon imagination troublée et affaiblie. Toujours est-il, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie ! Si vous avez jamais senti les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable ; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embraser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue de sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques

gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment ? Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit où je me trouvais, moi, seul, au milieu de la nuit !... Peut-être était-ce quelqu'assassin qui tantôt avait passé la main sur moi ; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense !... mais mon chien était là, à mes côtés, reposant tranquille ; et si c'eût été quelqu'être malfaisant, l'eut-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence ?... Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je m'aperçus que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais rares. Le tonnerre s'éloignait, toujours rugissant, comme un lion qui se retire de la scène du carnage où il a exercé sa fureur.

III. La rencontre.

Quand la pluie eut entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant avec horreur. J'y avais vu du sang... une main !... Je marchais d'un pas rapide sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre qui se détachait sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sur les rochers au dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. À chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir... Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit: elle me poursuivait partout, et me pressait comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois ; tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la Montagne. Je cherchais avec

avidité quelque hutte, quelque cabane, où j'eus pu trouver l'hospitalité, un lit pour me reposer ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes aiguës. Mes regards se plongeaient inquiets dans de longues avenues obscures, et rien ne frappait ma vue, et je mourrais de faim, et cette main... et ce sang.

Il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir causé sensation dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc aride. Je me hâte, j'arrive. Imaginez ma joie, c'est une cabane !... Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fut. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre, et essuyait une hache qui paraissait avoir été rougie par du sang et qu'il cacha, avec un

singulier geste de mécontentement, sous des branches qui étaient à ses pieds.

– Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation ; je me suis égaré, et j’ai passé la nuit dans la montagne.

– Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois, fit-il avec un sourire forcé.

– Oui, et je suis bien épuisé, et je n’ai pu reposer, l’orage et puis...

– Où avez-vous couché par un temps pareil ?

– Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour ; mais je promets bien de n’y plus passer une autre nuit ; du sang... une main...

– Comment, dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu’il s’efforçait de cacher, vous y avez vu une main ? Et était-ce une main d’homme ? Avez-vous vu quelqu’un ? avez-vous entendu marcher hors de la tour ?

– Non, je n’ai rien vu, rien entendu ; seulement il m’a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral,

dans une si étrange position.

Ma réponse parut lui faire plaisir.

– Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination, les revenants...

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

– N'avez-vous pas entendu, continua-t-il, un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement ? Du sang était-il encore là ? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu ? – Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

– Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps...

– Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu ? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour ? Qu'en dit-on à la ville ? Qui soupçonne-t-on de ce forfait ?

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien :

– Je vous crois, gentilhomme, dit-il, puis-je compter sur votre parole ?

Je lui jurai de ne rien dire de ce qu’il lui plairait de me raconter.

– Puisque vous me promettez de tenir le secret, je vais vous dévoiler un crime horrible, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l’histoire. Mais avant tout, encore une fois, jurez de n’en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane et en rapporta un petit objet qu’il garda dans sa main. Puis il fit le récit suivant:

IV. Jalousie.

« C’était le quatre de mars, juste dix-neuf mois après la mort de son père et de sa mère.

« Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis longtemps ; les longues files de fidèles s’étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie, seule, était restée dans le temple

du seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu, que pour jouir du spectacle, vraiment grand, que présente un temple à la tombée de la nuit. Une lampe brûlait immobile devant le sanctuaire, et sa lumière vacillante se reflétait, pâle, sur l'autel. Le silence de mort, religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des piliers qui se dessinait sur le fond grisâtre des murs, et qui se perdait dans les voûtes, tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présentent l'image d'un Dieu, où votre âme enveloppée d'une essence divine s'élève à la hauteur de son être, et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur ; c'est là que lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde, quand il en fut tiré par une apparition, dans le haut de l'église: et un instant après, il aperçut une

blanche forme qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avance doucement et distingue une jeune fille à genoux sur le marchepied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin ; un ruban rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh ! qu'elle était belle en ce moment ! On l'eut prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles, chantées par les poètes. Sa tête, aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle annonçait que sa prière était finie. Elle se leva gracieusement, d'un pas léger traversa la nef et sortit. Le lendemain, le jeune homme la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes ; et il conçut pour elle un amour pur et grand.

« Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune, avaient fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges où elle demeurait avec une vieille tante.

« Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait la jeune fille, il lui avait fait aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait

pour elle. Et Léocadie était si bonne et si sensible ; elle savait qu'elle le ferait souffrir en lui disant de ne plus revenir ; et elle n'osait lui dire « qu'elle ne pourrait jamais l'aimer ; que son cœur ne lui appartenait pas, qu'il était donné à un autre... » Avec son amour, la jalousie avait germé dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait voir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédée de ses importunités, elle lui déclara un soir qu'elle ne voulait plus le voir. Oh ! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger. Si elle n'eut consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eut-elle pas fait. Mais le devoir l'y obligeait ; c'est au devoir qu'elle obéit.

« Dès que l'étranger eut appris de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais ; dès ce moment il jura de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il voulait sacrifier à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne songea plus qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa

tête, ne s'imaginait même pas qu'on put lui vouloir du mal ; tant la haine et la vengeance étaient choses étrangères à son âme.

« En partant l'étranger avait revu Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie : « Regarde le soleil, comme il est rouge ; il est rouge comme du feu, comme du sang, oui, comme du *sang qui doit couler*, » et il l'avait quittée brusquement.

V. Vengeance.

« Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, s'était approché de Léocadie. Et lui aussi il lui avait déclaré son amour ; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes, ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et les nœuds sacrés de l'hymen devait bientôt les unir indissolublement. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parler de l'étranger, qui attendait en secret le moment de saisir sa vengeance.

« Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant, partirent ensemble pour aller se promener à la Montagne, et jouir du frais, sous les arbres au feuillage touffu. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le bras de Joseph (c'était le nom de celui qu'elle aimait) ; et tous les deux, les yeux perdus devant eux, gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés ; tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh ! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph qui la soutenait. Et lui comme il était heureux quand la jeune fille lui disait avec naïveté, « ah ! si tu savais comme je t'aime. » Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la Montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour ; et quand ils y arrivèrent, Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelouse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux étendus formaient

comme un réseau qui arrêtaient les rayons du soleil. La tiédeur de l'atmosphère tout en énervant les membres, répandait dans les sens, cette molle langueur, ce je ne sais quoi, qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette faiblesse délicate, qui enchaîne le corps et dilate l'âme. Joseph, penché près de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie, elle, était préoccupée. Ses deux grands yeux erraient, distraits, dans l'espace. Au moindre bruit elle tressaillait. La chute d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Évidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait, et Joseph ne savait qu'en penser ; il souffrait de la voir en cet état.

– Oh ! mon amie, lui disait-il, qu'as-tu ? Dis moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose quand je suis à tes côtés et que je veille sur ma bien aimée ?

– Mais je n'ai rien ; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.

« Et tout en assurant qu'elle était tranquille,

elle jetait, tremblante, la vue de tous côtés.

– Ah ! je vois bien que quelque chose t’occupe, mais tu veux me le cacher ; tu crains de me le dire, je croyais que tu m’aimais plus que cela.

– Eh bien regarde, dit-elle, regarde le soleil ; vois-tu comme il est couvert d’une teinte rougeâtre ; c’est cela qui m’inquiète. Je n’aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

– Ah ! folle, laisse cette idée ; c’est un enfantillage ; voyons, ne t’en occupe plus.

« Et Léocadie, comme si elle eut eu honte de sa peur, s’était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment elle entendit derrière la tour des pas d’hommes, dont le son vibra sur chacune des cordes de son âme. Joseph n’y fit point attention ; et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s’il y eut eu quelque chose qui s’agitait là, dans son âme, dans son âme agitée d’un pressentiment, elle se retourna vers Joseph.

– Viens, lui dit-elle, je veux partir d’ici.

Viens-t-en. – Et elle voulait l’entraîner avec elle.

– Avant de partir entrons du moins un instant dans la tour, avait répondu Joseph.

« Comme il mettait le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa sur le disque du soleil ; et une ombre, une ombre de mort se répandit sur le visage de Joseph. À cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme coula brillante sur sa joue. Joseph sourit et se penchant vers la jeune fille, il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eut été le signal d’un crime, un homme se précipite sur les deux amants. Léocadie a reconnu l’étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans vie, aux pieds de l’assassin qui l’a frappée au cœur. Joseph s’est élancé sur lui. Il était sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu’il aime plus que la vie. Une lutte s’engage, l’étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui. Un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fait de vains efforts pour se dégager des serres de fer qui l’étranglent. Ses yeux roulent convulsivement

dans leur orbite, ses nerfs se raidissent, tous ses membres se tordent affreusement. L'assassin ne lâche prise, qu'après que le râle creux de la mort l'eut assuré que sa vengeance était accomplie ».....

VI. Dernières reliques.

– Approchez, ajouta l'homme en ouvrant un loquet qu'il tenait à la main: voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou, et ce que vous voyez au revers est de la main de Joseph.

On lisait une acrostiche au bas d'une miniature de Léocadie.

– Eh ! bien, ajouta l'homme avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu: Rappelez-vous votre promesse !

.....

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

G. de B.

Auguste Achintre

1834-1886

Auguste Achintre, journaliste français, a fait un premier séjour au Québec en 1862, puis il est revenu s'y installer définitivement en 1866. Le récit qui suit a paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes* en 1883.

La salutation des morts

À l'époque de ce récit, j'habitais aux Batignolles, une de ces rues tranquilles où les travaux et les habitudes des rares gens de métier qui y sont établis, servent d'horloge au voisinage.

Les menus faits, les incidents, dont le nombre et la variété forment la physionomie des voies fréquentées des alentours, expirent aux limites de ces solitudes. Rien n'en trouble le calme. C'est à tel point que l'apparition de l'uniforme d'un employé du télégraphe, le passage d'une file de fiacres voiturant une noce ou un baptême, deviennent pour ces Thébaïdes de véritables événements.

Aussi concevrez-vous facilement l'émoi dans lequel tout le quartier avait été mis la veille, par l'arrivée, au trot, d'un superbe cuirassier qui, arrêtant sa monture à la porte de mon logis, remettait au concierge un pli à mon adresse.

Les sceaux officiels de cire rouge flamboyant

sur l'enveloppe, ce messenger au casque d'acier, les piétinements du cheval sur le pavé sonore: c'était plus qu'il n'en fallait pour faire gloser les commères.

Tandis qu'attendant mon arrivée, la missive, placée sur le plus haut rayon d'une étagère, ponctuait de lueurs roses le demi-jour de la pièce, les bavardages des curieux accourus à l'entresol allaient leur train.

– Ne t'ai-je pas toujours dit, Antoine, fit la concierge à son mari, que le *Mossieur* du premier devait être dans le gouvernement ?

– Ou de la police secrète, *M'âme* Antoine, insinua perfidement le charbonnier, que j'avais remercié huit jours auparavant, à cause de son interprétation par trop fantaisiste du système des poids et mesures.

– Quant à ça, reprit une maîtresse blanchisseuse, M. Chaspillon n'a peut-être pas tort. On voit de si drôles de choses au jour d'aujourd'hui. Il pourrait bien s'agir d'une arrestation.

– Une arrestation ! y songez-vous, s'exclama

le père Antoine, qui, ayant passé vingt années au service d'un magistrat, avait conservé la solennité de débit de son ancien maître. Ce serait une singulière façon d'opérer. D'ailleurs un mandat d'arrêt exige des formalités... qui... que...

– Sans doute, interrompit vivement la fruitière, tendant la perche à un homme utile à ménager. Lorsqu'on veut prendre des souris, on dissimule le piège.

– Je pencherais plutôt pour une invitation à la Cour, minauda une vieille fille. Il est très distingué, ce monsieur. Il porte un lorgnon et a toujours des gants.

– Qu'est-ce que cela prouve, des gants ? fit le marchand de chiffons d'en face. Tenez, moi, qui vous parle, j'ai connu un jeune homme qui ne se dégantait jamais. Savez-vous pourquoi ? Il avait sur chaque main large comme le pouce d'une peau de carpe, de vraies écailles de poisson.

– Des écailles de poisson !

– Une envie, quoi !

Durant une heure les suppositions les plus saugrenues défrayèrent ces imaginations affolées.

Lorsque je regagnai mon domicile dans le courant de la soirée, une nombreuse compagnie achevait la veillée chez le concierge. À la curiosité des visages et au silence qui se fit à mon entrée, je pressentis quelque événement. Après s'être composé un maintien, le père Antoine s'avançant vers moi avec gravité : « Je suis chargé de remettre à monsieur une missive gouvernementale. »

En même temps, il me présentait la dépêche à deux mains, tandis que son épouse, enlevant l'abat-jour de la lampe, élevait sa Carcel à la hauteur de mon visage afin de faciliter ma lecture. Je pris la lettre, souhaitai le bonsoir aux gens, et montai mes deux étages sans plus de façons que si j'avais reçu une carte postale.

De quels commentaires ma sortie fut-elle suivie ? Je l'ignore et il importe peu.

Ce pli, cause de tant de verbiage, contenait ma nomination d'ingénieur de deuxième classe à l'exploitation des mines d'O... en Algérie, un *post scriptum* laconique m'invitait à rejoindre mon poste sous trois jours.

Bien que je n'eusse point sollicité ce changement, j'en ressentis une vive satisfaction. Ce service dans une colonie à quarante-huit heures de Marseille, comblait mes vœux, et j'échangeais sans regret la tâche facile des bureaux, ainsi que les avantages du séjour de la capitale, contre les fatigues du travail pratique.

Après avoir dormi comme on dort toutes les fois qu'un événement capital vient modifier notre existence, c'est-à-dire passé une nuit entrecoupée d'insomnies et de rêves, je m'éveillai de bonne heure, et fus aussitôt sur pied, car il s'agissait de tout préparer pour mon départ.

Sans inquiétude sur le sort de mon appartement et du mobilier, déjà cédés à un confrère, je n'avais à m'occuper que de mes malles ; et celles d'un célibataire sont bientôt faites. Deux heures plus tard, mon linge, mes effets et mes livres, se trouvaient emballés. Il ne me restait plus qu'à prendre congé de quelques amis et de trois ou quatre maisons hospitalières. Encore essoufflé par la hâte que j'avais apportée à mon déménagement, je respirais en liberté, donnant aux tiroirs vides, aux murs et aux

étagères dégarnis, ce coup d'œil du maître qui s'assure que rien n'a été oublié, lorsque j'aperçus sur le haut du bahut un coffret qui m'avait échappé. Ce meuble, en bois d'ébène garni de ferrures de métal, renfermait une collection précieuse: cadeaux reçus, gages repris, échangés ; tous les souvenirs de ces rencontres que procurent les hasards de la vie parisienne.

Mais parmi ces épaves, deux reliques d'un culte et d'une idole uniques: son portrait miniature dans un médaillon au cadre de velours, et le bout d'une tresse de ses cheveux. Je plaçai le coffret sur mes genoux, et, aussi ému qu'un voleur crochetant sa première serrure, je levai le couvercle. Il s'en échappa l'indéfinissable arôme qu'exhalent ces colifichets imprégnés jadis de diverses senteurs et dont le mélange produit sur l'odorat l'effet d'une dissonance sur l'oreille.

Des bouts de rubans, deux minuscules flacons de cristal, des gants, un mouchoir de batiste, un rang de fausses perles, une épingle d'argent à grosse tête d'ambre, des boucles de cheveux, deux sachets indiens, un carnet de bal, reposaient là pêle-mêle.

La vie avait abandonné ces brimborions chargés autrefois des effluves que gardent les riens de la personne aimée.

Résolu d'oublier ce passé, je me décidai à en détruire les restes. Ayant disposé quelque menu bois dans le foyer de la cheminée, j'y entassai les papiers de rebut épars sur le parquet, et, ce bûcher improvisé, je l'allumai sans hésiter. Renouvelant le sacrifice expiatoire que tout Romain accomplissait sur l'autel de ses lares, je pris successivement chacun de ces objets, et les livrai au feu purificateur. J'éprouvais à la fois peine et plaisir à voir ces legs des heures heureuses s'en aller en fumée. Commencée dans la joie, l'œuvre s'acheva dans la tristesse. Les crépitements de la combustion, lente ou rapide, suivant la matière, me frappaient comme des plaintes proférées par des voix indignées ou suppliantes, dont je reconnaissais le timbre. À travers les flammes, m'apparaissaient des fantômes, semblables à ces vierges martyres qu'un art naïf nous représente s'envolant aux cieux l'auréole au front, drapées dans les plis de leur robe blanche.

Devant cet holocauste, les instincts de la brute se réveillaient comme un inquisiteur en face du poteau de Grève ; je me sentais transfiguré par cet office de bourreau, car c'était pour moi du sang, de la chair palpitante qui brûlait. Ce fut avec une sorte de rage que j'écrasai sous mon talon les fausses perles et les flacons de cristal. J'avais réservé pour le bouquet la natte de cheveux et le médaillon.

Au contact de cette tresse soyeuse, dont le temps avait conservé la fermeté et la souplesse, mes doigts frémirent, et tout mon être frissonna au souvenir de l'inoubliable passé. À bout de force, je laissai tomber la tresse dans le foyer en détournant les yeux. Quant vint le tour du portrait, je voulus le voir une fois encore ; mais, involontairement, je me pris à l'examiner, m'abandonnant au charme d'une contemplation pleine de douceur et de tristesse, perdu dans mes pensées, accablé sous le poids des souvenirs que suscitait sa vue, un rire convulsif me secouait par moments, puis je regardais silencieux et absorbé. Le doute, les regrets, et je ne sais quelle jalousie mêlée à d'âpres désirs, se partageaient mon âme.

Sous le coup plat de ces émotions, mon cœur battit à se rompre ; des larmes jaillirent de mes yeux, et j'éclatai en sanglots comme un enfant.

Ah ! c'est qu'aussi nous nous étions aimés tous deux, comme on ne s'aime qu'une fois en ce monde ! Et si, ensemble, nous avions savouré, dans leur douceur, les transports d'un premier amour, j'avais, hélas, trop tôt, connu les angoisses et l'amertume des défiances, le dégoût et les désenchantements que laisse après elle une affection trahie !

Cette liaison, qui se dénoua par une catastrophe, avait pourtant commencé comme une idylle, sous les arbres de la forêt de Saint-Germain, dans le demi-jour velouté des bois, au milieu d'un cadre de verdure et de fleurs.

Ce fut dans un de ces bals champêtres que la fête des Loges fut improvisée sur le gazon de ses clairières. Il manquait un cavalier pour compléter un quadrille. Je m'offris, et dus sur le champ choisir ma danseuse. Au milieu d'un groupe de jeunes filles, j'avisai une adorable créature, à la taille fine, au port plein de grâce, qui, une

marguerite au corsage et des bluets dans les cheveux, apparaissait parmi ses compagnes comme une jeune déesse au milieu d'un chœur de nymphes. M'approchant de l'inconnue, je lui adressai l'invitation d'usage, mais d'un air embarrassé, car, vue de près, sa beauté me troubla. Blonde, dans tout l'éclat de sa fraîcheur, elle avait, rareté et charme exquis, des yeux noirs sous des cils d'or, la poitrine d'une vierge, une bouche à tromper des abeilles, les bras et les mains qui manquent à la Vénus de Milo. Sous l'opulence d'une chevelure dont le rayonnement formait comme un nimbe d'or autour de l'ovale de son visage, la pureté des traits d'un Corrège, unie à la transparence et à la blancheur de teint d'une création de Lawrence. Lorsque nos yeux se rencontrèrent, – nous nous l'avouâmes depuis, – c'en fut fait de nos cœurs ; sans nous être parlé nous nous étions tout dit. Ce fut la répétition du coup de foudre qui décida jadis du sort des amants de Vérone.

Vous n'attendez point que je rapporte ici les péripéties de cette passion, n'est-ce pas ? ses délices et ses tourments. Il vous suffira

d'apprendre qu'un confident de cette affection, abusant de l'amitié, trahit ma confiance ; qu'il en résulta une rencontre fatale à mon adversaire, à la suite de laquelle mes chefs m'exilèrent dans un département du midi. Le coupable m'adressa, à ses derniers moments, une lettre dans laquelle il protestait en face de la mort, de son innocence ainsi que celle de Louise. Lorsque deux années après, je revins à Paris, cédant à des remords, je recherchai vainement la trace de Louise. Tout ce que j'en appris fut qu'elle et sa famille avaient quitté la capitale.

Mes occupations et le soin de mon avenir, les exigences du monde, et de nouvelles relations, me firent oublier cette aventure de jeunesse.

Plein de respect pour cette image vénérée, j'aurais cru commettre un sacrilège en la mutilant. J'attisai le feu et y jetai le médaillon. Un carré de papier restait seul au fond du coffret. C'était une enveloppe de lettre dans l'intérieur de laquelle une pensée cachait sa tige et ses pétales desséchés: dernier gage que nous avons échangé dans une excursion à Fontenay-aux-Roses, quelques jours avant notre rupture. Elle allait

partager le sort des autres objets, lorsque je me ravisai: portons-là, me dis-je, comme une amulette ; et, ouvrant mon portefeuille, j'y plaçai la fleur dans un compartiment à fermoir. Le sacrifice était consommé !

Quelques instants plus tard, remis par la marche et la fraîcheur du matin, la gaieté m'était revenue. Tout entier aux espérances que légitimait ma promotion, je suivais la grande allée des boulevards extérieurs. On était à la fin de mai, et la journée s'annonçait radieuse. Le soleil brillait dans le ciel bleu ; les bouffées d'une brise de printemps adoucissaient la tiédeur de l'air, et du feuillage des arbres, pleins à cette heure de bourdonnements d'insectes et de pépiements de moineaux, s'envolaient mille notes joyeuses. Aux étages des maisons, les cages peuplées d'oiseaux, les fleurs des jardinières et des vases, le lierre et le chèvrefeuille, s'enroulant aux tonnelles de quelques balcons ou encadrant les mansardes, chantaient chacun dans leur langue, un hymne à la splendeur du jour. Tout me souriait, la terre et le ciel, le présent et l'avenir. Il n'est pas jusqu'aux figures maussades des

passants qui arpentaient les rues, égayées par les toilettes de femmes, trotinant de ci de là, en robes d'étoffes légères et de couleurs tendres, de mode à cette saison, qui ne me parussent charmantes. L'homme heureux voit le monde à travers un prisme ; j'en faisais en ce moment l'expérience. Chaque objet s'irisait, et ma joie s'épandant au dehors colorait tout de teintes vermeilles. Lequel d'entre vous, lecteurs, n'a pas, une fois au moins dans sa vie, éprouvé les sensations de ce phénomène d'optique que l'on pourrait appeler le daltonisme du bonheur ?

Comme j'arrivais à l'angle des rues Fontaine et de Douai, des groupes de piétons stationnant sur le trottoir me forcèrent à m'arrêter. J'aperçus alors des femmes qui s'inclinaient, saluant de la tête, d'autres ébauchant un signe de croix ; les hommes, eux, se découvraient. C'était la salutation des morts: hommage suprême que ceux qui restent adressent à ceux qui s'en vont. Ce qui me surprit fut l'air de commisération empreint sur la plupart des physionomies, commisération peu habituelle à ces rencontres fréquentes, à ces heures et dans ces quartiers. J'en eus bientôt

l'explication.

Un corbillard, mais un de ces corbillards affectés aux enterrements des pauvres, avec son toit cylindrique, en toile goudronnée, sans ornement, de cette nudité qui ajoute à la tristesse de ces véhicules, précédé par un employé de l'administration et traîné par un cheval, montait péniblement la pente de la rue. La rigidité des plis du drap de bure couvrant le char dessinait la forme oblongue du cercueil. Pour cortège, un homme seul !... vieillard à cheveux gris, de haute taille, dont la lévite noire étroitement boutonnée, faisait ressortir la stature. La pâleur au front, les traits contractés, le conducteur de ce deuil, marchait d'un pas mal assuré derrière le char, auquel il se retenait parfois de la main. La décence de sa mise, son attitude, rapprochés de la classe de ce convoi, révélaient dans ce vaincu de la destinée un caractère supérieur à sa fortune. Mais, au milieu de l'animation de la rue et de l'indifférence de la foule, cet isolement et cet abandon formaient un tel contraste, que la scène en devenait poignante.

Eh ! quoi, ni parent, ni ami, pour soutenir cet

infortuné en un pareil moment ! Cette pensée se lisait sur tous les visages. Au même instant, un cri d'effroi s'échappa de quelques poitrines. Un cahot avait tout à coup fait pencher la voiture et failli renverser le vieillard. Une deuxième oscillation rétablit l'équilibre. Chacun de nous avait suivi ce mouvement de bascule avec l'oppression d'angoisse que donne la vue d'un homme courant sur le bord d'un toit. Le cocher arrêta son cheval, l'appariteur s'assura que rien n'avait été dérangé, tandis que le vieillard, comme au sortir d'un rêve, promenait autour de lui des yeux égarés. Sur le hue ! du cocher, le corbillard se remit en route.

Inutile de dire qu'à ce spectacle ma gaieté s'était évanouie, et que mes pensées prirent un tout autre cours.

– C'est y pas une honte d'avoir laissé aller seul ce vieux au cimetière ! fit une marchande de légumes, qui, après avoir arrêté sa charrette, s'était dévotement signée au passage du corps.

– Quelle idée ! en effet ! pourquoi pas ? ces exclamations que je proférai à mi-voix

traduisaient une résolution soudaine. Je tirai ma montre ; elle marquait dix heures. Jusqu'à midi, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour exécuter mon dessein. J'ai du bonheur à revendre, me dis-je, faisons sa part à la Fortune. Ce sera d'ailleurs une bonne action, et je n'aurai pas perdu ma journée.

En quelques enjambées, je rejoignis la voiture et, chapeau bas, j'abordai le vieillard :

– Voudriez-vous accepter ma compagnie, monsieur, et me permettre de vous offrir mon bras ?

Il me regarda à travers ses larmes :

– Volontiers, monsieur, et mille remerciements.

Et il prit le bras que je lui tendais.

Nous marchions silencieux.

Les passants saluaient, regardant curieusement ce couple.

Devant nous, ébranlée par les sursauts dus aux inégalités du sol, la voiture avançait avec le balancement particulier à ces sortes d'attelages.

De temps à autre, secoué par des sanglots dont

je recevais la commotion, le vieillard levait sur moi ses yeux, rougis.

– C’est ma fille ! monsieur... mon unique enfant !

Et le malheureux père secouait sa tête blanche. Bien que je m’en défendisse, l’émotion me gagnait. La vivacité de cette douleur éveillant le souvenir des scènes funèbres auxquelles j’avais assisté, m’allait au plus intime de l’être, et rouvrait des blessures que je croyais à jamais fermées.

– Pauvre Louise !

Ce nom, que le hasard amenait, me bouleversa, car il me rappelait, à moi aussi, tout un passé pénible. Le brave homme, réconforté par le témoignage de ma sympathie, se raffermissant à mon contact, cessa de pleurer, et devenu plus calme :

– Ne soyez pas surpris de me voir seul ici, je ne connais personne à Paris.

– Personne !

– Non. Notre concierge s’était promis de venir ; mais la chère femme s’est mise au lit hier

soir. Pensez donc, trois nuits blanches à veiller ma fille ! Quant à M. Auguste...

– Qui est-ce, monsieur Auguste ?

– Un peintre décorateur, le voisin de notre carré, gai comme pinson. Presque chaque jour il apportait une orange à Louise.

– Un brave cœur.

– Pour ça oui. Il m’a accompagné jusqu’à l’église. Ça lui vaudra une demi-journée en moins à la prochaine paie. On ne se le figure pas, monsieur, mais, au pauvre monde, le chagrin coûte plus cher que le plaisir !

– Votre fille était jeune ?

– Vingt-deux ans.

Bizarre ! pensai-je, juste l’âge de ma Louise, aussi. Une maladie grave sans doute ?

– Morte de désespoir !

– De désespoir ?

– Trompée... abandonnée...

– Sans motifs ?

– Vous savez, lorsqu’on veut tuer son chien on dit toujours qu’il est enragé. Son fiancé, – car ils

s'étaient fiancés, parait-il, – prétendit qu'elle l'avait trompé. Oh ! le misérable !

– C'était faux ?

– Absolument. Si elle avait été capable de tromper autrui, la pauvre enfant n'aurait point ajouté foi aux promesses qu'on lui fit.. Excusez-moi de vous raconter ces histoires...

– Comment donc...

– Mais cela me soulage de parler d'elle...

Ces confidences, échangées à voix basse, coupées de silences, mêlées de larmes et de soupirs, m'affectaient profondément, mais elles m'intéressaient.

– La mort de Louise est une grande perte pour moi qui suis vieux. Son travail aidait beaucoup à notre ménage. Elle faisait ce qu'elle voulait de ses dix doigts. Adroite comme une fée, monsieur. Sa patronne, de la rue de la Paix, Mme S... devait l'engager à l'automne comme première.

– Mme S..., rue de la Paix ?

– Oui, la connaissez-vous ?

– Non... Oui... Je veux dire que tout Paris connaît la maison.

Un jour terrible commençait à se faire dans mon esprit. Ce nom de Louise, cet ami, venu à la traverse de ses amours, la profession, l'atelier, toutes ces analogies d'âge et de situation, me mirent dans un trouble extrême. La certitude la plus cruelle était préférable à ce doute.

– Ne disiez-vous pas qu'un ami avait été cause.

– Oui. Il y eût un duel. Aussi ai-je toujours pensé que M. Alfred D... aimait ma fille, car on ne se bat point pour les gens qu'on méprise, n'est-ce pas ?

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas produit plus d'effet que mon nom dans la bouche de cet étranger. Je me sentais devenir livide, une sueur froide mouillait mon front. La vérité, l'épouvantable vérité venait d'éclater. Involontairement, mes yeux se portèrent sur le char ; et, en proie à une horrible hallucination, je vis sous le drap et le couvercle soulevés du cercueil, se dresser, en sa blancheur rigide, le corps de la morte, qui, après m'avoir adressé de la tête comme une sorte de reproche affectueux,

se recoucha lentement dans la bière. Je ne pus retenir un cri.

– Qu’avez-vous ?

– Rien, ou plutôt si... Attendez-moi !

Et me précipitant dans la boutique d’un de ces marchands d’articles funéraires qui gardent l’avenue de Clichy, j’en sortis avec deux couronnes d’immortelles blanches que je plaçai sur le cercueil.

Le brave homme me prit les mains, qu’il serra avec force, et les yeux dans mes yeux, suffoqué par l’émotion :

– Ah ! monsieur, comment pourrais-je reconnaître tant de bonté ?

– En achevant votre récit. Je dois vous l’avouer – je mentais par pudeur, – je fus un des témoins d’Alfred D... dans cette rencontre.

– Est-ce possible !

– Alfred et moi sommes de vieux amis.

– Vous savez donc où il se trouve ?

– Sans doute. Je pars même demain pour aller le rejoindre.

– Il est comme qui dirait dans les Indes, à ce qu'on m'a répondu au ministère.

Un de mes cousins germains naviguait en effet, en qualité d'ingénieur hydrographe, dans les mers de Chine.

– Nous quittâmes Paris pour Lille, en Flandre, où je m'employai dans une usine à sucre. Six mois plus tard ma femme mourait.

Auprès de tout autre que de ce père accablé, mon émotion m'aurait certainement trahi.

– Louise, dès ce jour, ne fit plus que languir. La perte de sa mère lui porta le dernier coup. Sentant sa fin approcher, elle me supplia de la ramener à Paris, où elle désirait mourir. Nous sommes revenus, il y aura quinze jours demain. C'est avant-hier matin qu'elle est morte.

– Avant-hier !

– Au moment de l'agonie voyant remuer ses lèvres et ses yeux m'appeler, je me penchai sur sa bouche, pensant qu'elle avait quelque chose à me dire ; la force lui manqua sans doute ; je ne saisis qu'un mot, le nom d'Alfred ! qui s'exhala avec son dernier souffle.

Mes jambes fléchissaient, la poitrine oppressée, comme sous un affreux cauchemar, je ressentais une sorte d'anéantissement. J'aurais voulu pleurer, crier, impossible ! mes yeux restaient secs et ma voix paralysée. Un choc violent me ranima. Je venais de heurter la grille du cimetière, que nous franchissions en cet instant. La voiture suivit l'avenue, puis, après quelques tours de roue, s'engagea dans une allée latérale au bout de laquelle s'ouvrait une fosse. C'était là.

Le vieillard s'agenouilla sur le talus formé par cette terre fraîchement remuée. Machinalement je l'imitai. Et tandis que les versets du *de Profundis*, qu'un prêtre prononçait à quelques pas de nous, retentissaient à mes oreilles comme autant d'imprécations à mon adresse, mes larmes, longtemps contenues, s'échappèrent enfin, amenant avec elles un soulagement réparateur.....

– La fosse était aux trois quarts comblée, lorsque nous nous relevâmes.

Je reconduisis en voiture le père de Louise à

son domicile. Plusieurs fois, durant le trajet, je fus sur le point de lui tout avouer, mais je crus inutile de compliquer une situation désormais irrémédiable. Je me bornai à assurer le vieillard de la sollicitude d'Alfred D..., dont, connaissant le cœur, je répondais ainsi que de moi-même. Il vous doit une réparation légitime, lui dis-je, il n'y faillira pas, soyez-en sûr. J'eus grand peine à lui faire accepter une modique somme, dont malgré ses besoins, sa délicatesse s'offensait. Je m'éloignai, lorsqu'il revint vers moi :

– Puisque vous reverrez bientôt M. Alfred, veuillez lui remettre cette lettre de la part de Louise. Vous savez, le vœu d'un mourant, c'est sacré !

– Soyez sans inquiétude.

Un instant après, ouvrant l'enveloppe, j'y trouvais une pensée ! la sœur de celle enfermée dans mon portefeuille.

Le surlendemain je m'embarquais à Marseille. L'année suivante, une lettre de mon notaire m'annonçait la mort du père de Louise.

À mon retour d'Algérie ma première visite fut

pour le cimetière Montmartre. Mes intentions avaient été remplies.

Sur un terrain, concédé à perpétuité, une grille de fer entoure deux tombes de marbre surmontées d'une croix. Pour inscription, sur chacune d'elles, une date et un nom ! Cachant ces pierres aux regards, un double rang de cyprès marquent la place où le père et sa fille reposent ; et, enchâssé dans le granit de l'une des croix, un médaillon, sous le verre duquel un chef-d'œuvre de fleuriste représente deux pensées dont les pétales réunis ne forment qu'une seule et même fleur.

.....

Là finissait le manuscrit d'Alfred D...

Nous ajouterons: au sable constamment renouvelé autour du monument, à l'entretien des fleurs, et des arbustes, l'on reconnaît les soins d'une main pieuse. Les personnes qui voudraient en savoir d'avantage, n'ont qu'à se rendre, le jour des Morts, près de ces tombes, et dans l'homme déjà grisonnant, qui, chaque année à pareil jour, vient déposer là deux couronnes, elles pourront

contempler les traits du dernier survivant de ce
drame parisien.

A. ACHINTRE.

A. Lusignan

Le récit qui suit a paru dans les *Nouvelles soirées canadiennes* en 1883.

Trois malheurs du coup

Ceci est une histoire simple et vraie.

Et navrante.

C'est un père qui vient de me la raconter.

« Ma femme, ce matin-là, fatiguée par une nuit de bal d'ou nous étions rentrés à l'aube, dormait encore à l'heure où d'ordinaire elle avait donné au bébé son bain quotidien ; moi, il y avait beau temps que j'étais levé. Tu connais mes habitudes matineuses. J'étais enfermé dans mon cabinet, lisant d'un œil seulement, et suivant de l'autre l'enfant qui marchait à quatre pattes et s'ébattait sur le tapis sourd. Je l'avais enlevée de son ber, où elle battait l'air de ses pattes grassouillettes et gazouillait sur des tons que l'Albani ne connaît plus. L'opéra qu'elle disait n'aurait été reconnu ni par Grau ni par Strakosk, mais la petite chantait à mon cœur mieux que tous les premiers prix du Conservatoire. Seulement, elle aurait réveillé la maman, qui

avait besoin de repos.

« Il était déjà tard, et plus d'une fois j'avais songé à tirer du sommeil ma femme, la nonchalante. J'entrais dans sa chambre d'un pied libre, mais là, je n'osais plus.

« C'eût été pitié, parole ! Elle dormait si profondément, de ce sommeil serein des jeunes mères qui rêvent à l'enfant toujours, et le voient jouer avec les anges ses camarades. Sa joue était pâlie, ses yeux où la lassitude avait mis son cerne attestaient le besoin de reposer, et son souffle prolongé, sa respiration quelque peu forte me disaient qu'elle ne fournissait pas à dormir.

« Alors, je sortais de la chambre sans effrayer les songes, sans dénouer ce fil mystérieux qui nous relie pendant le sommeil avec les êtres d'au-delà. Et je revenais amuser Bébé, lui ramassant sa poupée sans bras, ses autres joujoux, lui parlant de ma voix la plus douce, l'empêchant surtout de pleurer. Je la faisais sauter sur mon pied, en lui disant: Au pas, petit trot, grand trot, à la course ! Comme elle riait d'un bon cœur, et aux éclats, de sa chère petite voix de soprano quand, après avoir

au bout du doigt touché tous ses traits en disant :
Menton fourchu, bouche d'argent, nez cancan,
joue rôtie, joue bouillie, petit œil, gros œil,
sourcillon, sourcillette, j'ajoutais, en frappant
légèrement du plat de la main son beau front :
Cogne, cogne la caboche ! Si je ne lui ai pas
donné tous les noms ! Mon loup blanc, la petite
chatte, la belle coquine, le rat doré, la vieille
canaille, la loutre à papa, mon chou d'argent –
toutes ces innocentes bêtises et ces divines
injures que nous adressons aux petits enfants – je
ne m'en suis pas fait faute, va !

« Mon cher, elle n'avait jamais été ni si belle,
ni si gaie.

« Si je lui demandais : « Où est papa ? » – de
son petit index à fossette, qui terminait un ongle
nacré grand au plus comme un grain de millet,
elle montrait aussitôt au mur mon portrait, crayon
d'Achille Fréchette. « Chante donc, » et, comme
l'oiseau qui essaie son gosier, elle me turluttait
des notes d'un faux superbe, soit, mais qui
m'allaient à l'âme.

« Comme étreindre et baiser sont l'expression

la plus souverainement satisfaisante de l'amour, j'étreignais et baisais ce petit visage doux et chaud, net à croquer, fait de lait et de roses. Et l'heure passait, coulait. Si mon bureau m'invite, le bonheur me retient: au diable les affaires !

« Mais voici que la maman s'éveille, j'entends son long bâillement sonore ; elle appelle de sa voix la plus traînante: Titite ! C'est le signal du vacarme ; toute la maison s'ébranle, les enfants, que la servante tenait à grand'peine en silence, accourent, moi-même, je ne mets plus de sourdine à ma voix ; nous allons tous embrasser la maman paresseuse. Les aînés grimpent, dans le grand lit, c'est une fête. L'un se cache sous la couverture, où l'autre le découvre en riant aux éclats. C'est le quart d'heure délicieux de chaque matin. Les enfants racontent, l'un qu'il a mal dormi, l'autre qu'il a fait un rêve ; il y a toujours, si tu as remarqué, des oiseaux, et des jouets, et des bonbons dans ces jeunes songes. La mère embrasse à pleine bouche toute cette marmaille, et moi, le bébé dans les bras, je me promène en contemplant ce gai tableau, en savourant cette joie pure.

« Hélas ! si les quarts d'heure se suivent, ils ne se ressemblent pas. Dire que la désolation côtoie de si près le bonheur !

« Les enfants ont quitté la chambre pour permettre à leur mère de se lever, ils transportent leur gaieté bruyante dans mon cabinet, où je les suis. La servante monte le petit bain de fer blanc peinturluré d'où s'échappe une forte buée et qui ne contient encore que l'eau bouillante. C'est pour la toilette du bébé. L'éponge, le savon, l'essuie-mains, le peigne minuscule et la brosette de poils de chameau, – ces instruments de supplice pour tous les enfants, – sont là tout auprès. On va baigner mademoiselle, et je vais la revoir battre l'eau de ses chères menottes, et inonder sa mère qui se récriera mais laissera faire, et mordre l'éponge, et lancer des petits cris joyeux. Comme j'ai hâte d'assister au bain de mon adorable tyran !

« À cette minute-là, mon cher, il n'y avait sous le soleil personne qui fût plus heureux que moi. Ce n'était ni un pacha à trois queues, ni un sultan et ses sultanes, ni un roi, ni un millionnaire qui m'auraient fait envie. J'étais gorgé de tous les

plaisirs vrais: une femme jeune, bonne, intelligente, belle ; des enfants ravissants, pleins de santé ; mon existence à l'abri du besoin, et celle des miens protégé par les meilleurs assurances ; peu d'amis, mais des solides, et pas un ennemi. C'était moi qu'il fallait envier, hein ?

« Oui, à cet instant-là, mais pas une minute après !

« Ne t'étonne pas si j'ai déjà, à trente ans, la patte d'oie et les cheveux poivre et sel. Mon grand ressort est brisé. Je traîne l'existence, je ne la vis plus. Je t'ai dit de ne point t'étonner, mais j'oublie que tu dois ignorer mon malheur, car j'avais prié les journaux de n'en souffler mot: ils ont généreusement promis et loyalement tenu.

« Tiens ! prends ma main frémissante ; mets la tienne sur mon cœur, et voit s'il bat ; regarde-moi, je dois être pâle, il me semble que tout mon sang se retire, et si je pleure encore après cinq ans, mon ami, tu me pardonneras ces larmes, car tu les comprendras.

« Oui ! j'ai tué mon enfant. Ni plus, ni moins.

« Une enfant que les peintres eussent prise

pour modèle. Le vivant portrait de sa mère, belle comme celle-ci... alors, et robuste comme moi... à cette époque. Oh ! maintenant nous sommes bien changés. T'ai-je dit qu'elle n'avait pas encore son an ? et tout ce que j'attendais de cette intelligence, quand elle serait mûre, de ce cœur qui aurait été nécessairement bon, il me semble ?

« Je l'ai tuée, en l'adorant.

« Imprudent que j'étais ! Je la portais à sa mère au bout de mes bras, par-dessus ma tête, ce qui l'égayait toujours et entretenait son petit rire perlé dont j'étais fou. Je ne regardais pas à mes pieds, tu penses bien. Mon pied s'accroche dans le tapis, me voici qui trébuche, et mon blond fardeau m'échappe et tombe dans la baignoire fumante.

.....

« La chambre nuptiale où nous nous étions tant aimés était, trois jours après, convertie en chambre funéraire. Je fus fort, mais je le suis moins de jour en jour. J'ai ce souvenir ancré dans l'âme. Le meilleur de ma vie a passé. La catastrophe a été double ; ma femme est folle.

« De voir ce berceau vide, qui ne sera plus habité, j'emporte chaque matin de la tristesse pour ma journée.

« Les funérailles ont été bien simples. J'ai pris deux amis qui n'ont aidé à remplir les formalités de la loi. Nous sommes passés par l'église, et j'ai vu, l'œil sec, le fossoyeur briser de sa pelle inhumaine mon dernier lien terrestre avec cet ange.

« Mais non pas mon dernier souvenir, non pas ma dernière espérance. Tu crois, n'est-ce pas ? à l'immortalité de l'âme, à la rencontre nécessaire des êtres qui se sont aimés. Moi j'y crois de toute la force de mon adoration pour cet enfant que j'ai tué. Si les tribunaux m'avaient demandé raison de mon acte, je ne pense pas que je me serais défendu. Il me tardait d'aller rejoindre ma chère victime.

« Ma femme n'a pas eu une larme ni un sourire depuis cinq ans. Sa folie est douce et sa manie touchante. Sa manie, c'est de balancer le berceau. Nous ne l'avons pas enlevé de la chambre, il est toujours près de notre lit, défait,

avec les mêmes couvertures, que le temps a jaunies et salies, mais que la mère ne veut pas que l'on change. Elle se tient des heures entières auprès et berce en imagination l'enfant qu'elle a perdu. Nous avons conservé nos amis, qui, par pitié, nous visitent et que nous allons voir de temps à autre. Quand elle va chez ses amies, la première chose que ma femme fait c'est de chercher un berceau et, vide ou plein, de le balancer tant qu'on ne l'en arrache pas. Chose singulière, elle ne chante jamais, même alors, ces naïves chansonnettes ou ces délicieuses berceuses avec lesquelles elle a endormi nos trois enfants. Croirait-elle profaner le petit lit mortuaire, ce nid si vite changé en tombeau ? Elle est une ombre aujourd'hui. ombre vaillante il est vrai, tout le jour aux travaux d'aiguille et de crochet, mais silencieuse, me faisant la maison plus grande.

« Je l'aime toujours, comme j'aime mes enfants ; mais ceux-ci vont à l'école, les affaires me réclament de plus en plus, et la folie a jeté son froid dans le plus doux intérieur qu'il y eut, abrité qu'il était contre la tempête, et achaudi par l'affection. Ma femme, du reste, n'en a pas

beaucoup à vivre de ces années désoleillées qui lui sont une nuit perpétuelle ; elle est prise de la poitrine. Je prie Dieu tous les jours qu'il nous la laisse au moins jusqu'à ce que notre famille soit élevée.

« Tu le vois, le malheur m'a bien pris, bien enserré, et me menace encore. J'ai beaucoup souffert. Quand j'aurai un ennemi, je lui souhaiterai mon aventure. Crois tu que si je n'avais eu foi en un au-delà meilleur j'aurais consenti à pleurer tous les jours cette jeune vie que j'avais tirée des profondeurs du néant et que j'ai replongée dans ce grand inconnu ? »

Mon ami s'arrêta, pleurant.

J'ai, moi aussi, un bébé de dix mois.

Et comme je le faisais sauter dans mes bras, un peu haut peut-être, le père éperdu me cria :

– Pour l'amour de Dieu, de ta femme, et de tout ce que tu chéris en ce monde, de grâce, cesse ce jeu. On croit qu'il n'y a pas de danger, on se sent fort, on ne redoute rien, et une misérable cheville de soulier, un brin de fil, le plus bête accident vous tue à toujours un chérubin. Pas de

gymnastique pour ces petits êtres, m'entends-tu bien ?

J'ai entendu et j'ai cessé, non pas d'aimer, mais de faire tournoyer mon enfant au-dessus de mes épaules.

André-Romuald et Odile Cherrier

André-Romuald Cherrier (1821-1863) et Odile Cherrier (1818- ?), frère et sœur, ont surtout écrit de la poésie, mais quelques récits, plus souvent sous des pseudonymes, lui celui de PAUL-ANDRÉ et elle sur celui d'ANAÏS. Une amitié et un attachement particulier liaient ces deux êtres.

Une scène à St. Domingue

(Traduction libre de l'anglais.)

« La joie et la tristesse sont sœurs. »

L'insurrection des indigènes étant sur le point d'éclater à St. Domingue, un jeune Anglais débarqua dans le Mole St. Nicolas, où les atrocités commises par les nègres étaient l'objet des entretiens de tout le monde. Entre autres événements, le drame suivant fit une si vive impression sur l'esprit du jeune Anglais, que le seul récit en influait encore sur sa mémoire après quarante ans d'intervalle.

L'an 1791, Polydore le Breton était un très riche planteur dans l'île de St. Domingue. Il résidait dans ses superbes plantations de café, qu'il cultivait sur le penchant d'une montagne, à environ quinze milles de la ville du capitaine François. Polydore jouissait d'une très grande

fortune et s'était amassé des biens considérables, dont il avait déposé les capitaux dans les fonds des États-Unis, parce qu'il craignait que les troubles sans cesse renaissants de l'endroit, n'augmentassent, et ne le forçassent à se transporter avec sa famille dans cette république. Quelques mois avant la livraison des présents détaillés, notre digne planteur visita pour la dernière fois le Cap, où il vit avec peine que ses compatriotes se livraient sans repos à toutes sortes d'intrigues, et étaient plongés dans le luxe et dans le vice, s'efforçant, par des actes de tyrannie et d'oppression, d'exciter la population nègre à la révolte. Mais reposant la plus grande confiance dans ceux qui reconnaissaient son autorité, ce brave homme s'en alla demeurer en pleine sûreté dans son domaine, où tout était si bien réglé.

Lorsque les événements dont on va faire mention eurent lieu, Polydore venait d'atteindre sa quarante-cinquième année ; sa femme avait environ deux ans moins que lui. Leur famille était composée de six jeunes demoiselles et de trois fils, formant une compagnie gaie et heureuse ; ils

étaient étrangers aux soucis et n'avaient, pour ainsi dire, jamais éprouvé un seul instant de chagrin, dans tout le cours de leur vie. Les esclaves de Polydore – oui, Polydore avait ses esclaves ! mais ils ne l'étaient que de nom ; car ces *enfants de la servitude* trouvaient en lui un ami et un frère, et avaient aussi pour lui la tendresse que des enfants bien élevés témoignent d'ordinaire à des parents qu'ils chérissent et qu'ils estiment. Ainsi, heureux et entouré des marques d'affection que lui prodiguait sa famille, notre digne planteur vécut plusieurs mois après sa dernière visite au Cap ; époque à laquelle il ne reçut que des nouvelles peu satisfaisantes sur les procédés insensés de ses concitoyens, qui poursuivaient aveuglément ces fantômes *d'égalité politique*.

Un beau soir du commencement de l'année 1791, Polydore assis à table, entouré de son aimable famille, se sentit comme parvenu au comble des félicités humaines. Il n'aurait pas alors changé son état pour celui du plus puissant monarque de la terre. Il contemplait, avec une étrange admiration, ses premiers et bien chers

trésors, et examinait aussi avec une sorte de délice, ses aimables filles et ses courageux enfants, lorsque, d'une voix basse, il s'écria avec le psalmiste: « Heureux est l'homme dont le carquois en est rempli ! »

Un des convives là présents, était fils d'un planteur du voisinage. Ce jeune homme était promis à la fille aînée de notre digne Polydore, et durant ce joyeux repas, de fréquents regards, de modestes sourires et de très innocents badinages furent échangés entre les plus jeunes membres de la famille, tant soit peu sur le compte et au désavantage de la belle fiancée. On accumula projet sur projet, le tout tendant à hâter le bonheur du jeune couple, et enfin, le jour du mariage fixé fut le résultat de ces discussions.

Aussitôt après cette décision momentanée, Polydore donna ordre qu'on prévint Mongo, leur musicien nègre, car notre brave planteur avait résolu de clore, par une danse joyeuse, cette agréable soirée. Le musicien parut sur le champ avec son violon, les nymphes et les bergers prirent les places qu'on leur désigna, et leurs jeunes membres frissonnaient de plaisir, en

attendant le signal de la danse.

L'air était choisi: et le musicien avait à peine fait résonner les cordes de l'instrument que déjà un bruit tumultueux s'était fait entendre ; il était accompagné de tels hurlements que la joie du salon se changea tout-à-coup, et comme par enchantement, en une morne tristesse, et que tout le monde fut saisi d'étonnement et d'une crainte indicible du danger.

Que signifie ce tumulte ? demanda tranquillement Polydore ; mais on ne répondit à sa question que par de nouveaux cris et de nouvelles lamentations qui venaient du dehors, entremêlées d'horribles imprécations que vomissaient contre lui les voix rauques des naturels, à mesure qu'ils approchaient de la maison. Ils continuèrent ces vociférations, jusqu'à ce qu'elles fussent tant soit peu calmées par les râles de plus d'une victime expirante, qui franchirent le seuil de l'appartement où ils venaient de se faire une issue et dont toute l'allégresse était convertie en soupirs.

Quelques esclaves de Polydore

dangereusement blessés se traînèrent aux pieds de leur maître, et il apprit de leur propre bouche, que cette émeute était la cause de la résistance qu’avaient opposée ses fidèles esclaves, pour le défendre, lui, ainsi que sa famille, d’une bande assez nombreuse de nègres qui venaient des états voisins. La défense fut cependant désastreuse, car ceux qui étaient forcés de se défendre furent vendus par leurs ennemis altérés de sang et qui hurlaient et grinçaient des dents avec de brutales délices ; ils les poursuivirent dans leur course meurtrière, jusque dans le salon du planteur, où les femmes qui s’y trouvaient eurent recours, avec une énergie surnaturelle, à la protection de leurs amis ; de sorte que la paisible réunion demeura exempte de la nécessité de prendre les armes ; devenus la proie des barbares, ils furent tous traînés à la boucherie comme des moutons qu’on égorge, et périrent de la main des sanguinaires, au pouvoir desquels ils étaient tombés. Les atrocités qui suivirent celles-ci devraient être à jamais voilées ; on va néanmoins découvrir encore un trait, après lequel on abaissera le rideau, car, représenter la scène dans

tout son naturel, dans toute sa nudité, dans toute sa réalité, ce serait violer les règles de la décence, et blesser des oreilles qui ne sont encore ouvertes qu'à la pureté et à la sensibilité.

Le premier pas des insurgés fut de mettre en pièces, les hommes et les femmes ; les premiers furent subitement massacrés par quelques-uns des meurtriers, tandis que d'autres forçaient inhumainement les femmes à ouvrir les yeux, pour qu'elles fussent ainsi témoins du massacre de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde.

On trancha la tête à Polydore et on l'attacha à une longue perche, pour la porter en triomphe à la plantation voisine. Un des plus anciens chefs de ces monstres de scélératesse osa faire des propositions de mariage à la veuve désespérée, qui repoussa avec horreur ces infamies. Mais le refus de cette femme ne lui servit en rien: on se saisit d'elle et on lui fit souffrir, ainsi qu'à ses jeunes demoiselles, quelque chose de plus horrible que la mort ; mais c'est ici que le rideau s'abaisse, ne laissant à raconter que les derniers événements qui couronnent cette scène tragique, et qui avaient été choisis entre mille autres

circonstances de ce genre, datant de la même époque.

À l'aube du jour qui suivit celui où s'était passée la catastrophe dont on vient de parler, le corps de Polydore le Breton et ceux de son aimable famille furent mêlés ensemble et jetés dans un profond cloaque, qui avait été creusé en hâte pendant la nuit, dans le jardin de la plantation. La fosse fut recouverte d'un ou de deux pieds de terre, et c'est dans ce trou que reposent les dépouilles mortelles de Polydore le Breton, et celles de son aimable mais bien malheureuse famille.

DELLE. ODILE CHERRIER.

Un épisode gallo-canadien

1800

L'astre qui règle fixement le cours de la saison s'était déjà renouvelé pour la sixième fois ; et cependant le cœur d'Adolphe soupirait toujours pour la belle Emma. Il ne cessait, lui aussi, de se renouveler brillant comme l'aurore et tout vivant d'espérance. Ce cœur, qui n'était encore âgé que de seize printemps, était loin d'être novice dans l'art d'aimer: tant l'amour opère promptement ! Adolphe avait cru remarquer dans le caractère de sa maîtresse une réciprocité de sentiments non équivoque ; et de fait, il ne s'était pas trompé... Adolphe aimait, et il était aimé. Mais, chose étrange ! Si cette première notion du caractère d'Emma n'avait pu échapper à ses recherches constantes, l'amour ne l'aveugla pas à un tel point qu'il ne dût s'apercevoir également qu'un autre Adolphe avait su aussi s'ouvrir le cœur de la belle Emma et s'y assurer un asile à l'abri,

peut-être, de ses traits. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il réitérât ses perquisitions amoureuses... Ses soupçons devinrent de plus en plus inquiétants pour celle qui en était l'objet.

D'un autre côté, Emma qui ne sentait que trop ces inclinations pour Eugène (c'était le nom de son autre adorateur), essayait en vain de dissuader Adolphe de la passion secrète qui germait depuis longtemps dans son sein en faveur de son rival... mais l'amour est plus pénétrant que cela... il sait aussi enlever le fard dont se pare l'amour... comment peindre, en termes humains, la duplicité d'affection qui régnait chez elle ? En proie aux flammes alternativement renaissantes de deux feux qui s'étaient allumés en elle pour ne s'éteindre qu'à la mort, sa situation était des plus déplorables. Dormait-elle ? Elle voyait en songe ceux que, l'instant d'auparavant, elle avait vus en réalité. Veillait-elle ? Son âme était sans cesse déchirée par le souvenir de deux autres âmes qui se déchiraient sans cesse à son seul souvenir. Faisait-on du bruit au dehors ? Il lui semblait être environnée de l'encens de ses deux amants. Il lui semblait entendre l'anneau fatal d'Eugène faisant

raisonner celui d'Adolphe, et celui d'Adolphe, à son tour, repoussant fièrement celui d'Eugène. L'appelait-on ? Deux voix seulement venaient frapper son oreille, et c'étaient celles d'Adolphe et d'Eugène. Tu m'aimes ? Semblait lui dire l'un. Tu ne m'oublieras pas ? Demandait l'autre. – Mais à quel titre, se disait-elle, Adolphe peut-il avoir des prétentions à mon amour ? – Puis après un profond soupir... Ah ! je le sais... c'est qu'il m'a toujours aimée... Et Eugène ?... Ah ! je le sais... c'est qu'il ne m'a jamais oubliée.

Cependant, la défiance d'Adolphe était parvenue à son comble ; et ses soupçons dégénérent bientôt en une certitude affreuse qui augmentait de jour en jour la teinte rembrunie de ses pensées mélancoliques. Il ne pouvait souffrir l'idée qu'un émule partageât, dans le cœur de son amante, un rang qu'il se croyait dû d'occuper à lui seul. Adolphe *ne voulait point d'émule*, et Eugène *point d'égal*. Ses parents qui tenaient à une de ces anciennes familles seigneuriales qui habitèrent la Nouvelle-France, sous le commencement du règne britannique, et qui comptaient déjà nombre de lauriers acquis dans

les dernières guerres avec les États-Unis, s'étaient longtemps opposés à une alliance qui ne commandait nullement l'identité de condition des époux futurs: mais ils avaient été forcés de céder aux désirs d'Adolphe, dont un refus formel eût sans doute mis les jours en un péril éminent. Quant à celui-ci, persuadé que ni l'argent ni la naissance ne rendent heureux, si le cœur n'est pas satisfait, il n'écoutait que la vivacité du sang qui pétillait dans ses veines: tant l'amour élève quelquefois au-dessus des richesses ! Il ne lui restait plus à avoir que le consentement d'Emma ; et certes, ce n'était pas le moindre, ni le plus facile à obtenir.

Résolu donc de ne point mentir aux os de ses pères, dont quelques-uns venaient de s'ensevelir tout récemment du sommeil de la mort, il prit le parti de demander justice à celui de qui il ne pouvait l'obtenir que dans son propre sang ! Ô justice incomparablement plus grande de mon Dieu ! Je vois deux êtres qui n'ont été créés pour ainsi dire que pour la vie, ne chercher qu'à se la ravir !.....

.....

Deux jours s'étaient écoulés, depuis que la rage du bouillant jeune homme n'attendait plus que l'occasion favorable de s'assouvir sur Eugène. Celui-ci, de son côté quoique d'une condition médiocre, avait de l'honneur et du courage surtout à opposer à celui de son antagoniste. – Bien qu'il fût averti de son projet de vengeance, il n'en continua pas moins ses visites auprès de son amie, dont l'issue de la querelle ne laisse pas à douter qu'il n'eût recueilli les premiers vœux.

Eugène entrait dans sa dix-huitième année. Il appartenait, ainsi qu'Emma, à une famille brave et honnête dont le père était cultivateur. Élevés tous deux dans le même village, et presque sous le même toit, ils avaient conçu l'un pour l'autre une amitié réciproque que l'âge ne fit qu'accroître et changer en un serment de fidélité perpétuelle entre eux... serment aussi téméraire qu'enfantin ! Le lait de deux mères amies était venu, pour ainsi dire, faire éclore chez eux leur fidèle amitié ; et le baptême préalable d'Eugène semblait signifier la supériorité qu'il devait avoir un jour sur sa moitié chérie, car Emma n'avait

que quinze ans. En un mot, tout semblait présager que le ciel destinait Emma à Eugène et Eugène à Emma !

Lorsque le zéphyr agitait mollement les feuilles des arbres, Emma aimait à reposer sa tête sur les genoux d'Eugène ; et Eugène recevait avec empressement ce précieux fardeau. – Si, dans la saison printanière, il rencontrait une rose, il allait gracieusement la marier au teint vermeil des lèvres d'Emma. Si, dans le temps de la vendange, Emma cueillait un fruit, le premier qui le goûtait, c'était Eugène... Ô admirables détours de l'enfance !.....

.....

L'humeur violente d'Adolphe ne lui permettant pas de différer sa vengeance, il se hâta de faire à son ancien ami un appel auquel il ne tarda pas à se rendre. Il voulut néanmoins (je devrais dire il put... et je ne sais trop comment) prendre toutes les précautions que la prudence suggère en pareil cas. Tancredi (ainsi s'appelait son second) était un jeune homme du même tempérament que lui et sujet à la même passion.

Adolphe, les yeux hagards, le teint pâle et livide, se traîne chez lui et, d'une voix entrecoupée de sanglots et de mouvements de colère, le prie de l'assister dans la position critique où il se trouve maintenant.

« Cher et valeureux Tancrède, lui dit-il, je sais que tu as toujours été dévoué à la cause sacrée de l'innocente victime que l'on immole avec impunité. Eh bien ! nieras-tu aujourd'hui ton empressement à cet égard ? Vas-tu détruire en un jour les brillantes actions dont tu as enrichi ta renommée pendant des années entières ? Je te demande un service... vas-tu me le refuser ? »

« Ami, reprend Tancrède, qui ne savait encore rien de ses desseins, commande et j'obéis. – Ce cœur qui palpait jadis pour toi au-dedans de mes entrailles, y palpite encore avec la même ardeur aujourd'hui. »

« Tancrède, né sous un ciel propice, je vis, dès le berceau, s'ouvrir pour moi une carrière de gloire et de prospérité. Entré dans le monde, je fus accueilli de bonne heure dans la plus haute société. Bientôt (faut-il le dire !), bientôt je

m'aperçus que ce que le monde fait payer si cher n'est au fond qu'un tissu d'amertumes qui ne laissent après elles que le regret de les avoir sucées. Je cherchai donc fortune ailleurs, et ce ne fut que chez une honnête et simple villageoise que je crus enfin l'avoir trouvée ; maîtresse de mon cœur, maître du sien, l'hymen allait achever de nous rendre heureux, quand un monstre que l'enfer a vomi dans sa fureur pour me persécuter... un... (ah ! pardonne à ma douleur !) vint, par son exécrationnable présence, mettre un obstacle invincible à cette union... tu as entendu, Tancrède ?... Que me reste-t-il à faire ? »

« Te venger, s'il en est temps encore ; sinon, supporter en homme ce coup qui ne part que de la main d'un traître. »

« Point de délai, ami, et c'est toi qui vas me secourir ? »

« Oui, je le jure par notre ancienne amitié. »

« Tancrède, il est donc vrai, tu souris à l'infortuné qu'un dernier revers vient d'abattre ? Je puis donc épancher dans ton cœur tout ce que le mien éprouve d'angoisses et de désespoir. Ah !

qu'il est doux d'avoir un ami ! C'est dans l'adversité qu'on en fait la plus consolante expérience... tu le sais... je te confiai, il y a six mois, un secret que la discrétion seule de Tancrède pouvait arracher à l'oubli auquel je le destinais... point de mystère... j'aimai la fille de Monsieur B... et tu le sus. Longtemps je cherchai quelqu'un qui pût être le dépositaire de ce secret ; et toi seul, cher Tancrède, toi seul, sus attirer ma confiance. Les malheureux sont si délicats !... Parle... pourrais-tu m'avoir trahi ? »

« Ma tête, cher Adolphe, est à tes pieds qui dépose en faveur de mon innocence. – Mon sang, ce sang si noble, ce sang l'héritage de mes pères est là... qui proteste et maudit le parjure... »

« Assez, assez, je ne doute plus de la droiture de tes intentions... mais Emma m'est enlevée pour jamais !... Et celui qui me l'enlève est un ami, c'est Eugène ! Et son insolence s'est accrue, depuis qu'il a su trouver en moi un digne rival... »

« Qu'il périsse ! et avec lui son audace. Qu'elle s'arrête là... où elle a commencé... allons

– volons où l’honneur nous appelle. »

.....

Les préparatifs se font ; la sanglante invitation est acceptée ; l’acharnement est égal de part et d’autre. Adolphe et Eugène mettent ordre à leurs affaires. Les malheureux ! ils ne savaient pas qu’en pareille occasion, ils devaient plutôt mettre ordre à leur conscience ! Le lieu de la rencontre (peut-être la dernière) est fixée... l’heure est arrivée... on se rend... le coup ne tarde que l’instant de partir.

Hercule (c’est le second d’Eugène) lui représente, mais en vain, l’atrocité de l’action dont il va se rendre coupable. Une voix plus forte que celle de l’amitié s’est faite entendre ; c’est celle de l’honneur. Ce ne sont plus de douces pulsations qui font bondir son cœur ; ce sont de vives émotions qui l’ébranlent dans toutes ses puissances.

Hercule avait eu l’inappréciable avantage de recevoir de ses parents une éducation très soignée ; et ce fut dans cette occasion qu’il en donna les preuves les plus authentiques. Il ne put

envisager sans une compassion mêlée de courroux l'état où le caractère de nos deux jeunes champions, dont l'impétuosité semblait être le guide unique, les réduisait ainsi que deux honnêtes familles qui étaient totalement ignorantes de ce qui se tramait alors. Quoi qu'il en soit, il ne perd pas espérance, ou plutôt l'espérance ne l'abandonne pas (car Dieu sait si cette affaire ne l'en avait pas entièrement privé). Il met en œuvre tous les ressorts de sa subtile dialectique, pour calmer ces esprits exaltés ; mais voyant que ni la conviction du raisonnement, ni la force de la parole ne pouvaient lutter contre le torrent des passions: « Hommes féroces et affamés de sang, leur dit-il avec l'accent du désespoir, allez, courez à la boucherie, où vous êtes vous-mêmes les immolateurs ; mais, malheur à celui qui y sera égorgé ! L'anathème, oui, l'anathème plane sur sa tête odieuse. »

Les adversaires, par leurs gestes et leur contenance, semblent braver ces menaces... d'un œil où se peignent la rage et l'indignation, ils examinent l'arme meurtrière que les deux seconds sont occupés à charger. Leurs traits n'ont

rien d'humain ; une altération brutale s'y est introduite. Leurs cheveux hérissés, le sang qui bouillonne dans leurs veines, décèlent chez eux quelque chose qui ne tient pas à l'humanité. Tout est prêt... la distance est mesurée ; les témoins de cette scène barbare sont là qui en attendent le dénouement. Le signal se donne... la décharge s'effectue... Ô prodige ! Les deux balles vont en sifflant se perdre inutilement dans les airs. Ô Providence, j'y vois ton doigt protecteur ! « Arrêtez, arrêtez, s'écrie Hercule. Ne faites pas de ce champ, le champ du meurtre et de l'assassinat. *Que la voix du sang du mourant ne crie pas de la terre jusqu'au ciel.* Ici doit s'éteindre votre haine. Eh quoi ! un Dieu a su endurer la mort, faibles créatures... et vous ne sauriez supporter la vie ! »

La foudre qui fût tombée sur nos deux adversaires n'eût pas fait une impression plus profonde que ne firent sur eux ces dernières paroles de l'enthousiaste Hercule. Leurs sens demeurèrent glacés et immobiles ; ils étaient comme interdits et atterrés. Une réflexion subite semblait avoir opéré en eux les mêmes merveilles

que la présence de la généreuse Esther opéra jadis sur le cœur endurci du fier Assuérus. Ils parurent un instant dociles à la voix de la raison ; quelque chose néanmoins semblait encore chez eux s'opposer à son joug entraînant. Hercule, qui s'en aperçut, crut qu'il importait de les traiter avec un peu plus de ménagement ; un rayon d'espoir caressait sa grande âme... il reprit :

« Braves jeunes gens, qu'une fougue insensée amène sur ces lieux, comment avez-vous pu vous livrer à des excès que non seulement la religion, mais encore l'honneur, que dis-je, l'honneur, ce prétexte simulé qui vous fait agir aujourd'hui, condamnent également. Mais, ne perdez pas espoir, l'erreur ne dure pas toujours. Tôt ou tard on en revient. Beaucoup d'autres déjà sont venus aussi près que vous du précipice qui tous, cependant, l'ont su franchir. Écoutez ce que va vous dire le plus sincère des amis. Croyez en ses paroles, la dissimulation ne règne pas chez elles.

« Il est une loi divine, immuable par conséquent, qui défend l'homicide. L'esprit d'insubordination et les penchants de notre nature vicieuse se sont de tous temps refusés à

l'accomplissement parfait d'un ordre qui ne pouvait émaner que d'en haut. Aussi n'avons-nous jamais bien compris qu'au bras de Dieu seul, il est réservé de s'appesantir sur nous et que celui qui a créé a seul le droit de détruire. « C'est à moi que la vengeance est réservée ; et c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur. » Oui, de tout temps, Dieu a dit à l'homme: « Tu ne tueras pas. » De tout temps l'homme a osé dire: « Je tuerais. » L'action que vous venez de commettre, jeunes gens, contredit donc cette loi de votre Dieu... et vous l'envisageriez de sang-froid ! Ce n'est pas tout, elle contredit encore la saine raison.

« Car, que nous dit la raison ? Que Dieu seul est l'arbitre de notre vie et de notre corps ; que, loin de pouvoir arracher à autrui une vie qu'il ne tient pas de nous, nous ne pouvons pas même attenter à la nôtre ; que c'est, par conséquent, usurper les droits de Dieu et outrager sa volonté sainte, que de le faire. Or, quoi de plus absurde et de plus ignominieux.

« Le duel dénote encore dans celui qui y consent, un vide de tout sentiment de religion ou de piété, car le duelliste expose à un danger

évident, non seulement son propre salut, mais encore celui de son adversaire. Combien en effet ne doit pas faire trembler, même le déiste, la pensée que, les mains vides de mérites, et peut-être encore fumantes de sang de son frère, il va comparaître au sacré tribunal, sans aucune citation de la part du souverain Juge ? Le duel porte encore injure au bien public, auquel il enlève souvent des hommes très courageux, et qui pourraient être utiles à leur patrie, en guerre, comme dans le temps de la paix. Enfin le duel, loin d'être commandé par l'honneur, en est, au contraire, repoussé. Car, en écartant tout préjugé, l'on conviendra sans peine, que l'honneur ne consiste que dans l'exercice de la vertu et la jouissance d'une bonne réputation auprès des gens de bien. Or, ce n'est pas en vengeant une ombre d'insulte que l'on acquerra cette jouissance, puisque le grand art ne consiste pas à rendre une injure, mais à la savoir accepter avec ce degré de noblesse qui caractérise l'homme patient. Ce n'est pas non plus en sapant la base de toutes les vertus (je veux dire l'humanité) qu'il parviendra à les mettre en pratique. D'ailleurs, la

vie est un bien d'un ordre supérieur à l'honneur, l'honneur ne doit donc pas commander à la vie, mais la vie à l'honneur. »

Jusqu'ici, Hercule avait été entendu avec une sorte de satisfaction ; mais il fut tout à coup interrompu par Adolphe. « Ami, tout ce que tu viens de présenter à mon esprit entraîne son assentiment. Mais il me reste encore un doute. Sera-ce toi qui vas le dissiper ? Personne n'est obligé de laisser flétrir sa réputation. Or, celui qui, étant appelé à un combat particulier, refuserait de s'y rendre, laisserait flétrir sa réputation au jugement des hommes. – Honte donc à celui-là ! »

« N'allons pas si loin, mon cher Adolphe, et n'inculpons qui que ce soit, avant d'avoir entendu sa justification. Que je suis aise, pourtant, de voir que la vérité n'est plus cachée à tes yeux que sous un voile très léger. Mais continuons et essayons à le soulever... De deux maux, il faut choisir le moindre. Or, il vaut bien mieux encourir l'opprobre et le mépris des hommes, que de défendre sa réputation par des moyens que proscrivent également et les lois divines et les

lois humaines. Celui donc qui examinera attentivement combien de pas il fait chaque jour vers le terme de sa course, ne sera pas assez insensé pour oser faire en un instant le saut le plus périlleux qui fût jamais – « Le saut de l'éternité ! »

« Mais, reprend Eugène, le duel est un acte de grandeur d'âme ; il est donc permis ? »

« Eugène, renonce aux fausses illusions qui t'ont jusqu'à présent séduit sur la véritable grandeur d'âme. Dis-moi, exista-t-elle jamais dans ce préjugé féroce qui, comme l'a dit un philosophe (qui ne peut t'être suspect), *met toutes les vertus à la pointe d'une épée*, et auquel tu donnes le nom d'honneur ? *Vit-on*, continue le citoyen de Genève¹, *vit-on un seul appel sur la terre, quand elle était couverte de héros ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ?... Tu veux te battre au premier sang ! grand Dieu ! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce ?... Le veux-tu boire !... Le vrai courage a plus de*

¹ Jean-Jacques Rousseau.

constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être. L'homme de bien le porte partout avec lui ; au combat, contre l'ennemi, dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité, dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort... L'homme de courage dédaigne le duel et l'homme de bien l'abhorre... Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir... »¹

Ainsi parle l'auteur du *Contrat Social*, et tu hésiterais à te rendre à un homme qui ne peut lui-même résister (tout pervers qu'il est) à une vérité si palpable ? Tu assimilerais la grandeur d'âme à ce que réproouve la saine raison ? Tu profanerais le nom sacré de héros, en le donnant à un être qui, renonçant à l'humanité, n'a pas horreur de l'attaquer dans son propre frère ? Ô comble de la dégradation de notre siècle ! On n'hésite pas à proclamer une vertu, le plus vil, le plus inhumain, le plus féroce et le plus horrible de tous les crimes... le crime volontaire et prémédité !... »

« Brave Hercule, disent de concert Tancrède et

¹ *Nouvelle Héloïse*, 1^{ère} partie, lettre 57.

nos duellistes, tes paroles sont suaves comme le miel ; et si tu y mets quelquefois de l'aigreur, ce n'est que pour calmer chez nous une humeur plus aigre encore. »

« Ma tâche est remplie. Je n'ai accepté la charge dont je suis revêtu envers un d'entre vous que pour vous rendre un service que je croyais être de la plus haute importance. J'y ai réussi ; et je suis le plus heureux des hommes. Venez maintenant, Adolphe et Eugène ; venez, amis autrefois si généreux, et aujourd'hui plus généreux encore ; venez vous donner le baiser de paix et de réconciliation ; venez déposer les armes de la vengeance, pour revêtir celles de la douce amitié ; venez tous deux renoncer à la mort et sourire à la vie. »

« C'en est assez, dit Eugène, je te pardonne, Adolphe. »

« Quoi ! c'est moi qui suis coupable... et c'est ainsi que tu te venges ! Ah ! pardonne à mon âge... Me voici à tes pieds, prêt à faire le serment que tu exigeras de moi. Un seul sacrifice pourra désormais me coûter... Mais il sera terrible ! »

.....

Hélas ! le sacrifice ne fut pas si grand pour ce pauvre Adolphe... toute la force en pesait sur Eugène... Emma avait tout su... elle avait cessé d'exister !... Le cimetière comptait déjà une tombe de plus ; et c'est Emma qui l'allait habiter. Eugène eut la consolation de l'y suivre. Avant que de mourir, il avait trouvé, parmi les papiers de sa fiancée, un billet contenant ces mots :

À Eugène !

« Pardonne, si je meurs, pardonne ; mais je serai peut-être la cause de la mort de vous deux, Adolphe et toi... mort que je veux expier par la mienne. J'aimai Adolphe, il est vrai ; mais je ne l'aimai qu'en passant, et comme l'on savoure, sur son chemin, une de ces fleurs qui s'exhalent en répandant un parfum éphémère !... Mon amour était tout entier à toi... Au moment où j'allais compter des jours longs et heureux, le trépas va peut-être t'enlever à Emma... Eh bien ! qu'il me frappe aussi... il ne m'enlèvera pas du moins à Eugène !... Que dis-je ? il ne pourra m'enlever à

personne, puisque le seul objet que je chérissais au monde, n'a laissé, en le quittant, à mes côtés qu'un vide immense ! Je vivrais, s'il vivait... je meurs puisqu'il meurt... Adieu ! je pars pour longtemps ! »

« * * * * * 1800. »

« EMMA »...

Un mois après, une vile poussière couvrait la sépulture de ce *trio infortuné*...

PIERRE-ANDRÉ.

Adolphe et Eugène

Adolphe était fils de monsieur de St-Louis ; il appartenait à une des premières familles du Canada, et n'était encore âgé que de dix-sept ans, lorsqu'il fit connaissance avec Eugène, un de ses compagnons de classe, qui en avait dix-huit. Adolphe était d'un caractère très passionné ; il n'écoutait que son ressentiment et sa vengeance, dès qu'un ami même l'avait provoqué. Il n'en était pas ainsi d'Eugène: il était doux, bon, compatissant, et, quoique d'une famille moins distinguée que celle d'Adolphe, son caractère aimable et ses manières polies lui avaient acquis l'estime et l'amitié de ses camarades d'enfance. Chacun le choisissait pour son modèle: un jeu était-il proposé ; on le soumettait au jugement d'Eugène. S'agissait-il de faire une promenade, celui qui la présidait, c'était Eugène. Quelqu'un avait-il mérité d'être couronné, le lauréat, c'était encore Eugène. En un mot, autant on chérissait

Eugène, autant on ne pouvait supporter Adolphe ; et celui-ci, qui ne pouvait rencontrer un ami parmi tous ses compagnons, en trouva un dans la personne d'Eugène, qui était le seul qui voulût l'être. Adolphe avait plusieurs fois tenté, mais infructueusement, de conquérir la bienveillance des autres écoliers: il en trouva quelques-uns qui, à cause de ses richesses et de son rang, lui manifestèrent des sentiments de confraternité ; mais pour tout dénouement, il n'eut jamais que des querelles.

Eugène voyant que ce jeune homme avait été élevé à toutes ses volontés, livré à tous ses caprices, et que son cœur n'était pas aussi méchant qu'il paraissait, résolut de le corriger, ou du moins d'apaiser en lui la fougue des passions, si dangereuse à la jeunesse.

Un jour qu'Adolphe s'était querellé avec un de ses compagnons de classe, pour de simples bagatelles où il alla jusqu'au point de se battre, Eugène voulut le reprendre avec douceur et bonté ; mais, il lui répliqua qu'il *n'écouterait personne*. À la représentation d'Eugène, qu'il n'était pas encore sous sa propre domination, et

que son père pouvait user envers lui de toute l'autorité que lui déléguaient en pareil cas la loi naturelle, il s'emporta en fureur, s'élança sur Eugène et le saisit à la gorge, en le menaçant de lui faire payer cher les paroles si raisonnables qu'il venait de proférer et qui s'accordaient si peu avec le délire de son tempérament. Eugène étant parvenu à se débarrasser de ses mains, lui dit avec douceur:

– Comment, Adolphe, oserais-tu me frapper, moi qui t'aime et te chéris tant ?

Adolphe, tout honteux et confus d'avoir tenté d'élever sur son ami une main ennemie, lui répliqua avec vivacité:

– Pardonne-moi, Eugène. Je t'ai fait dans ma colère des menaces que tu ne méritais pas, toi, si bon et si tendre envers moi. Non, je ne suis plus digne d'être ton ami ; je ne mérite plus que tu me presses sur ton cœur, que tu me dises encore: *je t'aime !* Adieu, Eugène, je te quitte...

Et déjà la porte s'était entrouverte.

Adolphe allait disparaître, lorsque son ami le retenant lui dit:

– Non, Adolphe, ne me quitte pas. Je ne puis que t’aimer davantage en voyant que tu confesses ta faute, que tu reconnais tes torts. Viens mon ami, ah ! viens dans mes bras ; je te pardonne.

Adolphe, vaincu par cet élan d’un cœur magnanime s’écria :

– Ô trop généreux Eugène ! Non, je ne te quitte pas. Je veux m’attacher à tes pas ; je veux vivre et mourir, s’il le faut, pour toi.

Puis ils se jetèrent dans les bras, l’un de l’autre, et se jurèrent une amitié mutuelle, que les glaces seules de la mort puissent éteindre.

Ils continuèrent leurs études ensemble et finirent à peu près dans le même temps. Eugène n’avait du goût que pour la loi et Adolphe n’en avait que pour la médecine, en sorte qu’ils embrassèrent tous deux, à la même époque, la profession qu’ils avaient choisie.

Durant un beau jour du mois de juillet, ils se promenaient ensemble, en se rappelant, l’un à l’autre, les jeux et les plaisirs de leur enfance ainsi que l’amitié qu’ils s’étaient éternellement vouée. Adolphe retraçait aussi à son ami le

souvenir de l'âpreté primitive de son caractère et lui en demandait encore pardon. Eugène le pria de son côté de ne plus lui rappeler cette scène, depuis longtemps oubliée.

Les deux jeunes gens traversaient une des belles rues de ***, lorsque, tout à coup, ils demeurèrent frappés à l'aspect d'une jeune beauté qui était assise à une fenêtre. Elle avait un livre à la main, et paraissait absorbée dans de sombres réflexions ; ils purent l'examiner, sans qu'elle les aperçut. Olympe (c'était le nom de la jeune fille), était d'une beauté remarquable. Sa taille svelte et élégante rivalisait avec celle des Grâces, ses yeux bleus et pleins de tendresse annonçaient la douceur comme la bonté de son âme. Sa belle chevelure blonde tombait en boucles flottantes sur ses épaules d'une blancheur qui eût fait pâlir celle de la neige. Sur sa bouche de rose était empreint le sourire enchanteur ; sa figure, quoique pâle, ne laissait pas que d'avoir une expression angélique ; sa main plus blanche que la colombe, était petite et délicate ; son pied avait toute la forme et toute la beauté de celui des femmes espagnoles.

Après avoir longtemps admiré les charmes de cette séduisante personne, les deux amis poursuivirent leur marche. Dès ce moment, Adolphe devint taciturne et froid ; il paraissait triste et rêveur et ne se laissait plus séduire à la vue des autres beautés qui se présentaient devant lui.

Eugène lui en demanda la raison, mais un silence opiniâtre fut sa réponse. Dès lors, il s'aperçut que les traits de cette belle Nymphe avaient percé son cœur.

– Adolphe, lui dit-il, c'est en vain que tu veux me cacher tes dispositions ; je le sais, tu es amoureux de la charmante Olympe.

– Olympe, dis-tu ; c'est le nom de cette intéressante jeune fille ? Tu la connais sans doute, Eugène.

– Oui ; elle est ma cousine.

– Et tu ne m'as jamais dit que tu avais une si aimable cousine ?

– Il n'y a pas très longtemps qu'elle est revenue du couvent des Ursulines, où elle était en pension depuis trois ans.

– Eugène, j’ai une grâce à te demander.

– Et laquelle ?

– C’est de m’introduire auprès de la famille de ta gracieuse cousine ; car, depuis que je l’ai vue, il m’est impossible de vivre sans elle !

– J’y consens. Mais, sache que mon oncle est un homme d’un singulier caractère, qu’il ne donnerait pas sa fille à un homme d’une fortune et d’un rang supérieurs à celui de sa fille ; car, il croirait la rendre malheureuse, dans l’appréhension que le caractère doux et compatissant d’Olympe ne sympathisât pas avec le tien. Juge d’après cela si ta fougue et les passions trouveraient grâce auprès de lui ?

– Oh Eugène ; il n’y a rien que je ne fasse pour réprimer mes mauvaises habitudes ; que dis-je ? pour réformer mon caractère, dès qu’il s’agira de conquérir l’amitié d’Olympe. Je vais m’efforcer de me concilier les bonnes grâces de son père, et lorsqu’il verra nos sentiments réciproques, il ne pourra s’opposer à notre union.

– S’il en est ainsi, et que tu me promettes de maîtriser des défauts qui peuvent faire ton

malheur, demain, je te mène chez mon oncle.

À ces mots, Adolphe saisit la main de son ami, la presse sur son cœur, et l'inonde de ses larmes, mais quelles larmes ? Celle de l'ivresse et de la joie. Ô mon ange tutélaire, s'écria-t-il, que ne te devra pas Adolphe, si, par ton entremise, il obtient la main de la belle Olympe ? Il te devra ses beaux jours ; il te devra sa vie, son existence ; il se devra tout à toi. Eugène lui répondit par des serments et par des vœux, après quoi, ils se séparèrent, pour se retirer chacun chez soi.

Adolphe sommeilla à peine, tant il brûlait d'impatience de voir le lendemain ; l'horloge n'avait pas encore sonné la septième heure que déjà il était hors du lit. Il se rendit au jardin où il attendit l'arrivée de son ami au milieu des fleurs, dont le gazon était parsemé, et qui répandaient un parfum odoriférant. Les minutes étaient pour lui des heures, et les heures des siècles ! Enfin, Eugène arriva.

– Ah ! te voilà, s'écria l' impatient ami, il y a longtemps que je te désirais.

Les deux jeunes gens partirent alors pour

rendre leur visite. Comme ils y allaient avec des dispositions différentes ! L'un en proie à une flamme dévorante, courait chercher auprès d'Olympe, quelque chose qui pût l'éteindre ou la calmer. Insensé ! qui ne savait pas que cette entrevue devait allumer dans son cœur les désastres du plus violent incendie ! L'autre, animé par les pressantes sollicitations d'un ami, ne s'y rendait que pour condescendre aux désirs de celui qui avait su s'attirer son estime. Comme leur entretien dut être varié ! Oh ! que j'eusse désiré y participer.

À peine s'étaient-ils mis en route, que le chemin même qui, quelques instants auparavant, aurait dû paraître si long à Adolphe, fut pour lui (je devrais dire pour son cœur), d'une étrange brièveté. Arrivés à la demeure de M. Dupuis (c'était le nom du père d'Olympe), ils reçurent de sa bienveillance l'accueil le plus flatteur.

– Bonjour, mon cher neveu, comment te portes-tu ?

– Très bien, mon oncle, je vous remercie, et ma cousine ?

– Elle jouit d’une parfaite santé.

– Vous me permettrez, sans doute, de vous introduire mon ami intime, monsieur de St. Louis ?

– Monsieur Dupuis, j’ai l’honneur d’être votre serviteur.

– Monsieur, je suis bien le vôtre.

– Mais, à propos, Olympe est-elle ici ? Il y a si longtemps que nous sommes séparés l’un de l’autre ; que je serais au comble de la joie de pouvoir renouveler notre ancienne familiarité !

– Elle va descendre à l’instant même: tu sais que les demoiselles sont fortes sur l’étiquette, et qu’elles aiment quelquefois à se faire attendre. Souvent c’est pour réparer quelque dérangement qui s’est opéré dans leur toilette ; souvent aussi, c’est par pure fantaisie. Mais enfin il faut leur passer tout ; car, lorsque les bonnes âmes commandent, il faut leur obéir.

– C’est vrai, dit Adolphe, après un moment de réflexion, elles ont tant de droits à nos respects.

Quelques minutes après, Olympe descendit vêtue d’une robe blanche, dont la simplicité

faisait tout l'ornement. Elle salua avec ingénuité son père ainsi qu'Eugène, et dès qu'elle aperçut l'étranger, un trouble indicible se répandit sur sa physionomie, qu'il couvrit d'une rougeur purpurine. Enfin, lorsqu'elle fut introduite à Adolphe, celui-ci la salua d'un air, on ne peut plus gracieux. Il ne put s'empêcher de contempler, avec une espèce de délice, sa beauté et l'élégance de sa taille. Son maintien annonçait de la fierté dans son caractère ; et quiconque n'eût pas été certain de la réalité de son existence, l'eût prise pour quelque génie aérien, ou pour quelque sylphide au pied léger, à la mine céleste.

La conversation ne languit pas comme il est naturel de le supposer ; les saillies nombreuses dont Olympe sut l'embellir ne laissèrent à Adolphe aucun doute sur la vivacité et la pénétration de son esprit. Au sortir de cette courte, mais intéressante visite, nos deux jeunes gens se retirèrent, non sans invitation de la part de M. Dupuis et de son aimable demoiselle. Je laisse maintenant à juger à ceux dont le cœur est épris de quelque beauté, comme l'était celui d'Adolphe, s'il négligea, ou non, de s'y rendre ;

et si ses entrevues avec Olympe furent fréquentes.

Olympe ne tarda pas à s'apercevoir avec quelque sentiment d'approbation, de l'attachement qu'Adolphe ressentait pour elle.

Un dimanche qu'elle revenait de la messe, Adolphe la rencontra et lui offrit de la reconduire chez elle ; elle ne s'y opposa pas. Leur entretien fut animé, mais sincère, ce qu'ils se dirent alors, je n'ai pu le pénétrer ; mais que cette pénétration eût été utile, j'en suis persuadée, à la plupart de nos jeunes gens, chez qui (faut-il le dire ?) les paroles sont souvent infectées du poison de la supercherie ! Toujours, est-il vrai de dire que le résultat de cette entrevue (et de beaucoup d'autres) fut une demande en mariage adressée à la belle Olympe. La proposition n'encourait aucun obstacle de sa part ; mais il n'en était pas ainsi des dispositions de son père à ce sujet. Elle craignait qu'instruit du bouillant caractère d'Adolphe, il ne se refusât à leur union. Une autre raison qui mettait des entraves à leur alliance, c'est que le brave M. Dupuis était sous l'impression qu'elle n'était pas tout-à-fait

commandée par les convenances, Adolphe étant riche et d'un rang illustre, tandis qu'Olympe n'avait à se féliciter que d'une médiocre, mais honnête condition. Elle alléguait d'avance ces motifs à son amant, afin qu'il s'y prît de manière à en tirer bon parti auprès de son père. Adolphe, tout à sa passion, répondit :

– Oui, charmante Olympe, mais comme vos vertus sont infiniment au-dessus de tout trésor et de toute fortune, il est certain que c'est moi seul qui me trouve placé au-dessous de vous.

Le carmin de la pudeur colora pour un instant les joues vermeilles de la jeune fille, et cet acte de modestie fut toute sa réponse. Après quelques moments de silence, Adolphe reprit :

– Eh ! bien, divine Olympe, je me hasarderai cependant à demander votre main à un père, chez qui quelques préjugés refusent de me la donner. Je saurai combattre ses raisons et le faire consentir à notre union.

– Fasse le ciel que vous réussissiez ! laissa échapper Olympe, qui rentra chez elle, suivie d'Adolphe.

Elle se retira dans sa chambre ; car, elle ne voulait pas être présente à cette demande. Qu'on se figure le trouble et l'anxiété de cette pauvre jeune fille, dans une position si critique. M. Dupuis se rendit dans l'appartement où était Adolphe ; celui-ci lui exposa ingénument l'objet de sa visite et le supplia dans des termes énergiques, de se rendre à ses vœux. M. Dupuis lui exposa les raisons qui l'en empêchaient, mais Adolphe les réfuta avec tant de chaleur et montra tant d'estime pour Olympe, qu'il finit par se laisser persuader. On fit des préparatifs pour le mariage que l'on devait célébrer dans quinze jours.

Après cet événement qui décida de son bonheur, Adolphe alla trouver son ami.

– Oh ! mon cher Eugène, lui dit-il, c'est à toi que je dois ma félicité et ma vie ; car, si tu m'avais fui, lorsque j'ai risqué d'encourir tes disgrâces, par mes mauvais traitements, où en serais-je maintenant ? Ayant rejeté tes conseils d'amis, je ne serais devenu qu'un monstre que la société aurait eu en horreur, que la terre se préparerait à engloutir dans son sein ; tandis

qu'aujourd'hui, je suis le plus heureux des hommes. Dans quinze jours, je possède la charmante Olympe ; son père, témoin de nos dispositions mutuelles, a consenti à notre union.

Après avoir ainsi témoigné sa reconnaissance à son ami, il se jeta dans ses bras, comme s'il eût été, sinon l'auteur, du moins le conservateur de ses jours.

Quinze jours après, les registres de l'église de *** constataient une alliance de plus, et le prêtre consacrait par la plus sainte des cérémonies le bonheur de deux fiancés !

ANAÏS.

Une entrevue

Je vous l'ai déjà dit... l'amour, c'est le mobile des grandes actions ! Mais les souffrances... mais les revers de fortune... mais le malheur !... voilà le soutien de l'amour, voilà qui en est l'éternelle épreuve... Vous est-il jamais arrivé, à vous qui êtes encore entre les bras de l'innocente amitié, qui êtes encore vierge de sa virginité, à vous dont l'âme est pure comme le cristal de l'onde qui s'écoule paisiblement auprès de ma chaumière, vous est-il, dis-je, jamais arrivé de sentir, par vous-mêmes, tout ce qu'il y a de vrai dans ces paroles, tout ce qui règne de paix et de consolation chez elles ? Âmes bienheureuses ! rendez grâces à la Providence d'une faveur si signalée. Bénissez-la, cette Providence dont la main paternelle s'étend sur vous, comme une bienfaitante égide. Entonnez l'hymne de la reconnaissance et lui présentez l'encens de vos remerciements, car lourd est le fardeau dont il a

plu de vous délivrer.

Je me la rappellerai toujours cette soirée de paix et de jouissances, cette soirée qui fut tout à la fois et le commencement de mon bonheur, et le présage infailible des malheurs qu'elle devait m'apporter, cette soirée enfin où je la vis... toute ornée de ses charmes, toute belle de sa beauté. Ah ! c'est dans ces moments où le cœur est comme partagé entre la terre et le ciel, où l'âme rêve le bonheur d'ici-bas et celui d'en haut, où elle est comme arrachée par les liens de la vie passagère qui s'écoule triste, silencieuse et riche de fantômes, sur le bord du précipice, et où elle savoure par avance les délices de l'immortalité qui en est le principe ; c'est dans ces moments d'une double disposition, d'une double vie, d'une double existence, d'une double âme, que cette même âme, ce souffle de l'essence et du divin génie, est comme navrée d'amertume ; c'est alors qu'il y a chez elle quelque chose qui ne peut que se prêter aux larmes, en réfléchissant sur les misères de la créature ; c'est alors qu'il y a aussi dans elle comme de la joie, comme de la gaîté...

C'était une nuit d'hiver, une nuit froide

comme de la glace, une nuit calme pour tout, excepté pour celui qui aime ; une de ces nuits où la nature semble avoir empreint sur tous les objets qui vous environnent le sceau de la méditation ; une de ces nuits où tout vous répète : bonheur ! Le firmament était bleu comme l'azur, des myriades d'étoiles semées dans l'espace en perçaient la voûte immense. Tout était sombre, calme comme le cœur d'une jeune fille que les flèches de Cupidon n'ont pas encore atteint. Une seule chose était l'objet de ma pensée... l'astre qui éclaire le voyageur nocturne n'avait pas encore paru. Quelle en était la cause ? – Insensé, je voulais le rendre complice de mon infortune !... Des flocons de neige couvraient la surface de la terre ; mais c'était de cette neige glacée qui transit de froid au seul attouchement. Peut-être quelque victime de cinq ans souffrait-elle, couchée près d'un feu à demi éteint, sur des haillons qui n'ont de réalité que le nom ? Peut-être quelque malheureux luttait-il contre les horreurs de la famine ? Peut-être quelque cœur de mère pleurait-il, en attendant que le *corbeau* protecteur vînt, comme autrefois à Élie, lui

apporter le pain si nécessaire à l'existence de ses petits enfants ?... Toutes ces considérations n'avaient aucune influence sur mon cœur à moi, ce cœur encore jeune de ses seize ans, ce cœur encore novice aux tribulations, et qui en faisait son premier, mais bien rude apprentissage. – Une invitation venait de lui être faite ; il devait s'y rendre.....

.....

Ô jour trois fois heureux ! jour où je sus apprécier tout le prix de celle que j'aime ! jour où les heures s'écoulaient pour moi, comme des ombres ! jour enfin dont je puis assurer la réalité parmi tant d'autres jours qui ne furent qu'en apparence, et dont mon existence amère fut si amèrement abreuvée, te voilà donc passé.

« Aussi doux que le miel d'une abeille d'Hybla ! »

C'est à présent que ton souvenir se dresse plus fortement que jamais dans mon âme. C'est à présent qu'il s'y grave, à présent qu'il y a comme du noir dans ma pensée. Hier, il s'y gravait en caractères gais comme la vie ; aujourd'hui, il s'y

grave en caractères sombres comme la mort ! Et sache-le, ces caractères sont plus réels, plus stables que les autres... Ce ne sont pas des caractères d'un jour ; ce sont des caractères d'un siècle, des caractères que le temps ne saurait effacer, ce sont des caractères qui portent avec eux le sceau de l'ÉTERNITÉ !

C'était précisément l'époque du renouvellement d'une grande fête dans les registres de l'église ; de cette fête où il est dit que le Sauveur se fit grand, quoiqu'au berceau, par les témoignages de grandeur qu'on vint lui apporter des contrées les plus éloignées de l'univers ; de cette fête où il est dit qu'il manifesta, par l'adoration des Mages, sa DIVINITÉ, sa ROYAUTÉ et le prélude de ce poids immense de gloire que son HUMANITÉ sainte devait un jour lui acquérir au prix de tant de travaux. La coutume, comme on le sait, en ces jours de réjouissances, est de se réunir, dans la plupart de nos familles canadiennes, pour noyer en un commun repas, à une commune table, toute la joie que l'on ressent d'ordinaire en pareille rencontre. Le but principal de cette réunion est de

partager en frères le *gâteau*: comme si un pain simple et grossier devait être le signal de ralliement des disciples d'un même maître, de même que le *pain de toute substance* est le serment infailible de réconciliation entre les enfants d'un même père... comme si encore, on voulait établir dans notre siècle l'usage des anciennes agapes. Le *pois* et la *fève* de ces sortes de *gâteaux* sont encore un symbole qui, tout en retraçant les deux titres de ROI et de REINE, rappelle au chrétien le jour si mémorable où, étant reconnu pour son Souverain, son Libérateur fut aussi proclamé Souverain des Souverains !

Nous nous mêmes en chemin, ma sœur et moi, et fûmes rendus de bonne heure le soir au lieu où notre présence était requise. Comme ce cœur battait alors, mais battait paisiblement au-dedans des limites qui lui ont été circonscrites ! Comme il battait, je puis le dire, dans tout son flegme, dans tout son sang-froid ! Mais comme il battait un instant après, avec passion !

Arrivés à l'endroit en question, nous fûmes reçus avec tout l'empressement dont le sang canadien se signale partout. La joie était peinte

sur toutes les physionomies. On eût dit un cercle de jeunes nymphes et de bergers, exécutant de mélodieux accords: je dis de *mélodieux* accords ; et quelle plus douce mélodie que celle de l'union ? Quels accords plus mélodieux que ceux de tant de jeunes cœurs qui se parlent tous unanimement ? Quels accords plus mélodieux que ceux de tant de jeunes âmes qui, toutes, se confondent en une seule ?

J'avais déjà ouï parler de la belle Héloïse ; je m'en étais déjà imposé la douce obligation. Je ne la connaissais pas encore, que déjà ma sœur me l'avait fait connaître par ses descriptions. Mais qu'elles étaient loin de la réalité ! C'est lorsque je fus introduit à cette beauté (à cette réunion, je devrais dire, de toutes les beautés morales et physiques), à ce tout, à cette Héloïse, en un mot (car il n'est que son propre nom qui puisse dignement la qualifier). Ce fut, dis-je, par cette introduction, que je fus à même de contempler à mon aise ce prodige de toutes les vertus et de toutes les qualités. Ah ! mon âme, renonce, renonce à l'inutile prétention de pouvoir jamais atteindre ce haut objet. Jamais, qu'il t'en

souviene, jamais artiste humain ne sut dignement peindre un sujet surhumain ; jamais la nature n'atteignit ce qui est au-dessus de la nature ; jamais plume mortelle n'osa effleurer ce qui est immortel.

Avec quel plaisir ma main ne pressa-t-elle pas une main aussi blanche, aussi délicate et d'une aussi belle forme que la sienne ! Avec quelles grâces cet Ange ne captiva-t-il pas, d'un seul sourire, ce cœur qui s'était déjà montré insensible aux grâces de tant d'autres sourires. On eût dit un Séraphin environné d'une gloire toute céleste, communiquant à un être mortel toute l'immortalité de son essence. On eût dit un génie, versant d'une main, sur la terre, les délices du bonheur d'en haut, et de l'autre, attirant, par son regard, tous les hommes à les venir savourer à leur source. Mais hélas ! la coupe d'abondance fut bientôt épuisée ; et cet épuisement même prouve que tant de bonheur était fait pour une autre région !...

Quel tableau n'offre pas à l'imagination la vue de tant de charmes ? Quelles richesses, quelles nuances pour le peintre ! Ô mes pinceaux !

trempez-vous dans des couleurs qui n'aient rien de terrestre. Venez vous mouiller dans les eaux de la piscine sacrée, car l'objet que vous allez entreprendre de dépeindre est un objet qui n'eut jamais rien de profane.

Où trouver une taille qui, sans être svelte, soit aussi élégante et aussi dégagée ? On dirait que Therpsicore lui légua en partage sa délicatesse et ses appas, ou plutôt on dirait qu'avant elle il n'y eut jamais de Therpsicore.

Et ses pieds ! usé-je du terme propre ? Ne sont-ce pas plutôt des ailes pour leur agilité, des modèles en fait de petitesse et de forme ?

Quelle aise, quel engagement dans sa seule contenance ! On dirait la Reine des Printemps attirant, par l'odeur de ses parfums, une jeunesse avide et empressée. On dirait l'Héroïne de Carthage, attachant à son char le Héros des Troyens, victime des ressentiments d'une Déesse.

Quelle politesse, quel jugement, quelle réserve, dans sa conversation ! Mais aussi, quelle facilité, quelle naïveté, quel naturel ! Non, rien chez elle ne s'emprunte à l'art ; tout est nature, et

nature dans sa naïve simplicité.

Et sa main de neige ! On dirait une de ces mains factices que le ciseau de l'habile statuaire se plaît à découper sur le marbre poli, ou une de ces mains de cire que l'artisan prête quelquefois à ses poupées.

Que dire de ses yeux ? Comment concilier ensemble cette fierté et cette douceur qui y dominant alternativement ? Comment définir ce je ne sais quoi de si expressif, qui fait lire si avant dans sa pensée ? La langue n'eut jamais assez d'énergie, assez de richesse, pour dépeindre dignement ce trésor infiniment plus riche. L'âme n'eut jamais assez d'intelligence pour le bien comprendre. Le cœur n'eut jamais assez de sentiment, pour le savourer dans toute son étendue... Oui, la proportion de ses traits, leur distribution, leur délicatesse, tout chez elle est admirable ; tout chez elle est chef-d'œuvre.

Sa bouche de rose, siège des grâces, est petite et vermeille comme l'aurore d'un beau jour ; elle est fraîche comme la brise qui vient d'éclorre, riante comme le chant de la matineuse Philomèle,

et nuancée comme les couleurs de l'arc-en-ciel.

Son sourire enchanteur se dessine et se reflète merveilleusement sur chacun de ses traits qui, dans leur régularité, retracent la fidèle image de la belle Iris. Orphée évoquait jadis les mânes des guerriers les plus intrépides au son de sa lyre divine: elle peut ressusciter par un seul sourire les âmes trépassées ; mais aussi elle peut vous fendre, de la même manière, les cœurs les plus froids et les plus insensibles. Pleure-t-elle ? Ses larmes peuvent faire couler des torrents de larmes, tant est grande la sensibilité qu'inspire un cœur sensible comme le sien !

Ses joues purpurines ajoutent (s'il se peut) à l'expression de son regard. Sa physionomie est touchante, gracieuse et ingénue ; son abord, quoique commandant le respect, comporte aussi avec lui un certain air d'affabilité qui ne saurait trouver d'apathie chez le rustre même.

Sa chevelure blonde et négligée flotte, ondoyante, sur des épaules dont la blancheur fait pâlir celle de la colombe, symbole de l'innocence dont il semble qu'elle porte la robe. On dirait

autant de rameaux que Zéphire balance au gré de ses caprices. On dirait autant de perles d'or que le vent agite et fait voler sur un cou d'albâtre.

Son front médiocrement large achève de donner, à tout son visage, cette candeur, cette noblesse, cette beauté qui le caractérisent sans cesse. Il semblerait qu'Apollon y eût établi sa demeure ; il semblerait que les Muses l'eussent choisi pour leur temple. Tout y annonce grandeur, paix et bonheur: que l'on m'en croie ou non – son front, je le répète, est le miroir de son âme.

À travers son caractère, d'une gaîté et d'une vivacité qui n'excluent néanmoins pas la fierté, percent de temps à autre des traits de mélancolie qui décèlent sa grande âme: tant il est vrai que tous les esprits nobles et généreux sont souvent empreints de ces mouvements de tristesse, de compassion sur le sort d'autrui, qui en laissent à découvert la riche nudité !

Elle lance de temps en temps de piquantes saillies, et vous diriez, à l'entendre, qu'elle n'y touche seulement pas. Elle sait encore orner ses

reparties de tant de justesse, qu'elle ne laisse aucun doute sur sa facilité à unir ensemble les talents, l'esprit et le jugement. Lui arrive-t-il de glisser au hasard un léger compliment, on dirait qu'il lui a été dicté de la bouche même des Muses ; on dirait que c'est la Déesse des Grâces elle-même qui vous le présente, embelli de l'encens des fleurs qui embaume ses mille appas.

Sa modestie à toute épreuve refuse toujours de se rendre aux moindres hommages dont on ne peut s'empêcher de lui payer le juste tribut. Mais ce qui est comme le complément de cette peinture jusqu'ici incomplète, ce qui est comme les ombres du tableau, c'est cette fidélité, cet empressement et ce soin toujours croissant qu'elle a de s'acquitter ponctuellement de ses devoirs de piété et de religion. Qu'il est rare, en effet, mais aussi qu'il est beau, de voir, parmi le sexe canadien, de jeunes personnes qui unissent, à tant de qualités, tant de vertus ; qui savent allier à ce point leurs affaires domestiques et leurs affaires religieuses, et qui soignent avec tant de zèle le salut de leur âme, sans négliger entièrement leur corps !... Et après un semblable

portrait, comment croire à l'avis du Sage, que
« *ce qu'on voit de l'homme ici-bas, n'est pas
l'homme* » ?

Qu'on est heureux, dans de pareils moments, de pouvoir communiquer à un autre ce que l'on ressent d'estime et d'admiration pour de si grands mérites ! Et que mon cœur se fût alors trouvé tout à la fois vide de consolations et rempli de sombres pensées, s'il n'eût rencontré un autre cœur pour lui parler de ce qu'il aimait, de ce qu'il chérissait ! Ce cœur... c'était celui d'une sœur ! c'était celui d'ODILE ! La nature le fit aimant et l'arma de sentiments généreux.

Ô vous, dont l'âme, abrutié par la fougue et la violence des passions, est insensible aux charmes réels de l'amitié, vous n'allez pas pénétrer dans ces entretiens, pour vous mystérieux. Allez plutôt, allez croupir dans la fange que votre propre mollesse vous a préparée. Vous porteriez le trouble ici, et avec le trouble, point d'amitié... Mais vous, âmes généreuses, que la nature a douées de ses plus nobles présents, vous, pour qui la sensibilité est une tâche si douce et si agréable, venez, mais venez promptement ; pénétrez dans

ce sanctuaire de la discrétion et du bonheur, et apprenez, par vous-mêmes, le sublime langage de deux âmes qui s'entendent plus sublimement encore !

Odile est d'une taille légère et assez bien proportionnée. Sa physionomie avait, ce soir-là, une teinte de sérénité qui jurait tant soit peu avec l'air de fierté qui anime d'ordinaire les traits de sa figure. D'un caractère naturellement compatissant et affable, elle se surpasse cette fois en bienveillance et en gaîté. On eût dit que la vue de cet Ange de douceur (dont je ne veux désormais parler, par respect pour son mérite, qu'en taisant le nom) lui eût communiqué la douceur et l'allégresse de son âme, et qu'elle voulait se constituer sa rivale...

Il n'est pas, à mon avis, de confidente plus secrète qu'une sœur, et surtout qu'une sœur qui vous aime tendrement. C'est assez dire, je pense, pour qu'on ne puisse plus douter un instant de celle qui fut, dans cette circonstance, la dépositaire des choses qui se passaient dans mon cœur. Comme il était lourd le fardeau dont ce précieux dépôt soulagea mon âme ! Comme il

était doux et léger, celui qu'y substituèrent les calmes souvenirs qu'une sœur y avait comme enfantés. Jamais, non, jamais, des pages entières ne pourraient décrire une seule des émotions que j'éprouvai dans cette soirée de délices ! Rien ne peut plus être délicieux, quand on assiste à un pareil spectacle ; rien ne peut plus être exquis, quand on a eu l'heur d'être convive à une table aussi suave.

À peine fûmes-nous réunis qu'une table fut dressée dans l'appartement où nous étions et que l'on annonça unanimement qu'un même jeu de cartes allait nous servir de divertissement commun, en attendant que l'on fût prêt à partager ensemble le *repas royal*: comme si la joie qu'allait nous procurer le divertissement devait être un avant-goût de celle dont nous devons jouir lors du partage du gâteau. Ce jeu était celui vulgairement connu sous le nom de « *l'As qui court* ». Il n'y a pas à hésiter sur la place que je pris dans cette circonstance. On sait ce qu'est un parfum odorifère à celui qui n'a longtemps respiré qu'une atmosphère insalubre et desséchée. On sait ce qu'est au voyageur accablé de

lassitude et succombant sous l'ardeur du soleil, la douce jouissance de l'ombre que lui préparèrent les rameaux bienfaisants d'une jeune vigne entrelacée à l'ombre de nos forêts. On sait que l'aimant attire sans cesse vers le Nord ! Mais c'était plus qu'un parfum à l'odorat, c'était plus qu'une ombre, c'était plus que l'aimant, ou plutôt ce n'était qu'un parfum, mais un parfum qui s'enfuit aussitôt qu'il fut exhalé. Ce n'était qu'une ombre, mais une ombre qui passa aussitôt qu'elle fut passée, une ombre qui se dissipa comme une ombre, comme un songe ! un aimant qui ne cessait de m'attirer à lui, mais qui me laissa, après tout, vide de pensées et plein de sentiments... Ce que je ressentis alors, je le ressens encore, mais je ne puis l'exprimer... C'est assez dire, il me semble. Oui, je périrai... Mais ces souvenirs ne périront jamais dans ma mémoire !

Le jeu dura environ trois quarts d'heure, après quoi l'on apporta le plat succulent, le *plat des Rois*. Oh ! qu'il m'est doux de me rappeler cette dernière scène, cette scène qui, en mettant pour ainsi dire le comble à mon bonheur, vint mettre

aussi le comble à mon malheur ! Car nous ne devons nous revoir de longtemps... Que j'eusse donné cher pour pouvoir trouver le *pois* enfermé dans le gâteau, le pois emblème du couronnement, pour déposer, sur son front royal, le diadème qui en doit être l'ornement. Mais le sort en avait décidé autrement ; je devais pour ainsi dire *usurper le Trône*, et le partager, non avec cet Ange (mon bonheur eût été trop grand !), mais avec une sœur. Ce fut entre ses mains que tomba le pois tant désiré. Oh ! que je me fusse fait voleur alors, de grand cœur et sans scrupule aucun, s'il y eût eu possibilité.

Au gâteau succédèrent des chants d'allégresse et de naïveté. Ce fut ma sœur qui débuta. Mais quand vint l'occasion d'entendre la voix mélodieuse d'Héloïse (pardon ! j'avais pourtant promis de ne te plus nommer: j'ai forfait à ma promesse... mais c'est qu'il est si doux ton nom ! c'est qu'il résonne si harmonieusement à mon cœur !), ce fut en ce moment que toutes les bouches se turent, que toutes les voix s'éteignirent, pour laisser à la sienne seule la liberté de s'exercer, que toutes les oreilles se

tinrent attentives, que tous les cœurs se préparèrent à goûter ce que l'intelligence allait comprendre, et que le silence le plus parfait régna dans l'assemblée.

« Conticuere omnes, intentique ora tenebant. »¹

Il faudrait toute la gravité, toute la majesté, tout le silence de ce vers de Virgile, pour pouvoir donner une idée plus complète de l'attention qu'on allait prêter aux accents de cette Sirène de nos jours. Le poète avait sans doute en vue l'avenir, dans la composition de ce vers. Je m'abstiens de parler des accords qu'elle fit vibrer sur sa lyre enchanteresse, car ce que je pourrais y ajouter ne ferait que les déparer ; je nuirais, au lieu d'être utile.

Après ce qui précède, il ne sera pas difficile de se former une idée de l'impression que dut faire sur moi la nouvelle d'une séparation. Mot cruel ! jamais rien ne me saigna le cœur, comme tu me le fis en cet instant même. Ce fut alors que mon

¹ « Tous firent silence et prêtèrent une oreille attentive. »
(Virgile, *Énéide*, livre II, 1.)

âme se sentit comme accablée sous le poids de ses réflexions et de ses pensées. Ce fut alors qu'elle versa des pleurs bien amers sur son existence. Eh ! quoi, je ne l'avais vue qu'une seule fois, et il fallait m'en séparer, pour ne la revoir plus peut-être ! Ah ! que cette seule pensée était affligeante. Si du moins j'eusse pu demeurer dans le même endroit, sous les mêmes murs, dans la même enceinte qu'elle ! Oh ! qu'alors mon cœur eût été souvent en entretien avec son cœur ! Oh ! qu'alors, quoique absent d'elle, je me fusse souvent transporté en sa présence, à ses côtés ! Mais hélas ! nous ne devons pas nous revoir d'un an ! Ah ! qu'il a été long cet an ! qu'il a été triste, sombre et mélancolique pour moi !... Si du moins j'eusse eu l'espérance de pouvoir m'entretenir d'elle avec une amie, une sœur ! Mais hélas ! cet espoir m'était ravi ! Je devais les quitter toutes deux... La situation où je me trouvais ne me permettait pas de communiquer à d'autres ce que sans cesse je me communiquais à moi-même, sur ce chef-d'œuvre de création morale et physique. Qu'on juge de la solitude d'un homme par la privation de tant de biens !

Mais qu'on en juge encore davantage par son affreux abandon à lui-même, lorsque, pour toute consolation dans cette circonstance, il est forcé de briser avec tout être vivant, et de puiser à sa propre source, à son propre néant !... Et tout cela, quand les conseils d'autrui ne sauraient être pour lui superflus.

Oui, quand ma main pressa sa main pour la dernière fois, ce fut un coup de foudre dont la commotion se fit ressentir dans tous mes membres ; ce fut quelque chose de terrible, qui m'électrisa subitement dans toutes les parties de mon corps, dans tous mes sens. Mon sang se glaça dans mes veines à cet attouchement divin qui, tout en me donnant la vie, faillit me donner en même temps le coup de la mort. Ce fut alors que je m'aperçus, dans la plénitude de ma douleur, que cette affection ne s'épuise pas aussi tôt que le plaisir !

Un an, jour pour jour, s'est écoulé depuis que j'ai essayé de tracer dans mon âme une esquisse de ton portrait, aimable habitante d'un séjour qui n'est pas celui de ce bas-monde. Que cette époque est pour moi remarquable, mais aussi que

le souvenir en est terrible ! Non, bien des événements se sont passés depuis que j'ai eu le bonheur inexprimable de jouir de ta présence, mais la pensée de ce bonheur n'est pas encore passée et ne passera jamais pour moi !

PIERRE-ANDRÉ.

Montréal, 6 janvier 1838.

Joseph Lenoir

Avocat, membre de l'Institut canadien, Joseph Lenoir (1822-1861) était considéré comme le poète le plus important de son temps. Son œuvre comprend une soixantaine de poèmes, des conférences, des essais, ainsi qu'un conte, *Lélina*, légende chippéouaise.

Léline : légende chippéouaise

Les rives de l'Ontario étaient autrefois hantées par de petits hommes-fées, appelés par les Indiens *Pukwudjinis*.

On les voyait surtout sur les hautes dunes sablonneuses qui bordent la grande mer intérieure. Là, quand les soirs étaient sereins, les pêcheurs, dont les canots sillonnaient les eaux tranquilles du lac, les regardaient folâtrer au clair de lune, et s'amuser à sauter, à grand bruit d'ailes, de colline en colline.

Un bosquet de sapins, appelé le bosquet des génies, était surtout témoin de leurs joyeux ébats. Aux dernières lueurs du crépuscule, ils y accouraient avec la brise parfumée des tièdes nuits d'été.

Quiconque eût voulu suivre leurs traces les eût facilement reconnues sur la bande de sable blanc dont s'entoure un petit lac aux flots azurés auquel la main du Grand Esprit a creusé un lit sur le

sommet de la colline la plus élevée. L'empreinte qu'y laissait leur pied avait à peine la largeur de celle qu'y eût faite le pied d'un tout petit enfant.

Les éclats argentins de leurs voix s'entendaient distinctement de très loin et dominaient même les bruits de l'Ontario courroucé.

Ces petits êtres, sans être tout à fait malfaisants, n'en commettaient cependant pas moins des espiègleries qui faisaient de nombreuses victimes. Tantôt ils dérobaient un aviron ou un autre objet au pêcheur, qui avait amarré son embarcation parmi les roseaux de la rive ; tantôt ils profitaient du sommeil du chasseur pour lui enlever le léger panache ornant la touffe de cheveux qui se dressait sur sa tête, ou la meilleure pièce du gibier qu'il rapportait de ses excursions dans les forêts prochaines.

Un jour, cependant, ils poussèrent la méchanceté jusqu'à attirer dans leur bosquet, à l'aide de douces mélodies, et à ravir la fille d'un puissant chef de tribu.

Voici comment on raconte cette histoire.

C'était une belle jeune fille dont le penchant à la rêverie était, dit-on, extrême. Elle avait en horreur les rauques chants de guerre et s'évanouissait au seul aspect d'une flèche empennée ou d'une hache de combat.

Sa mère l'appelait Lélina, *ma douce vie*.

Elle était mignonne comme une sylphide, avait de grands yeux noirs veloutés et le plus joli petit pied qui se pût avoir. Voilà pour ses perfections physiques ; quant à ses perfections morales, la légende n'en parle pas.

Tout ce qu'elle en dit, cependant, c'est qu'elle avait du goût pour la solitude et était encline à la mélancolie ; mais l'amour de la solitude et le penchant à la mélancolie se rencontrent également chez le bon comme chez le méchant, et n'indiquent pas plus la bonté que la perversité chez la personne qui les possède. La légende nous laisse donc dans les ténèbres sur ce point. Cette fille cependant devait être sage : elle avait sans doute été élevée à l'instar d'Émile, le nourrisson chéri de Jean Jacques.

Depuis longtemps on remarquait avec effroi

que, dans ses promenades de chaque jour, elle dirigeait ses pas vers les dunes. Elle y passait de longues heures à écouter les soupirs plaintifs que poussaient les rameaux des sapins agités par le vent. Elle allait quelquefois s'asseoir sur les bords du petit lac dont les ondes calmes réfléchissaient comme un miroir les traits délicieux de la fille du chef.

Y était-elle toujours seule ? On l'ignore. Mais tout porte à croire qu'il se passa là d'étranges choses qui décidèrent du sort de la pauvre enfant.

Les *Pukwudjinis* sont trompeurs. – Sa mère le lui a souvent répété, pour la mettre en garde contre leurs embûches. Mais trop faibles, le jour, pour commettre aucun méfait, parce que la clarté du soleil a l'effet de paralyser leurs ailes, ils reprennent toutes leurs forces quand reviennent les ombres ; et, mystère d'amour, ou mystère de supercherie, ils finirent probablement par persuader à la jeune fille de venir la nuit rêver dans le bosquet.

Douze lunes avaient accompli leurs révolutions depuis le jour où Lélina s'était pour la

première fois acheminée vers les sapins solitaires.
– Le peu de gaîté qu'elle avait s'en était allée avec les roses de ses joues, cueillies sans doute par les baisers des *Pukwudjinis*.

Elle était devenue morose et taciturne ; si bien que, désolés de la voir ainsi, ses parents, qui ne se méprenaient point sur la cause du chagrin qui semblait la miner, songèrent enfin à lui donner un mari.

Après avoir fait la revue de tous les guerriers de la tribu, leur choix tomba sur Tarico, jeune homme qui paraissait en tout point convenir à Lélina. – Il était rêveur comme elle ; et, quoiqu'il ne fût point un lâche, jamais ses mains ne s'étaient trempées dans le sang des ennemis prisonniers.

Un soir, à l'heure où, selon son ordinaire, la jeune fille allait quitter la cabane paternelle pour se livrer à ses pérégrinations accoutumées, sa mère lui dit en souriant :

– Lélina ! Nous allons te donner Tarico pour mari.

– Le veux-tu ?

– Non ! répondit-elle.

– Et pourquoi ce refus ? Tarico a la voix douce.

– Oui, elle est douce comme le suc que laisse tomber l'érable aux premiers sourires du printemps. Mais l'aiglon avec son plumage éclatant et son œil fier comme celui de mon père, quand il aura grandi, se souviendra qu'il a des serres puissantes et que son bec recourbé est propre à fouiller les entrailles des victimes. Tarico, jeune, c'est l'aiglon ! Tarico grandi, ce sera l'aigle ! – Il est bon aujourd'hui, il sera cruel demain ! Pourquoi m'en parlez-vous ?

Et Lélina, dépitée, tourna le dos à sa mère.

Cependant on finit par vaincre ses répugnances, et par la faire consentir à épouser Tarico.

Elle mit une condition à ce mariage, c'est que, le jour où il s'accomplirait, elle ferait une dernière visite aux lieux qu'elle affectionnait. On y consentit, mais en lui faisant promettre qu'elle renoncerait désormais ensuite à ses promenades étranges.

À la nouvelle de la détermination de Lélina, grande fut la jubilation de la tribu qui chérissait son chef et sa famille, et une expédition projetée chez les Iroquois, auxquels on venait de déclarer la guerre, fut ajournée jusqu'après les épousailles.

Mille guerriers des tribus voisines furent conviés à la noce qu'allait faire le puissant chef.

Trente fois, depuis la promesse de Lélina, le jour avait succédé à la nuit, quand, à l'heure où le soleil empourpre de ses derniers rayons la cime des montagnes lointaines, elle vint, entourée de ses compagnes, dans l'assemblée des hommes qu'avait réunis son père autour de la table du banquet.

Elle avait revêtu ses plus beaux atours de jeune fille. Autour de son cou flexible comme le roseau du lac, s'enroulait un collier de perles blanches. Elle avait mis des lys de la forêt dans ses cheveux noirs ; et dans sa main elle tenait un bouquet de fleurs sauvages, au milieu desquelles se balançaient les noirs pignes du sapin.

– Tarico, mon fiancé, dit-elle, je vais partir ; attends-moi !

Et, faisant signe aux filles qui l'entouraient de ne point la suivre, elle s'enfuit avec la légèreté de la biche attirée par les cris de son faon aux abois.

Nul ne s'inquiéta de son départ ; elle avait promis de revenir bientôt.

Mais les heures s'écoulaient, et les étoiles qui, comme des paillettes d'argent, diamantaient les sombres voiles de la nuit, allaient successivement s'éteindre dans les brumes du couchant.

Les convives attendaient.

Tout à coup, un éclair suivi d'une détonation, reproduite et prolongée par tous les échos, annonça que l'ouragan se levait. Pas un guerrier ne détourna la tête pour s'assurer de l'état du ciel.

Lélina avait promis qu'elle reviendrait, et les convives attendaient son retour.

Puis, les nuées s'entrechoquaient et il en jaillissait éclair sur éclair. L'ouragan redoublait de violence. Des clameurs sourdes, venues des bois dont il éveillait les hôtes et de l'Ontario dont il bouleversait les ondes, frappaient les oreilles des Indiens impassibles.

Lélina avait promis qu'elle reviendrait, et ils

l'attendaient toujours.

Les corneilles et les hiboux, oiseaux de mort, que la destruction réjouit, se jouaient au milieu du désordre des éléments, comme les démons de la tempête, et venaient, attirés par la flamme des foyers, voleter lourdement au-dessus de leurs têtes.

Lélina avait promis qu'elle reviendrait, et ils ne se lassaient point de l'attendre.

À l'aube, ils se levèrent. Lélina n'était pas revenue. Ils entonnèrent le chant de l'adieu.

Tarico, fou de jalousie et de rage, saisit alors son arc et ses flèches et s'élança vers les dunes. Jamais depuis les guerriers ne le revirent.

Quant à Lélina, des pêcheurs affirment que, dans cette nuit d'orage, ils la virent passer au dessus de l'Ontario en flammes avec le roi des *Pukwudjinis*, qui la tenait étroitement embrassée et la couvrait de baisers. Ils reconnurent ce dernier au diadème de feu qui ceignait son front et à ses grandes ailes étincelantes. Ils les suivirent longtemps des yeux à la traînée de lumière que laissait l'esprit sur son passage, et ne les perdirent

de vue que quand la lueur phosphorescente s'éteignit dans les épais nuages qui montaient à l'horizon.

Lélina et Tarico errent aujourd'hui dans le pays des Âmes. Lorsqu'ils se rencontrent, disent les pêcheurs, ils ne se parlent pas ; mais Tarico fixe sur elle des regards allumés par la haine et Lélina les évite en rougissant.

RIONEL.

Napoléon Caron

1846-1932

Ordonné prêtre en 1869, il a collaboré, sous les pseudonymes de Meinier ou Minié, à divers journaux et revues. La légende reproduite ici est un extrait des « Légendes des Forges du Saint-Maurice », parue dans dans *L'Opinion publique* en 1872, et dans *Contes et récits de la Mauricie* en 1982.

La Vente-au-Diable

Cher lecteur, vous aimez sans doute les vieilles et naïves légendes du moyen-âge ! Eh bien ! dans vos voyages de touriste sur la rive nord du Saint-Laurent, je vous conseille de suivre quelque jour la route désolée qui s'avance au-delà des coteaux des Trois-Rivières, et de vous rendre à ce nid qu'on appelle le Poste des Forges Saint-Maurice. Rien ne sent plus la légende que ce village. Lorsqu'on arrive au bord de la côte qui borne son horizon, et qu'on aperçoit, au pied, ces maisons longues et sombres, groupées autour d'un fourneau qui annonce plus d'un siècle d'existence ; lorsqu'on regarde ce manoir qui rappelle les châteaux du moyen-âge, on se demande si l'on n'est pas sous le coup d'une illusion ; si, au lieu d'un village canadien, on n'a pas sous les yeux un tableau qui nous retrace le lieu de quelqu'une des scènes qui ont effrayé et charmé notre jeune imagination.

L'isolement où se trouvent les Forges Saint-Maurice, par suite de la mauvaise qualité du sol environnant, cette petite rivière qui ne gonfle jamais et ne tarit jamais, qui paraît limpide, et dont les vases engloutiraient l'imprudent qui voudrait se baigner dans le cristal trompeur de ses eaux, les flots noirs du Saint-Maurice qui se précipitent avec un sourd murmure dans la savane qui s'étend d'un côté avec son impénétrable fourré, le coteau qui s'élance de l'autre côté, comme une imprenable muraille, tout fait de ce village un des endroits les plus mystérieux du Canada.

Mais, le soir, lorsqu'on voit les flammes qui s'élèvent continuellement à plusieurs pieds au-dessus du fourneau et répandent une lumière blafarde sur tout le village ; lorsqu'on voit sous cette lumière les travailleurs errant comme des fantômes autour de leurs vieilles habitations, avec leurs vêtements noircis par le charbon et la fumée, et surtout lorsqu'on pense qu'il y a quelques années, le village était tout environné de plusieurs lieues d'épaisses forêts, on se sent l'imagination surexcitée, et l'on se dit

involontairement: « il doit s'être passé ici des choses étranges ». Il s'en est passé en effet, et pour connaître ces choses-là vous ne serez pas obligé de faire cent lieues: interrogez le premier-venu du village, il vous en contera de terribles. La génération nouvelle n'a rien vu par elle-même, et cela n'est pas surprenant: la demeure propre et moderne du Dr Beauchemin et la chapelle qui s'élève en face de cette maison semblent en effet nous dire que la religion et la civilisation ont pénétré dans les Forges, et que leur contact a fait fuir les apparitions et les sabbats d'autrefois.

Un jour, je cheminai vers Saint-Boniface avec le père Comeau, un bon vieux du temps passé; nous arrivions à l'endroit appelé la Pinière, à quelques arpents seulement des Forges.

– Père, lui dis-je, il paraît qu'il s'est passé autrefois, dans ces endroits-ci, bien des choses extraordinaires.

– Oui, monsieur, des choses comme on n'en voit plus aujourd'hui. Dans ce temps-là, le chemin des Forges passait, tout le long, au milieu

d'une épaisse forêt, je me rappelle bien d'avoir vu ça dans ma jeunesse.

– Connaissez-vous alors le Poste des Forges ?

– Si je le connais ? Oui, je vous en rassure. C'est proche de la Pointe-du-Lac, ma paroisse, et puis je venais souvent travailler là, il y avait toujours de l'ouvrage et l'on avait de si bons prix.

Dans les mortes saisons, nous n'avions rien de mieux à faire que de venir y gagner quelques sous.

– Avez-vous eu connaissance vous-même des choses extraordinaires qu'on raconte ?

– J'ai eu connaissance de certaines choses, mais pas de toutes, j'étais encore trop jeune dans le temps ; mais le plus vieux de mes frères a tout vu cela de ses yeux, tout entendu de ses oreilles.

– Comme ça vous devez au moins avoir entendu raconter ces faits bien souvent ; ne pourriez-vous pas me les rapporter, cela abrégerait le chemin.

– Vous pourriez en trouver de bien plus savants que moi là-dessus, car je n'ai pas une bien bonne mémoire ; mais enfin je vous

raconterai volontiers ce dont je me souviens.

L'origine de tout ce qui arriva ainsi aux vieilles Forges se trouve dans une difficulté survenue entre M. Bell, propriétaire du Fourneau et Mlle Poulin, des Trois-Rivières.

Mlle Poulin avait aux environs des Forges des terrains couverts de superbes érables, et M. Bell faisait couper ces érables pour en faire du charbon. Elle voulut l'empêcher comme de raison ; mais c'est en vain qu'elle fit procès sur procès, elle ne put jamais rien gagner. Mlle Poulin n'était pas des plus dévotes. « Puisque, dit-elle, je ne puis pas même empêcher les autres de prendre ce qui m'appartient, je donne tout ce que j'ai au diable ! » Elle n'avait pas d'héritiers et elle mourut sans faire de testament, se contentant de répéter: « Je donne tous mes biens au diable ! Ils ne jouiront pas en paix de ce qu'ils m'ont volé ! »

Le diable prit cette donation au sérieux, et depuis ce moment il se mit à agir en maître sur les terrains qui environnent les Forges et dans les Forges mêmes ; la vieille semblait aussi

quelquefois venir en personne jeter la terreur au sein de la population.

Deux femmes s'en allaient à pied du côté de la ville: elles étaient un peu en deçà de la Pinière, lorsque tout à coup elles aperçurent quatre hommes qui portaient une tombe. C'était une chose bien étrange ; mais ce qui était plus étrange encore, c'est que ces hommes ne suivaient pas le chemin, ils s'enfonçaient dans le bois. Les deux femmes n'eurent pas peur d'abord ; mais l'une d'elles ayant dit: « C'est Mlle Poulin qu'ils portent en enfer ! » toutes deux furent saisies à l'instant d'une telle frayeur, qu'elles s'enfuirent à toutes jambes vers les Forges et renoncèrent à leur voyage. La nouvelle en un moment fit le tour du poste ; tout le monde en parlait, et tout le monde avait peur.

Comme pour confirmer ce récit, on commença bientôt à voir chaque après-midi un homme qui se promenait sur le bord du coteau, un papier à la main, semblant tenir ses comptes. On le voyait parfaitement, et personne cependant ne pouvait lui distinguer les traits du visage. C'était comme une ombre. Il n'avait pas, à proprement parler, de

couleurs ; mais s'il eût eu à lui en donner une, on se serait accordé à dire qu'il était noir. Bien longtemps on vit cet homme mystérieux se promener ainsi chaque après-midi ; et jamais personne n'osa aller lui adresser la parole. Les commères ne manquaient pas de dire que c'était un gardien que le diable avait mis sur ses propriétés, et qui tenait ses comptes.

Mais l'endroit où il y eut plus de bruit, ce fut au troisième coteau, à la Vente-au-diable, comme on appelle cela encore aujourd'hui. C'était précisément ce terrain qui avait été légué au diable ; aussi les démons y tenaient leur sabbat. À un certain endroit, ceux qui passaient le soir voyaient un grand feu et une quantité de personnes autour du feu ; ils entendaient des bruits de chaînes, des hurlements, des cris de rage, ou des éclats de rire à faire sécher de frayeur. Ils s'entendaient appeler, ils entendaient des blasphèmes horribles ; vous comprenez que les pauvres voyageurs après avoir vu ou entendu de semblables choses, se rendaient aux Forges plutôt morts que vifs. C'était devenu une chose bien terrible que de se voir obligé de passer là

durant la nuit, on avait peur d'y passer même le jour, et personne ne voulait plus aller bûcher en cet endroit.

Il est arrivé que le diable se montrait bien inoffensif et semblait prendre plaisir à amuser les passants. Un dimanche, par un des froids les plus piquants du mois de janvier, les gens des Forges s'en allaient à la messe aux Trois-Rivières ; arrivés à la Vente-au-diable, ils aperçurent un homme qui était occupé à se faire la barbe, auprès d'un arbre. Il était en manches de chemise, tête nue, et se mirait dans une petite glace suspendue à l'écorce de l'arbre par une épingle. Les gens ne purent s'empêcher de rire en voyant une pareille farce, mais ils ne se doutèrent pas que c'était le démon à qui il avait pris fantaisie de venir faire le drôle.

Presque tous ceux qui passaient à la Vente-au-diable avaient quelque avarie dont ils se souvenaient longtemps. Souvent par exemple, les chevaux s'arrêtaient, tout à coup, comme s'ils eussent eu les quatre pattes coupées, et plus moyen de les faire repartir ! C'était bien terrible de se trouver pris comme cela, en pareil endroit,

surtout durant la nuit. Mon Dieu, je frémis, rien que d'y penser ! On dit pourtant qu'ils avaient un moyen infallible de faire partir les chevaux, vous allez rire, mais ce n'est pas moi qui ai inventé cela, on me l'a conté cent fois: ils viraient leur bride à l'envers et aussitôt les chevaux partaient comme à l'épouvante.

– Père, lui dis-je, il faut avouer que le moyen est passablement singulier, mais je ne vous accuserai pas d'avoir inventé cela, car moi aussi j'ai entendu rapporter la chose bien des fois.

– Vous voyez, reprit-il, qu'il y avait beaucoup de choses étranges sur le Chemin des Forges ; mais aux Forges mêmes le démon avait pris une espèce d'empire. Pendant longtemps il y avait chaque soir un gros chat noir qui venait se coucher au pied du fourneau, à un endroit où il n'y a pas moyen de résister une minute, tant la chaleur est épouvantable. Il restait là plusieurs heures de suite, les pattes appuyées sur le courant de crasse (gangue) qui coulait du fourneau. Les travailleurs essayaient de l'envoyer ; ils lui donnaient des coups de barre de fer: le chat aussitôt se renflait le poil, et devenait plus gros

qu'un demi-minot. La peur s'emparait des hommes, ils le laissaient tranquille, et alors le chat revenait à sa grosseur ordinaire. Dans ce temps-là, c'était la façon d'aller passer un bout de veillée au fourneau, de sorte que tous les gens du poste ont vu ce fameux chat bien des fois. Quand il était resté longtemps, il se levait et, au lieu d'aller sortir par la porte, il semblait entrer dans le fourneau et disparaissait.

Vous savez que les flammes s'élèvent toujours au-dessus de la cheminée du fourneau ; eh bien ! on voyait un petit bonhomme qui allait s'asseoir sur le bord de la cheminée et qui restait là, souvent, une grande partie de la nuit...

Alfred Désilets

1844-1921

Avocat, Alfred Désilets a publié aussi quelques livres : *Noelleries* et *Souvenirs d'un octogénaire* (1922). La légende reproduite ici est tirée de ce dernier volume.

La gente ténébreuse

Au nombre des enfants de Louis-Joseph Desilets et de Catherine Frigon était François Desilets marié à Françoise Gaudet, Louis-Charles marié à Marie-Madeleine Lefebvre- Descoteaux.

François et Louis-Charles habitaient au premier rang de la paroisse de Saint-Grégoire, voisins de leurs frères Antoine et Jean-Baptiste. Les autres demeuraient sur les rives du fleuve, à Bécancour et à Nicolet.

Aucun d'eux n'était venu au monde dans l'âge des feux follets, des loups-garous et de la chasse-galerie, mais dans celui qui suivit immédiatement, de sorte qu'ils en possédaient toutes les traditions.

Antoine, le plus âgé, en avait peut-être vu un feu follet: mais il était alors bien jeune et, dans sa vieillesse, ce souvenir était embrouillé.

Dans le voisinage de la maison paternelle, sur

les bords du fleuve, vivait le père Dargis, un descendant des fils de Michel Desrosiers, vieillard de l'époque précédente. Lui, par exemple, avait eu plusieurs aventures avec la gente ténébreuse. Il en parlait avec autorité.

Mon grand-père et ses frères tenaient de la bouche du père Dargis les faits suivants.

Un soir, le père Dargis avait chargé son canot de trente minots de blé, pour aller le faire moudre au moulin du Cap-de-la-Madeleine, sur la rive opposée du fleuve, une distance de plus de quatre milles. Attardé par l'opération du chargement, le père Dargis n'avait pu laisser la rive sud qu'à la nuit noire, ce qui du reste ne le préoccupait guère. C'était un homme qui, pour la force, en valait deux et que la lutte n'effrayait pas. Il prit l'aviron et travailla ferme jusqu'à ce qu'il fût rendu au chenal. À cet endroit, il sentit son canot s'immobiliser par une force insoupçonnée. Un malaise, sinon la frayeur, s'empara de lui et le porta à réfléchir. On le lui avait dit, et d'ailleurs, tout le monde savait que les feux follets habitaient l'eau profonde et que, si on les appelait du nom offensant de CULS GRILLÉS, toute leur

troupe se mettrait en branle et le jetterait avec son canot de l'autre côté du fleuve.

Bah ! se dit Dargis, ce sont des contes en l'air. Toutefois, si j'essayais. Et de sa grosse voix qui grondait comme le tonnerre, il répéta le cri conventionnel trois fois. Sa voix n'était pas encore éteinte dans sa gorge, qu'un feu follet dansait sur le devant de son canot et lui donna un soufflet, qui le renversa et lui fit perdre connaissance... Pendant combien de temps ! Il ne put le dire. Mais lorsqu'il s'éveilla, il reconnut qu'il était avec son canot sur la rive nord du fleuve, à quelque cent pieds du moulin. C'était pendant les heures de la puissance des feux follets, et, bien qu'il portât facilement six minots de blé sur ses épaules, il ne put avant l'aurore, en déplacer un seul, ni se rendre au moulin pour raconter sa mésaventure.

Pendant tout ce temps, il eut la figure tuméfiée et souffrit de cuisantes douleurs, qui cessèrent complètement, au point du jour.

Jusque-là, le père Dargis n'avait pas connu la peur, mais ensuite, la nuit, lorsqu'il était hors de

chez lui, il admettait qu'il s'effarouchait facilement.

Une autre fois, il avait été retenu, malgré lui, à Bécancour. Il avait six milles à faire, à la noirceur, pour regagner sa maison. Et cela, par un chemin coupé par la forêt, car les défrichements étaient rares et peu avancés. Il hâtait le pas et mille fantômes hantaient son imagination.

Son aventure avec les feux follets lui revenait toute fraîche à la mémoire. Or, au plus profond du bois, il s'aperçut qu'il était suivi d'un animal de la corpulence d'un homme couvert de longs poils, au regard honteux, mais les yeux flamboyants comme des tisons. Effrayé, il prit sa course et la bête le suivit, effleurant, souvent, ses talons de son nez visqueux. À bout de force, il s'arrêta et la bête fit de même. Tout à coup, la peur qui le saisissait disparut et il se rendit compte qu'il avait affaire à un loup-garou. Il se souvint qu'il était recommandé, en pareille occurrence, de se signer dévotement puis de tirer une goutte de sang du nez de la bête, pour que celui qui en avait pris la forme fût rendu à son état premier. C'est ce qu'il fit, et, la première

goutte de sang tirée, il se trouva face à face avec une de ses connaissances qui n'avait pas fait ses pâques depuis sept ans. Le diable s'était emparé de lui et le faisait errer toutes les nuits, par les chemins les plus ténébreux, jusqu'à la lueur du jour. Il n'y avait que sa femme qui le savait et elle ne pouvait le déclarer à personne, pas même au curé.

Dargis, qui était un dévôt, ne laissa pas son homme qu'il ne l'eût mené à confesse: après quoi, il le ramena à sa femme.

Tout cela était un secret impénétrable, et c'est pourquoi, d'après la tradition, les loups-garous étaient si nombreux et restaient inconnus.

Le père Dargis n'a pas vu la chasse-galerie, parce qu'il était en voyage. Une nuit, ses voisins l'ont vue passer au-dessus du fleuve. Elle leur apparut sous la forme d'un grand canot monté par des hommes dont la figure n'était pas visible, à cause de ses tons noirs. Ces hommes ramaient en cadence, sur un air qui blessait les oreilles. Ils passèrent avec la vitesse de l'éclair. C'était après minuit. Ce canot était suivi par un corps de

cavalerie dont les chevaux et les cavaliers qui les montaient étaient également noirs. Ils opéraient des mouvements si vifs qu'ils étaient presque insaisissables. Bien qu'ils fussent à une grande hauteur, il y avait un tel ébranlement de l'air que l'on crut que le ciel allait s'écrouler. Un instant après, la vision était disparue, sans autre trace qu'une forte odeur de soufre.

Ce spectacle avait naturellement créé une grande terreur parmi ceux qui en avaient été témoins.

Les feux follets, disait le père Dargis, étaient cruels, menteurs, moqueurs et ne laissaient leurs victimes qu'après les avoir égarées dans les bois, à de grandes distances de leur maison, ou les avoir mises dans des impasses.

– Mais, grand-père, disaient les plus grands et les plus réfléchis, ces histoires effrayantes sont-elles bien vraies ?

– Eh bien ! mes enfants quand un homme nous rapporte des choses extraordinaires qu'il a vues, il faut le croire ou le prendre pour un menteur, ce qui n'est pas toujours permis, car il ne faut pas

penser en mal de son prochain.

Le père Dargis faisait ses pâques et ne manquait jamais la messe.

Ma mère, qui avait été au couvent, nous racontait que, du temps de saint Pierre, un magicien, du nom de Simon, avait promis au roi de s'élever dans les airs en chariot, à une certaine date. Ce jour-là, il y eut grande foule sur la place publique.

Le magicien arriva avec son char et invita le roi à y monter. Mais celui-ci, qui était méchant, et peureux, refusa de le faire. Simon le laissa, au milieu de sa cour, et s'éleva bien haut dans les airs, probablement accompagné de Satan. Saint Pierre le vit, mit un genou en terre, sur une pierre, qui en garde encore l'empreinte et pria. Aussitôt, Simon fit la culbute et fut écrasé à mort.

Si saint Pierre avait été du nombre des témoins du père Dargis, canots et cavalerie fussent tombés du firmament et l'histoire serait vraie.

C'est tout ce que je puis vous en dire. Cependant, je dois ajouter que le père Dargis en finissant ses histoires, nous disait en souriant:

« Pour prendre un oiseau rare, il faut toujours un grain de sel. »

J'étais jeune, dans ce temps-là, et ayant plusieurs fois tenté, sans succès, de prendre, avec du sel, des oiseaux que je voyais, pour la première fois, j'ai bien soupçonné le père Dargis de nous avoir jeté de la poudre aux yeux.

Joseph-Philippe Héroux

(1872-1928)

La légende reproduite ici est tirée du recueil *En bâtissant des églises...* publié en 1917, et reproduite encore dans *Contes et récits de la Mauricie*, anthologie publiée en 1984.

Le fantôme de « La Roche »

Sur le bord du lac Saint-Pierre, tout au fond de l'anse d'Yamachiche, à l'endroit où le chemin verbalisé aboutit au rivage, il est un vaste terrain, vaseux, marécageux, plein de joncs et de folle avoine, qu'on appelle « La Roche ».

Autrefois, au centre de ce terrain, gisait un magnifique cube de granit gris, dans lequel éclataient, assez loin l'une de l'autre, de larges taches rouges parfaitement tranchées, ressemblant à de grosses gouttes de sang. On a découvert, il y a quelques années, au nord de la chute de Shawenegan, un banc de ce superbe granit.

Aujourd'hui, bien qu'on désigne toujours l'endroit par ce nom « La Roche », le beau bloc n'y est plus. Quand on construisit l'église de Yamachiche, plusieurs habitants allèrent ensemble le chercher et il fut placé dans le premier rang des fondations.

Outre sa couleur, il avait encore une particularité: un énorme anneau en fer, tout mangé par la rouille, y était scellé.

Les bonnes gens du village n'aimaient pas à raconter la légende attachée à cette pierre, un des anciens curés ayant, disait-on, défendu de la propager.

Ce fut le père Dieudonné G... qui me la raconta un soir d'octobre en 188...

Nous étions allés, tous deux, nous asseoir dans le fameux marais, chacun sur une « ouache » de rat d'eau, pour y attendre la « passée » des canards sauvages.

Mon vieil ami, contre son habitude, portait un habit noir et comme il regardait du côté de « La Roche », je le vis soudain pâlir, puis faire un grand signe de croix.

– Qu'avez-vous ? lui criai-je.

– Retournons, me dit-il, j'ai cru voir le Fantôme de la Roche...

Ceux qui ont eu quinze ans et qui ont aimé, à cet âge, les histoires du terroir, comprendront le désir que j'avais d'entendre raconter la légende

mystérieuse ; mais le père Dieudonné était capricieux. Il ne voulait pas être interrogé, il ne parlait qu'à son bon plaisir.

Nous reprîmes en silence le chemin du village.

Les ombres de la nuit commençaient à tomber...

Quand nous arrivâmes au long de la Petite Rivière, se décidant enfin, le vieillard raconta :

Il y a bien longtemps – des centaines d'années – Monsieur de Laviolette montait de Québec aux Trois-Rivières, pour y bâtir un fort sur la pointe du « Platon ».

C'était le printemps, son parti était nombreux.

Le lendemain de l'arrivée, dès le matin, il mit tout son monde à l'ouvrage. Pendant que les uns travaillaient fort, que les autres commençaient à défricher et à labourer la terre, lui-même ouvrait un comptoir pour faire avec les indigènes la traite des pelleteries.

Parmi les gens attachés à son service personnel, se trouvait un jeune Français, dont la légende n'a pas gardé le nom et qui lui servait à la fois d'interprète, de secrétaire et d'aide-de-

camp. Instruit, brave et joli garçon, parlant plusieurs dialectes sauvages, il était très habile dans les négociations.

À peine les travaux étaient-ils commencés que déjà la nouvelle s'en répandait dans tous les villages sauvages échelonnés le long du Saint-Maurice. Tous les indigènes voulurent voir cette installation et plusieurs, pour cela, firent à pied ou en canot, des centaines de milles de chemin.

Les plus braves, pour mieux voir, allèrent traiter avec les nouveaux arrivants, mais la plupart, les femmes surtout, allèrent se cacher dans les bois, autour du fort, et y restèrent quelquefois embusqués des journées entières, rien que pour les voir passer.

Dans un de ces villages vivait l'héroïne de notre légende, jeune Indienne de seize ans d'une remarquable beauté.

Plusieurs guerriers l'avaient déjà demandée en mariage à son père, toujours il les avait refusés. Cependant, depuis quelques mois, un sorcier d'un village éloigné venait souvent le voir, et lui parler de sa science, de ses médecines, de son pouvoir.

Il avait pris beaucoup d'ascendant sur le sauvage à l'âme fruste et apportant à chaque visite des armes et des présents nouveaux, insinuant dans des discours fleuris des menaces à peine voilées, il avait demandé la main de la jeune fille.

La pauvre enfant éprouvait à sa vue une terreur instinctive, elle devinait chez lui les calculs d'une âme basse et cruelle, mais malgré tout, un soir qu'elle n'était pas là, le sorcier avait obtenu du père, une promesse formelle...

Ce jour-là s'était répandue dans les villages la nouvelle de l'arrivée des Français aux Trois-Rivières. Avec plusieurs compagnes, la jeune Indienne avait descendu le Saint-Maurice et s'était venue cacher près du fort pour les voir passer. La cachette, il faut croire, n'était pas des meilleures, car le Secrétaire de Monsieur de Laviolette, passant tout près, aperçut ces femmes et leur sourit.

Notre héroïne, qui croyait d'avance que les Français les mépriseraient, fut bien étonnée et, par un retour curieux, il lui sembla que c'était

elle, et non ses compagnes, que le jeune homme avait regardée ; que c'était à elle seule qu'il avait souri.

Ce simple sourire la pénétra, se grava dans son cœur de façon ineffaçable ; pour le voir encore une fois s'épanouir devant elle, elle aurait tout donné, tout sacrifié.

Elle aimait le jeune Français.

Quand, au retour, son père lui annonça qu'il avait accepté la demande du sorcier, son cœur se déchira. Elle pleura, elle pria, elle supplia, ce fut en vain.

La chose était décidée, la parole engagée, il fallait obéir.

Folle de douleur, ignorante de la vie, elle s'enfuit de son village, quelque temps après, pendant la nuit. Elle quitta la hutte où dormait son père et prit seule, à pied, le chemin des Trois-Rivières... Espérait-elle y rencontrer celui qui lui avait souri ?... Allait-elle aller lui demander sa protection ?... Peut-être, mais une autre chose encore l'amenait là.

Depuis près de trente ans qu'il y avait des

Français à Québec, bien des fois les Robes Noires étaient passées par les villages, semant partout des paroles de paix et de vie. Son père l'en ayant toujours empêchée, jamais elle n'avait pu leur parler, mais on lui avait assuré qu'ils recueillaient les malheureux, que jamais ils ne renvoyaient personne... que leur religion était toute de bonté... Elle irait donc vers eux...

Toute la nuit, elle marcha sans manger, meurtrissant ses pieds aux pierres du chemin, déchirant son visage aux branches de la forêt.

Quand l'aube parut, elle arrivait aux Trois-Rivières.

Timide, elle n'alla pas frapper à la porte du fort, mais blottie derrière un arbre renversé, elle attendit que la porte s'ouvrît...

Quelles idées étranges passaient dans son esprit à cette heure décisive où sa vie allait changer !... Que de souvenirs revenaient à sa mémoire de choses auxquelles, jusqu'alors, elle n'avait accordé aucune attention !... Les sorciers des tribus disaient partout que les blancs étaient cruels et sanguinaires et pourtant des Indiens,

blessés et pris par eux, à Québec, avaient été soignés, guéris et renvoyés... Puis, à ces hommes, les Robes Noires avaient parlé, avec chaleur, avec amour !... Ils leur avaient dit – l'un d'entre eux l'avait raconté à son père – qu'au-delà de ce monde, il existait une autre vie d'où les souffrances étaient bannies... Si l'on vivait suivant certaines lois, si l'on croyait à certaines paroles, on pouvait, après la mort, jouir de cette autre vie... Ils appelaient cela, elle s'en rappelait: « Aller au ciel »...

Oh ! qu'elle aurait voulu les connaître, les paroles de vie !... Elle irait, elle verrait les Robes Noires, elle apprendrait d'eux ces paroles auxquelles elle croyait d'avance, puis si celui qu'elle aimait ne voulait pas la garder, elle mourrait, elle « irait au ciel ».

Le jour était venu, beau, clair, plein de soleil.

La porte du fort s'ouvre, la pauvre enfant va pour sortir de sa cachette ; avant qu'elle ait pu se redresser, un coup terrible lui fait perdre connaissance, elle tombe sans crier...

Depuis quelques jours, le sorcier qui sans

cesse l'épiait, avait découvert son secret. Il se doutait qu'elle essaierait de s'enfuir et il la surveillait avec une inlassable constance.

Quand il l'eut vue partir, il alla éveiller le Chef.

– Ta fille est partie, dit-il.

– Où est-elle allée ? demanda le père.

– Aux Trois-Rivières, rejoindre un Français qu'elle aime... Tu m'as trompé, rends-moi mes armes, rends-moi mes présents ; mes médecines me vengeront de toi...

– Non, j'ai donné ma parole. Elle sera ta femme ou mourra.

Tous deux s'étaient mis en route pour la rejoindre sur le chemin, mais comme elle avait passé à travers la forêt, ce ne fut qu'au matin qu'on retrouva ses traces et au moment où elle allait se lever, crier vers le fort, son père était arrivé juste à temps pour l'étendre par terre d'un énorme coup de poing. Assommée, on l'avait bâillonnée et amenée sous le couvert de la forêt.

Quand l'air frais du matin lui eut fait reprendre ses sens, elle tenta de s'échapper, mais

que pouvait une pauvre enfant contre deux hommes forts et habiles ?... Impuissante, mais sans s'aider, elle se laissa emporter, invoquant dans son cœur le Dieu puissant des Français...

Déjà, dans ce temps-là, la « Roche » était au bord de l'eau, à l'endroit d'où nous venons. C'était un beau cube de granit parfaitement et uniformément gris, que les sorciers avaient descendu des Laurentides pour en faire un autel. Ils y avaient fixé un énorme anneau en fer auquel ils liaient les victimes destinées au sacrifice.

Ce fut vers cet autel que les deux sauvages amenèrent la jeune fille, ce fut à l'anneau en fer qu'ils l'attachèrent par de solides liens.

Le trajet avait été dur et long. Comme le jour commençait à baisser, les deux hommes se couchèrent parmi les aulnes du rivage, et l'enfant, écrasée sur sa pierre, passa la nuit à pleurer.

Au matin, ils revinrent vers elle.

– Consens-tu, dit le père, à épouser mon ami ?... Malgré ton indignité, il est encore prêt à t'amener dans son village et à te parer comme une de ses femmes.

– Jamais, dit-elle, je veux aller chez les Français apprendre des bonnes Robes Noires les paroles de vie...

– Tu mourras, alors.

Et les deux hommes partirent...

Pendant vingt jours, elle resta là, broyée, anéantie, le visage tuméfié par les larmes, buvant l'eau croupie du marais, ne mangeant que quelques grains de maïs ronds qu'on avait abandonnés près d'elle.

Quelle triste solitude !

Aux oiseaux qui volaient dans l'air et dont elle enviait la douce liberté, à la brise qui passait, chantant sous les arbres de la forêt, elle confiait sa peine et ses douleurs. « Allez pour moi, gentils oiseaux et toi aussi, brise embaumée, vers les bonnes Robes Noires, amenez-les vers moi... Dites-leur qu'ici meurt une pauvre enfant des bois qui voudrait bien savoir les paroles de vie... Qu'ils viennent, guidés par vous, vers ma pierre solitaire... Que leur Dieu plutôt, leur Dieu tout puissant, les amène vers moi ! »...

Et pourtant, tout au fond de son cœur endolori,

une autre pensée venait souvent, qu'elle ne voulait confier ni aux oiseaux, ni à la brise, une pensée qui faisait battre son cœur plus vite, qui lui faisait oublier ses douleurs: « Si le Grand-Esprit des Visages Pâles lui amenait le jeune homme qui un jour lui avait souri... s'il venait, sur les flots ou par les bois, briser ses liens, l'amener avec lui »...

Mais les jours passaient et sa faiblesse augmentait toujours ; à peine si maintenant elle pouvait, de temps en temps, se lever sur sa pierre.

Au matin du vingt-et-unième jour, comme elle était assoupie, tombant de faiblesse et de faim, voici qu'elle entendit, venant du large, une voix au timbre doux et profond, chantant des paroles inconnues mais dont les modulations se répandaient sur son cœur comme un baume délicieux.

Rêvait-elle ?

Allait-elle, en remuant, chasser la magie, la beauté de son rêve ?... Non, elle ne rêvait pas, elle entendait maintenant un bruit de rames, des Français passaient au large.

Oh ! se dit-elle, s'ils pouvaient m'entendre, me voir... Avec grande peine, elle se leva sur sa pierre et de toute la force de ses pauvres poumons, elle cria au secours.

On l'entendit, car avant de retomber, épuisée, haletante, elle vit le canot virer de bord.

Il s'avançait vers elle...

Mais le sorcier veillait.

Caché sous les premiers arbres de la forêt, il avait vu le canot français passer au large et c'est parce qu'il était occupé à le regarder que, pendant une minute, il avait perdu de vue sa victime et n'avait pu empêcher son cri d'appel.

Il se rua vers elle.

– Ç'en est fait, dit-il, les Français viennent. Accepte-moi avec ta liberté ou meurs pour ma vengeance.

Pour toute réponse, avec mépris, elle lui cracha au visage.

Furieux, le sorcier tira son couteau, le lui enfonça dans la poitrine et s'enfuit dans la forêt.

Il avait voulu frapper au cœur, une côte avait fait dévier l'arme, la mort n'avait pas été

instantanée...

Parmi les joncs qui obstruaient leur marche, les Français arrivaient. Les liens de la captive étaient si forts, si bien tordus, qu'il fallut renoncer à les défaire et ce fut sur « La Roche » qu'on dut la secourir.

On lava, on pansa sa blessure, on lui fit respirer des sels ; enfin, elle ouvrit les yeux et dans son sauveur, dans ce jeune homme penché sur elle, épiant le retour de la vie, elle reconnut celui que son cœur désirait, celui qu'elle aimait sans qu'il le sût.

Lui, qui connaissait un peu de médecine, avait examiné la blessure, le poumon était perforé, la mort était imminente.

Catholique dans l'âme, cherchant toujours à éclairer les pauvres âmes ignorantes des indigènes, il voulut l'exhorter à la mort, chercher à lui faire désirer le baptême.

Se servant du dialecte des sauvages du haut du Saint- Maurice, il lui dit: – « Voudrais-tu, quand tu seras morte, aller dans un pays magnifique, chanter la gloire de Dieu avec sa Sainte-Mère ?...

Pour cela, il faut croire à la loi d'amour et de pardon... Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, mourant, il a pardonné à ses bourreaux... Pardonne à celui qui t'a frappée, aime ce Dieu qui va te laver de tes péchés par le baptême et qui va « te recevoir dans son ciel »...

– Enfin, je les entends, ces douces paroles, murmure la victime, j'aime la loi d'amour et du pardon... Je pardonne... Je croyais avant même de savoir les paroles... Et sur mon front... toi... toi... fais couler l'eau qui... remet les péchés...

Comme sur ses lèvres commençait à paraître une petite frange d'écume rougeâtre, le jeune homme, cueillant un peu d'eau dans le marais, lentement la versa sur le front de la mourante en disant:

– Je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, Ainsi soit-il.

La mourante eut un dernier spasme, sa blessure se rouvrit. Il en sortit plusieurs gouttes d'un sang rouge et vermeil, qui, mêlées à l'eau baptismale, tombèrent sur « La Roche » et s'y incrustèrent dans toute l'épaisseur du granit, en

larges gouttes espacées...

On trancha les liens, le corps fut amené aux Trois-Rivières où il fut inhumé en terre sainte...

– Mais pourquoi, ajouta mon vieil ami, parlant presque tout bas, pourquoi revient-elle encore ?...

Et sa main tremblante pesait lourdement sur mon bras...

Dollard Dubé

1906-1940

Instituteur, Dollard Dubé a publié : *Légendes indiennes du Saint-Maurice* (1933) et *Les vieilles forges il y a 60 ans* (1933). La légende reproduite ici a paru dans *Le Mauricien* en 1937 et a été reproduite aussi dans *Contes et récits de la Mauricie* en 1984.

Madambaskikae ou le Lac des Tombeaux

C'est le nom sauvage d'un lac de la Haute-Mauricie. Sa signification française est « lac des Tombeaux ». On concédera, pour le moins, que c'est un nom assez lugubre.

Mais l'histoire que je vais rapporter et qui, selon la tradition orale, a valu au lac son nom, évoque des scènes bien plus lugubres encore.

Seulement, le lecteur peut n'en prendre que ce qu'il veut. Car, naturellement, c'est de la légende plutôt que de l'histoire.

Puisqu'elle me vient d'un vieux routier des chantiers du Haut-Saint-Maurice, je présume qu'elle dut jadis faire les frais de maintes soirées d'automne dans les vieux « campes ». Et je soupçonne même certain vieillard de l'avoir dramatisée à plaisir pour se payer la tête des jeunes.

Quoiqu'il en soit, je me contenterai de

rapporter aussi fidèlement que possible le récit qui m'en a été fait, quitte à dégager ensuite certaines formes de la vérité qui dut servir de fonds de trame à cette légende.

« Oui, m'sieu, y a d'ça ben longtemps, parce que je l'tiens d'mon défunt père qu'était pas ben vieux dans l'temps.

C'était un nommé Saint-Amand qui vivait avec les sauvages du Haut-Saint-Maurice. C'te gars-là, il avait pas frette aux yeux j'vous l'assure, en plus, c'était une bonne jeunesse aussi.

Il s'est conté des affaires sus son compte ; j'vous dis qu'ça prenait presque l'quart du diable pour faire ça.

Ah ! riez pas ; vous allez voir.

Un beau matin d'hiver il part avec un sauvage, un chien pis un traîneau. Marche un jour, marche deux jours, marche trois jours.

Sus l'soir du troisième jour, les v'la qui perdent leu' chemin au beau milieu d'une tempête de neige épouvantable.

Comme ils étaient sus un lac, Saint-Amand dit au sauvage: « Vieux, on est bien pris pour la nuit.

On va essayer d’gagner l’bord pour se mettre à l’abri, pis, demain matin, on essayera de se r’trouver. »

Ça s’est pas fait tout seul, comme vous pouvez penser, parce que l’bord était loin encore ; et avec la poudrerie qui les aveuglait ça avançait pas vite. Aussi ils ont dû marcher une bonne secousse encore.

Rendus là, ils aperçurent un vieux campe abandonné, pis sans savoir ben ben comment c’était en dedans, ils décidèrent d’y passer la nuit.

Pas besoin d’vous dire leu’ désappointement en rentrant. C’était d’la neige partout autant qu’en dehors ; pis l’vent s’embouchant par le trou d’la couverture au-dessus d’la cambuse.

– Bah ! dit Saint-Amand, y va toujours venter moins icitte qu’sus l’lac ; tu vas voir ça qu’ça va changer d’face bétôt. Tiens, prends ta hache et défuntise-moé la table, là. On va s’faire du feu avec. P’is s’i y faut, on brûlera une partie des « beds », pis des bancs pour s’chauffer l’restant d’la nuite.

Et les v’la à l’ouvrage tous les deux. Au bout

d'un quart d'heure, le sauvage découvre-t-i' pas un squelette dans un « bed ». Il lâche un cri, pis prend l'bord de la porte.

Saint-Amand te l'accroche en passant, avec une litanie qui r'semblait pas pantoute à celle des saints.

– Qu'osqui t'prend là, maudit fou ?

– On est dans l'campe des picoteux !

– Qu'esque c'est ça l'campe des picoteux ?

– Tu t'rappelles pas d'avoir entendu dire, il ya une dizaine d'années, qu'une bande d'hommes étaient morts d'la picotte dans un campe, pis que personne avait voulu venir les enterrer. Tiens r'gard'z en encore un là, dans l'bed. Allons-nous-en, j'te dis, c'est un campe maudit.

– Il peut toujours pas t'faire de mal comme i'est là... Pis, si tu sors dehors, par un temps pareil, penses-tu qu'tu vas être mieux ?...

Là-dessus, l'Indien s'arrête et se met à penser.

Vous savez, m'sieu, un sauvage, ça couche jamais où il y a que'qu'un d'mort. Il a ben trop peur des esprits. Les morts, ça peut toujours r'venir pour eux autres.

Mais Saint-Amand ne lui a pas laissé l'temps de s'effrayer davantage. Il lui donne une poussée qui l'étend d'tout son long ; pis il poigne le squelette par une patte et l'sacre dans l'feu d'la cambuse.

– Tiens, mon vieux,... va t'épicoter là-dedans. Pis, toé, qu'il dit au sauvage, rapplombe-toé, et surveille le feu.

Plus mort qu'en vie, mon sauvage se relève et, tout tremblant recommence à démolir des « beds ».

B'en entendu, il avait pas fini de trouver des squelettes. À chaque découverte il lâchait un cri. Saint-Amand poignait le squelette et l'sacrait au feu comme pour le premier, avec ou sans paters, j'vous prie de l'croire.

Au bout d'une couple d'heures, toute la neige était fondue dans l'campe et les squelettes aussi, j'pense ben, mais ça suintait partout, le plafond dégouttait pareil à un dallot à des places.

La chaleur commençait à se répandre, c'est vrai ; mais la tempête augmentait dehors. Le vent hurlait comme cent loups, la neige entrait en

sifflant entre les planches déjointes de la porte ; le feu de la cambuse tournait rien qu'd'une ripousse en enfilant la cheminée. Franchement, ça devait pas être ben gai.

– Bon, à c't'heure, dit Saint-Amand, on a ben gagné de s'coucher.

– Moé, j'me couche pas, dit l'sauvage.

– Jouques-toé, si ça te fait plaisir, moé j'me couche.

Et Saint-Amand s'installe dans un des deux « beds » restés debout, tout près de la cambuse.

– Tu laisseras pas mourir le feu, hein ! qu'il dit au sauvage, avant de s'étendre.

Le sauvage, les yeux ronds, ne dit pas un traître mot et va s'accroupir à l'autre bout de la cambuse, sur une bûche, près de son chien, et allume tranquillement sa pipe.

Vers une heure du matin, v'la-t'il pas que des lamentations commencent. Ça s'plaignait, ça criait, ça hurlait, pis toute ça plus fort que l'vent qui forçait la porte.

Le sauvage tremblait comme une feuille, n'osant pas grouiller. Tout d'un coup ça s'mettait

à rire, à chanter, à danser, à jaser, pareil comme si ç' avait été dans le campe.

Saint-Amand, lui, dormait toujours comme une bûche. Mais j'vous dis que l'sauvage était pas gros, dans son coin. Même que ç' avait réveillé son chien qui commençait à tournailler un peu partout dans la place.

Pis vlan, la porte vole comme une écartelle d'épinette, pendant qu'un grand efflanqué de squelette entre en dansant pis en gesticulant de ses deux grands bras secs.

Dans un rien de temps l'chien du sauvage saute dessus et l'bougre à terre ; mais l'squelette était pas sitôt tombé que dix ou douze bras d'autres squelettes s'allongent pas bien bien en douceur sur les flancs du chien et l'flanquent dans un coin, à moitié mort.

Là-dessus, Saint-Amand s'lève d'un bond pour s'trouver juste nez à nez avec le grand efflanqué.

Il recule en vous lâchant une série de sacres qui font reculer le squelette aussi. Pendant c'temps-là, les autres squelettes s'approchent en

rond autour des deux, sans s'occuper du sauvage.

Ben, l'damné d'Saint-Amand, il a encore le toupet d'leu' demander:

– Qu'osque vous m'voulez, vous autres ?

– On veut ravoir nos tombeaux que tu nous a volés, dit le plus grand.

– Retournez chez l'diable, maudits, c'est là qu'est votre tombeau.

Et en disant ça, Saint-Amand vient pour empoigner le plus grand par la taille comme pour le sacrer au feu, mais il reçoit une claque en plein visage qui l'envoie rouler comme une poche dans son « bed ».

Pis l'train recommence encore plus fort. Les murs du campe en tremblent. On dirait que l'nombre des squelettes a doublé. Il y en a d'braqués partout: sus les entrails du campe, après les murs, sus « l'bed » de Saint-Amand, même sus l'feu.

Tout d'un coup Saint-Amand se relève, empoigne par une patte le squelette qui s'balançait au-dessus d'son « bed » et l'bougre dans l'feu. Pas besoin de vous dire qu'il a mis

d'la sauce piquée avec, tell'ment qu'les autres squelettes en tremblaient.

Vous pensez que l'feu s'est dépêché d'brûler l'squelette ? Pantoute, c'est le squelette qui augmentait le feu sans s'brûler. Il s'est mis à danser dessus, pareil à un diable, et les autres ont commencé une sarabande autour, pis l'campe s'est mis à craquer de partout pareil comme s'il culbutait jusqu'en enfer.

Tout enragé, Saint-Amand se jette en bas d'son « bed », lance un sacre, comme le diable est pas capable d'en inventer lui-même, saisit sa hache, saute sus le feu d'la cambuse en criant: Damnés maudits, vous allez prendre mon âme avant que j'vous fasse des tombeaux, mais vous allez sacrer vot' camp d'icitte.

Il avait pas fini de prononcer ces mots qu'une grande femme blanche se lève d'dans le feu et un des squelettes l'empoigne par la taille pour la faire danser, pendant qu'les autres montent tous dans le feu avec. Pis un grand coup de vent arrive qui les emporte tous comme des pailles de feu par le trou de la cheminée.

Pis encore, comme si la tempête avait été arrangée exprès pour ça, le vent tombe tout d'un coup, la neige arrête de tomber, le feu de la cambuse meurt et le temps vient pareil comme une tombe.

Le lend'main matin, Saint-Amand était mort dans son « bed » brûlé jusqu'aux os.

Pas besoin d'vous dire que le sauvage qui avait tout vu ça s'est pas donné la peine, lui non plus de faire un tombeau pour Saint-Amand, Il s'est sauvé plein d'épouvante avec son chien, et c'est ben des mois après qu'ils l'ont r'trouvé à moitié fou de peur.

Encore un sacreur que le bon Dieu avait puni.

Depuis ce temps-là le feu a passé sus l'campe et on dit que toutes les cendres s'étaient étendues sus l'lac. C'est pour ça qu'on l'a appelé: Le lac des Tombeaux, parc'qu'il avait servi de tombeau aux squelettes des picotés pis à Saint-Amand ».

* * *

Ami lecteur, je sais que vous n'accepterez pas

sans grande réserve le récit que je viens de vous rapporter. Il est sûrement exagéré ; mais il entre tout de même dans la légende qui prend toujours naissance de faits concrets.

D'abord, il est certain que le lac des Tombeaux existe dans le bassin du Saint-Maurice. J'en trouve l'indication dans le *Dictionnaire des Rivières et des Lacs de la Province de Québec*, Édition 1925, pages 304 et 382. L'auteur le situe dans le haut bassin de la Manouan, « à deux milles au sud de l'une des grandes baies du lac Wabaskontiunck ». Ce lac a même été arpenté en 1870.

Il est donc très probable qu'il doit son nom à quelque malheur dans lequel, vraisemblablement, plusieurs personnes perdirent la vie, puisqu'on dit le lac des Tombeaux.

Enfin, dans le vieux *Journal des Trois-Rivières*, à la date du 11 janvier 1875, page 3, je trouve une note disant que, cette année-là, une forte épidémie de picotte a sévi chez les Indiens du Haut de la Gatineau. »

Comme le Haut de la Gatineau touche en

partie au bassin du Saint-Maurice par la tête de la Manouan, il ne semble donc pas improbable qu'il y ait quelque rapprochement à faire entre cette note du *Journal des Trois-Rivières* et le récit légendaire ci-haut rapporté.

Que la légende ait altéré considérablement le fait historique, il n'y a là rien de très surprenant ; qu'elle l'ait même rendu incroyable pour des esprits sérieux, là encore, rien d'étonnant. Car on ne va pas croire, je suppose, que la légende soit tenue au rigorisme historique, ou même de raison.

La légende étant plutôt un trait d'histoire enrichi à profusion par des dizaines et peut-être des centaines d'imaginations, a beaucoup plus de latitude, tout autant que les frontières de l'imagination. C'est pourquoi, on y admet très facilement le merveilleux.

Ici, j'ai simplement trouvé que le fait historique justifiait amplement la légende et au surplus, que celle-ci n'était pas sans couleur ni saveur par ses expressions et ses termes souvent un peu rudes, je l'avoue, mais bien

caractéristiques de notre parler populaire dans les chantiers. Aussi, sans m'arrêter outre mesure à sa plus ou moins grande vraisemblance avec le fait historique qui reste inconnu dans le détail, je ne trouve pas mal de le livrer au public dans toute la saveur que nos vieux conteurs savent lui donner.

Table

Le Canadien curieux.....	4
Zélim (histoire)	5
Anonyme	10
La cloche de Caughnawaga.....	11
Joseph Doutre.....	20
Le frère et la sœur	21
Ernest Gagnon.....	60
Un homme désappointé.....	61
C. V. Dupont (-1845).....	69
Françoise Brunon	70
Louis Lussier	129
Lui et elle	130
Rêve et bonheur	137
P. B. de LaBruère.....	142
La sirène du lac Supérieur.....	143

G. de B.....	148
La tour mystérieuse	149
Auguste Achintre	171
La salutation des morts	172
A. Lusignan.....	198
Trois malheurs du coup.....	199
André-Romuald et Odile Cherrier	210
Une scène à St. Domingue	211
Un épisode gallo-canadien	219
Adolphe et Eugène	240
Une entrevue	255
Joseph Lenoir	277
Lélina : légende chippéouaise	278
Napoléon Caron	288
La Vente-au-Diable	289
Alfred Désilets	299
La gente ténébreuse.....	300
Joseph-Philippe Héroux	308
Le fantôme de « La Roche »	309

Dollard Dubé	325
Madambaskikae ou le Lac des Tombeaux ..	326

Cet ouvrage est le 178^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.